



First Session
Thirty-eighth Parliament, 2004-05

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Fisheries and Oceans

Chair:

The Honourable GERALD J. COMEAU

Thursday, April 14, 2005
Thursday, April 21, 2005

Issue No. 5

Twelfth and thirteenth meetings on:

Issues relating to the federal government's new and
evolving policy framework for managing
Canada's fisheries and oceans

INCLUDING:

THE SECOND REPORT OF THE COMMITTEE
(2005-2006 Budget — the federal government's policy for
managing Canada's fisheries and oceans)

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-huitième législature, 2004-2005

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Pêches et des océans

Président :

L'honorable GERALD J. COMEAU

Le jeudi 14 avril 2005
Le jeudi 21 avril 2005

Fascicule n° 5

Douzième et treizième réunions concernant :

Les questions relatives au nouveau cadre stratégique en
évolution du gouvernement fédéral pour la gestion des
pêches et des océans du Canada

Y COMPRIS :

LE DEUXIÈME RAPPORT DU COMITÉ
(Le budget 2005-2006 — le cadre stratégique
du gouvernement fédéral pour la gestion
des pêches et des océans du Canada)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON FISHERIES AND OCEANS

The Honourable Gerald J. Comeau, *Chair*

The Honourable Elizabeth Hubley, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Adams	Mahovlich
* Austin, P.C.	Meighen
(or Rompkey, P.C.)	Merchant
De Bané, P.C.	Phalen
Johnson	St. Germain, P.C.
* Kinsella	Watt
(or Stratton)	

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Day substituted for that of the Honourable Senator Hubley (*April 13, 2005*).

The name of the Honourable Senator Hubley substituted for that of the Honourable Senator Day (*April 14, 2005*).

The name of the Honourable Senator Peterson substituted for that of the Honourable Senator Merchant (*April 20, 2005*).

The name of the Honourable Senator Merchant substituted for that of the Honourable Senator Peterson (*April 21, 2005*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES PÊCHES ET DES OCÉANS

Président : L'honorable Gerald J. Comeau

Vice-présidente : L'honorable Elizabeth Hubley

et

Les honorables sénateurs :

Adams	Mahovlich
* Austin, C.P.	Meighen
(ou Rompkey, C.P.)	Merchant
De Bané, C.P.	Phalen
Johnson	St. Germain, C.P.
* Kinsella	Watt
(ou Stratton)	

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Day est substitué à celui de l'honorable sénateur Hubley (*le 13 avril 2005*).

Le nom de l'honorable sénateur Hubley est substitué à celui de l'honorable sénateur Day (*le 14 avril 2005*).

Le nom de l'honorable sénateur Peterson est substitué à celui de l'honorable sénateur Merchant (*le 20 avril 2005*).

Le nom de l'honorable sénateur Merchant est substitué à celui de l'honorable sénateur Peterson (*le 21 avril 2005*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Thursday, April 14, 2005
(15)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Fisheries and Oceans met this day, at 10:51 a.m., in room 160-S, Centre Block the Chair, the Honourable Gerald J. Comeau, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Adams, Comeau, Day, Johnson, Mahovlich, St. Germain, P.C. and Watt (7).

Other senator present: The Honourable Senator McCoy (1).

In attendance: Claude Emery, Research Analyst, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, October 28, 2004, the committee continued its examination of issues relating to the federal government's new and evolving policy framework for managing Canada's fisheries and oceans. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1, dated October 7, 2004.*)

WITNESSES:

New Zealand High Commission:

His Excellency Graham Kelly, High Commissioner;
Andrew Needs, Deputy High Commissioner.

Mr. Kelly made a statement and answered questions.

At 11:47 a.m., the Honourable Senator Watt took the Chair.
Questions continued.

At 12:24 p.m., it was agreed that the committee adjourn to the call of the Chair.

ATTEST:

Le greffier du comité,

Till Heyde

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le jeudi 14 avril 2005
(15)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent des pêches et des océans se réunit aujourd'hui, à 10 h 51, dans la salle 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Gerald J. Comeau (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Adams, Comeau, Day, Johnson, Mahovlich, St. Germain, C.P. et Watt (7).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur McCoy (1).

Également présent : Claude Emery, analyste de la recherche, Division de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 28 octobre 2004, le comité poursuit son examen des questions relatives au nouveau cadre stratégique en évolution du gouvernement fédéral pour la gestion des pêches et des océans du Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité du 7 octobre 2004.*)

TÉMOINS :

Haut-commissariat de la Nouvelle-Zélande :

Son Excellence Graham Kelly, haut-commissaire;
Andrew Needs, haut-commissaire adjoint.

M. Kelly fait une déclaration puis répond aux questions.

À 11 h 47, l'honorable sénateur Watt occupe le fauteuil.

La période de questions se poursuit.

À 12 h 24, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Thursday, April 21, 2005
(16)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Fisheries and Oceans met this day, at 10:47 a.m., in room 356-S, Centre Block the Chair, the Honourable Gerald J. Comeau, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Comeau, Hubley, Johnson, Mahovlich, Peterson and Watt (6).

Ottawa, le jeudi 21 avril 2005
(16)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent des pêches et des océans se réunit aujourd'hui, à 10 h 47, dans la salle 356-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Gerald J. Comeau (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Comeau, Hubley, Johnson, Mahovlich, Peterson et Watt (6).

In attendance: Claude Emery, Research Analyst, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, October 28, 2004, the committee continued its examination of issues relating to the federal government's new and evolving policy framework for managing Canada's fisheries and oceans. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1, dated October 7, 2004.*)

WITNESSES:

Town of Burgeo, Newfoundland and Labrador:

His Worship Allister J. Hann, Mayor;

George Reid, Deputy Mayor.

The Chair made a statement.

Messrs. Hann and Reid made a presentation and answered questions.

At 12:21 p.m., it was agreed that the committee adjourn to the call of the Chair.

ATTEST:

Le greffier suppléant du comité,

François Michaud

Acting Clerk of the Committee

Également présent : Claude Emery, analyste de la recherche, Division de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 28 octobre 2004, le comité poursuit son examen des questions relatives au nouveau cadre stratégique en évolution au gouvernement du Canada pour la gestion des pêches et des océans du Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité du 7 octobre 2004.*)

TÉMOINS :

Ville de Burgeo, Terre-Neuve-et-Labrador :

Son Honneur Allister J. Hann, maire;

George Reid, adjoint au maire.

Le président fait une déclaration.

MM. Hann et Reid font un exposé puis répondent aux questions.

À 12 h 21, il est convenu que le comité suspende ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

REPORT OF THE COMMITTEE

Tuesday, April 19, 2005

The Standing Senate Committee on Fisheries and Oceans has the honour to present its

SECOND REPORT

Your Committee, which was authorized by the Senate on Thursday, October 28, 2004 to examine and report on issues relating to the federal government's new and evolving policy framework for managing Canada's fisheries and oceans, respectfully requests that it be empowered to engage the services of such counsel and technical, clerical and other personnel as may be necessary, and to travel and adjourn from place to place within Canada, for the purpose of such study.

Pursuant to Chapter 3:06, section 2(1)(c), of the *Senate Administrative Rules*, the budget submitted to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration and the report thereon of that Committee are appended to this report.

Respectfully submitted,

RAPPORT DU COMITÉ

Le mardi 19 avril 2005

Le Comité sénatorial permanent des pêches et des océans a l'honneur de présenter son

DEUXIÈME RAPPORT

Votre Comité, autorisé par le Sénat le jeudi 28 octobre 2004, à examiner, pour en faire rapport, les questions relatives au nouveau cadre stratégique en évolution du gouvernement fédéral pour la gestion des pêches et des océans du Canada, demande respectueusement qu'il soit autorisé à retenir les services d'avocats, de conseillers techniques et de tout autre personnel jugé nécessaire, ainsi qu'à voyager et s'ajourner d'un lieu à l'autre à l'intérieur du Canada aux fins de ses travaux.

Conformément au Chapitre 3:06, section 2(1)(c), du *Règlement administratif du Sénat*, le budget présenté au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration ainsi que le rapport s'y rapportant, sont annexés au présent rapport.

Respectueusement soumis,

Le président

GERALD J. COMEAU

Chair

**STANDING SENATE COMMITTEE ON
FISHERIES AND OCEANS**

**STUDY OF THE FEDERAL GOVERNMENT'S
FRAMEWORK FOR MANAGING
CANADA'S FISHERIES AND OCEANS**

**APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2006**

Extract from the *Journals of the Senate* of Thursday, October 28, 2004:

The Honourable Senator Hubley for the Honourable Senator Comeau moved, seconded by the Honourable Senator Chaput:

That the Standing Senate Committee on Fisheries and Oceans be authorized to examine and report on issues relating to the federal government's new and evolving policy framework for managing Canada's fisheries and oceans; and

That the Committee submit its final report to the Senate no later than Friday, March 31, 2006.

The question being put on the motion, it was adopted.

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

**COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
PÊCHES ET DES OCÉANS**

**ÉTUDE DU CADRE STRATÉGIQUE DU GOUVERNEMENT
FÉDÉRAL POUR LA GESTION DES
PÊCHES ET DES OCÉANS DU CANADA**

**DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET POUR
L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT
LE 31 MARS 2006**

Extrait des *Journaux du Sénat* du jeudi 28 octobre 2004 :

L'honorable sénateur Hubley, au nom de l'honorable sénateur Comeau, propose, appuyée par l'honorable sénateur Chaput,,

Que le Comité sénatorial permanent des pêches et des océans soit autorisé à examiner, pour en faire rapport, les questions relatives au nouveau cadre stratégique en évolution du gouvernement fédéral pour la gestion des pêches et des océans du Canada; et

Que le Comité fasse rapport au Sénat au plus tard le vendredi 31 mars 2006.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

SUMMARY OF EXPENDITURES

Professional and Other Services	\$ 101,000
Transportation and Communications	243,146
All Other Expenditures	<u>17,000</u>
TOTAL	\$ 361,146

SOMMAIRE DES DÉPENSES

Services professionnels et autres	101 000 \$
Transports et communications	243 146
Autres dépenses	<u>17 000</u>
TOTAL	361 146 \$

The above budget was approved by the Standing Senate Committee on Fisheries and Oceans on Thursday, February 24, 2005.

The undersigned or an alternate will be in attendance on the date that this budget is considered.

Le budget ci-dessus a été approuvé par le Comité sénatorial permanent des pêches et des océans le jeudi 24 février 2005.

Le soussigné ou son remplaçant assistera à la séance au cours de laquelle le présent budget sera étudié.

Date

The Honourable Gerald Comeau
Chair, Standing Senate Committee on
Fisheries and Oceans

Date

L'honorable Gerald Comeau
Président du Comité sénatorial permanent
des pêches et des océans

Date

The Honourable George Furey
Chair, Standing Committee on Internal
Economy, Budgets, and Administration

Date

L'honorable George Furey
Président du Comité permanent de la régie
interne, des budgets et de l'administration

FOR INFORMATION ONLY**Past expenditures on this study (2004-2005)**

Budget Request: \$ 263,937
Amount Approved: \$ 3,000
Expenditures (Est.): \$ 2,000

À TITRE D'INFORMATION**Historique des dépenses faites dans le cadre de cette étude (2004-2005)**

Budget demandé : 263 937 \$
Montant approuvé : 3 000 \$
Dépenses (estimation) : 2 000 \$

**STANDING SENATE COMMITTEE ON
FISHERIES AND OCEANS**

**STUDY OF THE FEDERAL GOVERNMENT'S FRAMEWORK FOR
MANAGING CANADA'S FISHERIES AND OCEANS**

**EXPLANATION OF BUDGET ITEMS
APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2006**

PROFESSIONAL AND OTHER SERVICES

1. Working Meals (40 meals x \$500)	\$ 20,000	
2. Media and Communciations (20 days x \$800)	16,000	
3. Translation and Interpretation Services (translation and recording equipment for activities outside Ottawa) (10 days x \$ 3,300)	33,000	
3. Reporting (both languages for hearings outside Ottawa) (10 days x \$2,800)	28,000	
4. Editing and Revision Services	3,000	
5. Hospitality	<u>1,000</u>	
Sub-Total — Professional and Other Services		\$ 101,000

TRANSPORTATION AND COMMUNICATIONS

1. Travel Expenses

For public hearings in Canada: 12 Senators, 1 Clerk, 1 Committee staff,
1 Researchers, 1 Stenographer, and 3 Interpreters (19 Individuals)

(A) Travel to British Columbia for public hearings and fact-finding work (Fall 2005)

i) Air Transport (from and to Ottawa)		
(a) 12 x \$4,500	\$ 54,000	
(b) 7 x \$4,000	28,000	
ii) Ground Transport		
(a) 8 taxis x 19 x \$25	3,800	
(b) Buses (4 days x \$1,000)	4,000	
iii) Hotel Accommodations (6 nights x 19 x \$200)	22,800	
iv) <i>Per diems</i> (7 days x 19 x \$73.10)	9,723	
v) Contingencies (7 days x \$500)	<u>3,500</u>	

Sub-Total, Travel to British Columbia

\$ 125,823

(B) Travel to Atlantic Canada for public hearings and fact-finding work (Spring 2006)

i) Air Transport (from and to Ottawa)		
(a) 12 x \$4,000	\$ 48,000	
(b) 7 x \$3,500	24,500	
ii) Ground Transport (taxis & buses)		
(a) 8 taxis x 19 x \$25	3,800	
(b) Buses (4 days x \$1,000)	4,000	
iii) Hotel Accommodations (6 nights x 19 x \$200)	22,800	
iv) <i>Per diems</i> (7 days x 19 x \$73.10)	9,723	
v) Contingencies (7 days x \$500)	<u>3,500</u>	

Sub-Total, Travel to Atlantic Canada

\$ 116,323

2. Courier Services

1,000

Sub-Total — Transport and Communications

\$ 243,146

ALL OTHER EXPENDITURES**1. Rental**

a) Meeting rooms for public hearings (10 days x \$1,000)

\$ 10,000

b) Equipment for public hearings (10 days x \$500)

5,000**Sub-Total, Rental**

\$ 15,000

2. Books, newspapers, and magazines

1,000

3. Miscellaneous1,000**Sub-Total — All Other Expenditures**\$ 17,000**TOTAL**\$ **361,146**

The Senate administration has reviewed this budget application.

Heather Lank, Principal Clerk, Committees Directorate

Date

Hélène Lavoie, Director of Finance

Date

**COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
PÊCHES ET DES OCÉANS**

**ÉTUDE DU CADRE STRATÉGIQUE DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL POUR LA
GESTION DES PÊCHES ET DES OCÉANS DU CANADA**

**EXPLICATION DES ITEMS BUDGÉTAIRES
DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET POUR
L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT LE 31 MARS 2006**

SERVICES PROFESSIONNELS ET AUTRES

1. Repas de travail (40 repas x 500\$)	20 000 \$	
2. Consultant en communications (20 jours x 800\$)	16 000	
3. Services de traduction et d'interprétation (équipements pour la traduction et services d'enregistrement pour les activités à l'extérieur d'Ottawa) (10 jours x 3 300\$)	33 000	
3. Transcriptions (les deux langues pour les audiences à l'extérieur d'Ottawa) (10 jours x 2 800\$)	28 000	
4. Services de révision	3 000	
5. Hospitalité	<u>1 000</u>	
Sous-total — Services professionnels et autres		101 000 \$

TRANSPORT ET COMMUNICATIONS

1. Frais de déplacement

Pour les réunions publiques au Canada : 12 sénateurs, 1 greffier, 1 personnel du Comité, 1 recherchistes, 1 sténographe, 3 interprètes (19 personnes)

(A) Voyage en Colombie-Britannique pour des audiences publiques et des missions d'études (automne 2005)

i) Transports aériens (de et vers Ottawa)		
a) 12 x 4 500\$	54 000 \$	
b) 7 x 4 000\$	28 000	
ii) Transports terrestres		
a) 8 taxis x 19 x 25\$	3 800	
b) Autobus (4 jours x 1 000\$)	4 000	
iii) Hôtels (6 jours x 19 x 200\$)	22 800	
iv) Allocations journalières (7 jours x 19 x 73,10\$)	9 723	
v) Contingences (7 jours x 500\$)	<u>3 500</u>	

Sous-total, déplacement en Colombie-Britannique

125 823 \$

(B) Voyage aux provinces de l'Atlantique pour des audiences publiques et des missions d'études (printemps 2005)

i) Transports aériens (de et vers Ottawa)		
a) 12 x 4 000\$	48 000 \$	
b) 7 x 3 500\$	24 500	
ii) Transports terrestres		
a) 8 taxis x 19 x \$25	3 800	
b) Autobus (4 days x \$1,000)	4 000	
iii) Hôtels (6 jours x 19 x 200\$)	22 800	
iv) Allocations journalières (7 jours x 19 x 73,10\$)	9 723	
v) Contingences (7 jours x 500\$)	<u>3 500</u>	

Sous-total, déplacement aux provinces de l'Atlantique

116 323

2. Courrier

1 000

Sous-total — transport et communications

243 146 \$

AUTRES DÉPENSES**1. Location**

- a) Salles de réunion pour les audiences publiques (10 jours x 1 000 \$)
- b) Équipements pour les audiences publiques (5 jours x 500\$)

10 000 \$
5 000

Sous-total, location

15 000 \$

2. Achat de livres et de périodiques

1 000

3. Divers1 000**Sous-total — autres dépenses****17 000 \$****TOTAL****361 146 \$**

L'administration du Sénat a examiné la présente demande d'autorisation budgétaire.

Heather Lank, greffière principale, Direction des comités

Date

Hélène Lavoie, directrice des Finances

Date

APPENDIX (B) TO THE REPORT

Thursday, April 14, 2005

The Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration has examined the budget presented to it by the Senate Standing Committee on Fisheries and Oceans for the proposed expenditures of the said Committee for the fiscal year ending March 31, 2006 for the purpose of its Special Study of the Federal Government's Framework for Managing Canada's Fisheries and Oceans, as authorized by the Senate on Thursday, October 28, 2004. The said budget is as follows:

Professional and Other Services	\$ 101,000
Transport and Communications	243,146
Other Expenditures	<u>17,000</u>
Total	\$ 361,146

(includes funding for public hearings and fact-finding missions)

Respectfully submitted,

Le président,

GEORGE J. FUREY

Chair

ANNEXE (B) AU RAPPORT

Le jeudi 14 avril 2005

Le Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration a examiné le budget qui lui a été présenté par le Comité sénatorial permanent des pêches et des océans concernant les dépenses projetées dudit Comité pour l'exercice se terminant le 31 mars 2006 aux fins de leur Étude spéciale du cadre stratégique du gouvernement fédéral pour la gestion des pêches et des océans du Canada, tel qu'autorisé par le Sénat le jeudi 28 octobre 2004. Ledit budget se lit comme suit:

Services professionnels et autres	101 000 \$
Transport et communications	243 146
Autres dépenses	<u>17 000</u>
Total	361 146 \$

(y compris des fonds pour participer à des audiences publiques et des missions d'étude)

Respectueusement soumis,

EVIDENCE

OTTAWA, Thursday, April 14, 2005

The Standing Senate Committee on Fisheries and Oceans met this day at 10:51 a.m. to examine and report on issues relating to the federal government's new and evolving policy framework for managing Canada's fisheries and oceans.

Senator Gerald J. Comeau (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: I call the meeting to order. Welcome, everyone.

In October 2004, the Senate gave this committee an order of reference to examine issues relating to the federal government's new and evolving policy framework for managing Canada's fisheries and oceans. Much of our deliberations thus far have centred on giving individuals or fishing operations some form of private ownership of fish stocks in the form of individual quotas — IQs — and transferable quotas — ITQs. In Canada, IQs and ITQs have been gradually introduced over time in one fishery after another. They are now in place in over 40 different fisheries and account for over half of the value of landings.

The subject of privatization generates substantial concerns and heated debate. New Zealand is considered by many to be one of the world leaders in fisheries management and a place where economic theories on private fish quotas have been extensively put to the test. The committee planned to travel to New Zealand but was unable to get the necessary funding from the Senate.

We understand that the High Commissioner from New Zealand is quite knowledgeable on the issues of fisheries, having served on their fisheries committee. I understand that he initially approached the issue of ITQs and IQs with grave reservations but now wholeheartedly endorses the concept. We think it will be valuable to hear about it from a country that has put this economic theory to the test.

We are pleased to have before us Mr. Graham Kelly, New Zealand's High Commissioner to Canada since July 2003. Prior to becoming High Commissioner, Mr. Kelly was a member of Parliament from 1987 until 2003 for the New Zealand Labour Party. Among his responsibilities was Labour Party spokesperson on fisheries.

Mr. Kelly is accompanied today by Mr. Andrew Needs, Deputy High Commissioner.

Mr. Kelly, welcome. We are pleased that you will speak to us about how things have worked out in New Zealand in the fisheries industry.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le jeudi 14 avril 2005

Le Comité sénatorial permanent des pêches et des océans se réunit aujourd'hui à 10 h 51 en vue d'examiner les questions relatives au nouveau cadre stratégique en évolution du gouvernement fédéral pour la gestion des pêches et des océans du Canada.

Le sénateur Gérard J. Comeau (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : La séance est ouverte. Bienvenue à tous.

Au mois d'octobre 2004, le Sénat a confié au comité le mandat d'examiner, pour en faire rapport, les questions relatives au nouveau cadre stratégique en évolution du gouvernement fédéral pour la gestion des pêches et des océans du Canada. Nos délibérations jusqu'à ce jour ont principalement porté sur l'opportunité d'attribuer, à des particuliers ou à des entreprises de pêche, une certaine forme de propriété privée dans les stocks de poissons, notamment en leur attribuant des quotas individuels (QI) et des quotas individuels transférables (QIT). Au Canada, des QI et des QIT ont été attribués graduellement au fil des années, une espèce à la fois. Ce mécanisme a été instauré pour la pêche de plus de 40 différentes espèces jusqu'à maintenant, représentant au-delà de la moitié de la valeur des débarquements.

Certes, la privatisation soulève bien des inquiétudes et suscite des débats fort animés. Nombreux sont ceux qui considèrent la Nouvelle-Zélande comme l'un des chefs de file mondiaux de la gestion des pêches, un pays où les théories économiques sur les quotas de pêche privés ont été mises à l'essai à grande échelle. Les membres du comité avaient prévu se rendre en Nouvelle-Zélande, mais n'ont pas réussi à obtenir du Sénat le financement nécessaire pour réaliser leur projet.

Il semblerait que le haut-commissaire de la Nouvelle-Zélande connaît à fond les enjeux en matière de pêche, ayant siégé au Comité des pêches de son pays. À ce qu'on m'a dit, il a abordé la question des QI et des QIT avec beaucoup de réserves à leur sujet, mais il endosse tout à fait maintenant ce concept. Il nous apparaît utile d'obtenir le point de vue de responsables d'un pays ayant mis à l'épreuve cette théorie économique.

Nous sommes heureux de compter parmi nous M. Graham Kelly, haut-commissaire de la Nouvelle-Zélande au Canada depuis le mois de juillet 2003. Avant de devenir haut-commissaire, M. Kelly a été député de 1987 à 2003 du parti travailliste néo-zélandais. On lui avait confié notamment le rôle de porte-parole du parti travailliste dans le dossier des pêches.

M. Kelly est accompagné aujourd'hui par M. Andrew Needs, haut-commissaire adjoint.

Soyez le bienvenu, monsieur Kelly. C'est avec grand plaisir que nous attendons votre exposé sur les résultats obtenus dans l'industrie des pêches, en Nouvelle-Zélande.

His Excellency Graham Kelly, High Commissioner, New Zealand High Commission: Thank you, Mr. Chairman, and senators. It is nice to be back in this environment.

Andrew Needs, Deputy High Commissioner, who is with me today, has no particular expertise in fisheries other than he likes fish. If we can provide you with any further information following this meeting, either formally or informally, we are willing to do that.

I was put on the committee dealing with fisheries largely as a punishment. I did not know anything about fish other than they live in water. I ended up being the opposition spokesperson on fisheries and was on a steep learning curve.

I came to this issue from a position of ignorance but with an open mind about how the system worked. Having come from the left, in the Labour Party, at the start I opposed the privatization of our fisheries through the introduction of the quota management system two years before I came into Parliament.

I have done a 180-degree turn because it has been like a modern miracle for us, for ecological and conservation reasons alone. It saved some of the fisheries that were under threat prior to the introduction. It has allowed us to exploit the fisheries while maintaining a sustainable environment where protection of the fish stock is the primary reason for being involved.

New Zealand has not had a history of being a fishing nation. We have more water around us than any other country in the world. You fly twelve hours one way and three hours the other to find the next piece of land, or nine hours to the Antarctic. We have relied on agriculture as the basis for any economic activity, except for our indigenous Maori population, who used fish, but only for their own food.

After the Second World War, with the rise of Japan, we gradually saw Japanese fishing vessels in our waters, particularly in the 1960s and 1970s, and some of our fish stocks came under some threat. However, the Japanese could come right into our waters because we were not catching the fish and, under the law of the sea, if you do not catch it, someone else can. This economic activity was going on and we were not part of it.

We had some small fishers, mainly Italians, who worked off the beach or small wharves and caught enough fish for their own fish and chip shops, but that was about it.

Overfishing and the sustainability issue are what drove the New Zealand government to look at what we could do, first, to exploit the asset ourselves and, second, to protect the fisheries. The government decided to introduce the quota management system and commercialize the fish stock. This was the first time it

Son Excellence Graham Kelly, haut-commissaire, Haut-Commissariat de la Nouvelle-Zélande : Je vous remercie, monsieur le président, madame et messieurs les sénateurs. Il me fait grand plaisir de renouer avec le milieu halieutique.

M. Andrew Needs, haut-commissaire adjoint et qui m'accompagne aujourd'hui n'a aucune connaissance particulière des pêches, outre le fait qu'il soit un grand amateur de poisson. Si nous pouvons vous fournir des renseignements supplémentaires à la fin de cette séance, que ce soit de manière officielle ou officieuse, nous sommes à votre disposition.

À l'époque, on m'a fait siéger à notre Comité sur les pêches sans doute pour me punir. Je ne savais rien à propos du poisson, à part du fait qu'il vit dans l'eau. Je suis ensuite devenu porte-parole de l'opposition pour le dossier des pêches, et j'ai alors dû apprendre beaucoup en peu de temps.

J'ai abordé ce dossier sans connaître quoi que ce soit, mais j'avais l'esprit ouvert quant aux rouages du système. Compte tenu de mes débuts dans la gauche, étant député du parti travailliste, je me suis opposé dès le départ à la privatisation de nos pêches par le biais de l'adoption d'un système de gestion par quotas, lequel avait été instauré deux ans avant mon arrivée au Parlement.

J'ai fait volte-face depuis parce que ce régime s'est avéré, pour nous, un miracle contemporain, tant au plan écologique qu'au plan de la conservation. Il a sauvé quelques-unes des pêches menacées auparavant. Il nous a également permis d'exploiter les pêches tout en assurant un milieu durable où la protection des stocks de poisson est la pierre angulaire de notre action.

La Nouvelle-Zélande n'est pas un pays connu pour ses pêches. Les eaux qui nous entourent sont plus abondantes que pour tout autre pays au monde. Il faut voyager douze heures en avion dans une direction et trois heures dans une autre pour trouver le prochain lopin de terre ou faire neuf heures de vol pour atteindre l'Antarctique. L'agriculture a été à la base de notre économie, sauf pour les Maoris indigènes qui pêchent, mais pour leur propre subsistance.

Après la Deuxième Guerre mondiale, à mesure que l'économie du Japon se redressait, on a commencé à voir graduellement des bateaux de pêche japonais dans nos eaux, surtout dans les années 60 et 70. Quelques-uns de nos stocks de poisson sont devenus menacés. Les Japonais pouvaient toutefois pénétrer nos eaux territoriales parce que nous ne pêchions pas le poisson. Selon le droit de la mer, tous ont le droit de pêcher ce que les autres pays ne pêchent pas. Nous ne participions pas à cette activité économique.

Quelques petits exploitants s'intéressaient à la pêche, des Italiens pour la plupart, qui pêchaient le long des plages ou de petits quais, dont les prises suffisaient à approvisionner leurs propres stands de « poisson et frites », mais c'était tout.

La surpêche et la question de la pêche durable ont incité le gouvernement néo-zélandais à examiner les mesures à prendre, d'une part, pour exploiter nous-mêmes la ressource et, d'autre part, pour protéger les pêches. Le gouvernement a décidé d'adopter le système de gestion par quotas et de commercialiser

had been done in the world, in 1986, so it was an experiment. They gave the quota to the existing fishers on the basis of catch history. They were given the quotas; they did not pay for them.

When they were given the quotas, they had no idea of their value, but they very quickly increased in value, as they could buy and sell them like second-hand cars, and many of the small fishers sold their quota. This was a supposed windfall that nearly all have subsequently bitterly regretted. It affected the livelihood of small fishing communities because once they had sold the quota, they could not then afford to buy it back because it multiplied in value, and we started to see the aggregation of quota.

At that time, our Maori population comprised about 13 per cent of our total population. The Treaty of Waitangi, signed in 1840 with the British government, guaranteed them their fisheries, forests and lands. That was subsequently ignored and they lost nearly all of them. Under this deal there was separate legislation that guaranteed Maori 20 per cent of the fishery, so that was given in the form of quota. In one case, the government bought a fishery company that represented the 20 per cent and gave it to Maori.

Our Maori have done very well since. They now own 60 per cent of the quota. That has been a success story beyond anything ever imagined.

We introduced ownership of the quota on the basis that no foreigner could own more than 24.9 per cent. We also made sure that the stocks on quota were allocated out to the 200-mile economic zone, which meant no foreigners could come in at all. We had a problem of not enough money, skills, expertise, boats or fishermen to do the job. The New Zealand companies that were allocated the quota made joint-venture arrangements with Japanese, Norwegians and anyone else who could catch fish. They caught the fish on our behalf.

We divided the country up into quota management areas. If you were allocated a quota of a particular species, you had to catch that within the area. We had satellite tracking and observers on the vessels, and if you fished beyond the amount of quota or the area, you were in deep trouble. I will deal with those penalties later because they are severe.

It was either a wet or dry charter, a term the fishing industry uses for whether you employ the crew with the hiring of the vessel. It was often cheaper to employ the crew because quite a large number of them came from countries like the Philippines and

les stocks de poisson. En 1986, c'était la première tentative du genre au monde. Il s'agissait donc d'une expérience. Le gouvernement a accordé des quotas à des pêcheurs actifs et a calculé ceux-ci en fonction de la quantité de poissons que ces derniers attrapaient normalement. On leur a donné les quotas; ils les ont obtenus gratuitement.

Quand les pêcheurs ont reçu les quotas, ils n'étaient pas conscients de leur valeur, mais ces quotas ont vite pris de la valeur, parce que les pêcheurs pouvaient les acheter et les vendre comme une voiture usagée. De nombreux petits pêcheurs ont vendu leur quota. Un gain fortuit que presque tous ont regretté amèrement par la suite. La vente des quotas a eu une incidence sur les petites localités de pêche parce qu'une fois les quotas vendus, les pêcheurs ne pouvaient plus se permettre de les racheter parce leur valeur s'était sensiblement appréciée. C'est alors qu'apparut pour la première fois le phénomène de la concentration des quotas.

À l'époque, les Maoris représentaient environ 13 p. 100 de la population du pays. Le Traité de Waitangi, conclu en 1840 avec le gouvernement britannique, garantissait aux Maoris leurs pêches, leurs forêts et leurs terres. Or, on a ensuite fait fi de ce traité si bien que les Maoris avaient à peu près tout perdu de ces gains. La nouvelle entente reposait sur une législation séparée, garantissant cette fois aux Maoris 20 p. 100 des pêches, sous forme de quotas. Dans un cas particulier, le gouvernement a acheté une entreprise de pêche titulaire de quotas correspondant à cette proportion de 20 p.100, et a ensuite cédé l'entreprise aux Maoris.

Les Maoris s'en portent très bien depuis. Ils détiennent maintenant 60 p. 100 du quota. Un exemple de réussite qui dépasse toutes les attentes.

Nous avons présenté le concept des droits de propriété du quota en partant du principe qu'aucun étranger ne pourrait détenir plus de 24,9 p. 100 de ce quota. Nous nous sommes aussi assurés que les stocks visés par les quotas se trouvaient dans la zone économique de 200 milles, interdite en principe aux entreprises étrangères. Le problème était le manque d'argent, de compétences, de connaissances spécialisées, de bateaux et de pêcheurs pour accomplir le travail. Les entreprises néo-zélandaises à qui on a accordé le quota ont établi des coentreprises avec les Japonais, les Norvégiens et n'importe quelle autre partie capable de pêcher le poisson. Ils pêchaient le poisson pour nous.

Nous avons scindé le pays en zones de gestion des quotas. Si l'on vous accordait un quota pour une espèce particulière, vous deviez pêcher cette espèce à l'intérieur de la zone. Nous avons installé des systèmes de surveillance par satellite et placé des observateurs sur les bateaux. Toute entreprise qui prenait une quantité plus importante de poisson que ne leur permettait le quota ou qui pêchait à l'extérieur de la zone s'exposait à de sérieux problèmes. Je décrirai cet aspect tantôt plus en détail, car les conséquences sont assez onéreuses.

On retrouvait des équipages affrétés ou non, c'est-à-dire des équipages engagés ou non avec le bateau affrété. Il était bien souvent moins coûteux d'engager l'équipage parce qu'un nombre non négligeable de pêcheurs provenait de pays comme les

other developing countries and the level of their wages was poor. In one case, a Russian crew were getting U.S. \$4.50 a day for a 12-hour day. At the start, we built our fishing industry, in part, on the backs of exploited Third World or other labour.

Those vessels sometimes processed the fish, or it was undertaken on shore and the growth and the “New Zealandization” of the industry took some time. The quota management system was introduced in 1986 and the Maori fisheries legislation in 1991 or 1992, so you can see how fast this has grown. Equally, the development of the industry, and the New Zealand ownership of vessels and factories and the use of local crew have also increased. Fishing is now our fifth largest export. Previously, it was nothing — 98 to 99 per cent of all fish is exported. It is a highly successful story.

In the case of our Maori population, we have set up a Waitangi Fisheries Commission to allocate the quota to the tribes. Some tribes have historically lived on the coast and fished, and others inland did not fish at all. What do we do with them? They claimed everyone should get a share of the deep sea fish. That is what has transpired.

Let me deal now with the stakeholders. It might be useful if I hand out a brochure about how our system works. I do not want to go through it in any detail, but you may have some questions about it.

Canadians seem to consult to death so as not to offend each other. In New Zealand we have learned a new trick, which is consultation with the stakeholders. There is a significant amount of consultation with the stakeholders. Probably two-thirds of New Zealand kids fish because everyone in New Zealand lives no more than two hours away from the sea. That is what happens in a long, thin country. We have many rivers and lakes, so people fish them. The stakeholders are commercial, recreational and environmental groups, Maori as well as regional and local government — in your case you can think about provincial government as well — and other agencies that have an interest. You also have to consult with the “greenies” and environmental groups, who drive you to distraction when you are trying to deal with this and are always in your face.

The Ministry of Fisheries oversees this and pulls it all together. The Minister of Fisheries is quite proactive in negotiating the quota for the year.

Philippines et d'autres pays en développement, travaillant à faible salaire. Dans un cas particulier, les membres d'un équipage russe gagnaient 4,50 \$ américains par jour pour une journée de 12 heures. Au début, nous avons édifié notre industrie des pêches en partie en exploitant des travailleurs du Tiers monde et d'ailleurs.

On transformait parfois le poisson à bord ces mêmes bateaux, sinon la transformation se faisait sur la terre ferme. Il a fallu attendre quelque temps pour obtenir une « néo-zélandisation » de l'industrie. Le système de gestion par quotas a été adopté en 1986, et la législation sur les pêches pour les Maoris en 1991 ou en 1992. On voit bien à quel point cette évolution s'est faite rapidement. L'industrie a aussi pris de l'essor, de même que les droits de propriété néo-zélandaise des bateaux et des usines et le recrutement local de membres d'équipage. L'industrie de la pêche occupe maintenant le cinquième rang parmi les secteurs d'exportation du pays. Auparavant, aucun produit de la pêche n'était exporté, alors qu'aujourd'hui, entre 98 et 99 p. 100 du poisson est exporté. Un très bel exemple de réussite.

En ce qui concerne les Maoris, nous avons institué la Commission des pêches Waitangi, laquelle fut chargée d'attribuer les quotas aux tribus. Certaines tribus avaient toujours vécu le long de la côte et pêché, alors que d'autres vivant à l'intérieur des terres n'avaient jamais pêché. Que faire avec ces tribus? Elles ont fait valoir que tous devaient obtenir une part des pêches en haute mer. C'est précisément ce qui s'est produit.

J'aimerais prendre un moment ici pour vous parler des divers intervenants dans ce dossier. Il serait peut-être utile de distribuer à l'instant une brochure où l'on décrit les rouages de notre système. Je ne veux pas trop m'y attarder, mais vous aurez peut-être quelques questions à poser à ce sujet.

Les Canadiens semblent se lancer sans fin dans des processus de consultation pour éviter d'offenser quiconque. Nous avons appris une nouvelle technique en Nouvelle-Zélande : la consultation des intervenants. Nous consultons beaucoup les divers intervenants. Les deux tiers des enfants néo-zélandais pêchent probablement parce que toute la population de la Nouvelle-Zélande n'est jamais à plus de deux heures de la mer. C'est ce qui se produit dans un pays long et étroit. Nous comptons de nombreuses rivières et lacs; les gens y pêchent. Les intervenants viennent de tous les horizons : groupes d'intérêts commerciaux, organismes de loisirs, groupes environnementalistes, les Maoris et les administrations régionales et locales — dans votre pays, sans doute il y aurait lieu de consulter aussi les gouvernements provinciaux et territoriaux — et divers autres organismes intéressés à ces questions. Il importe évidemment de consulter les « écolos » et les groupes environnementalistes, lesquels n'hésitent pas à se faire entendre pendant que vous tentez de régler le dossier et sont omniprésents.

Le ministère des Pêches est chargé de ce dossier et arrive à trouver un terrain d'entente. Le ministre des Pêches fait preuve d'une grande prévoyance lorsqu'il négocie le quota de l'année.

As this is an ecosystem-based management system, the first requirement is not to accept the proposition from the commercial companies that there is always fish left in the sea. If you take a photo when you are fishing, you cannot see anything. If you are up in a plane and take a photo of sheep or trees, you can see what is there. We have had to develop databases with our scientists to work out the quotas. When the quota is allocated under a particular species each year, it is done on the basis of the total allowable catch. That total allowable catch is an assessment for recreational use and an assessment for commercial use and the total allowable commercial catch is set within that. Then you have to work out how much catch you should have, in case things go wrong.

All these things are being done in the lead-up to October 1, which is the commencement of our fishing season. If you are catching a particular species, you may catch that within the first three days. Then you have 362 days of not catching any more. You do not have the indecent haste that I have observed in Canada, where the boats all rushed off to catch cod, you overfished and the industry collapsed. People can take their time and they can wait for a vessel coming from overseas. Some vessels are specialists in particular species and it does not always pay us to own them. It is better to hire them because there are almost more vessels for charter or hire than fish.

The environmental principles are important because you can never reconcile those with the commercial pressures. There are always arguments. You need a strong-willed Minister of Fisheries who does not cave in to the commercial industry. If he does, you are in real trouble. Our orange roughy fish, for example, which is a deep sea fish, live around the tops of little mountains under the sea. You have to trawl for those without hitting the sides of the undersea mountain. We believe they live for 70 years.

If you make a mistake, you will be dead and buried before you know whether you have rectified the problem. In any event, if you overfish, the chances of any survival rates are minimal. We have learned about those kinds of issues and that has been very useful.

We take a precautionary approach. Everyone who is managing the fishery will fall on the conservative side of the ledger because you do not want to make a mistake. If you make one mistake and get that total allowable commercial catch wrong, you may not have a chance to make another.

I would like to say something about fishing communities in New Zealand. Approximately 4,000 foreign fishing crew come in each year under the joint venture charters.

We have now developed several large New Zealand fishing companies, including Maori fishing companies, employing about 10,000 people in New Zealand. We are processing much more fish onshore but some of the foreign companies that catch the fish will sell it and say it is Japanese. They will claim that. They are doing

Étant donné que ce régime est axé sur les écosystèmes, la première règle d'or est de ne jamais accepter les propos des entreprises commerciales, lesquelles soutiennent notamment qu'il y a toujours du poisson dans la mer. Une photo prise pendant une expédition de pêche ne révélera rien. En revanche, une photo prise en avion d'un troupeau de moutons ou d'une forêt permettra d'obtenir une bonne vue d'ensemble de la situation. Nous avons alors constitué des bases de données avec l'aide de scientifiques afin d'établir les quotas. Lorsque les quotas visant une espèce particulière sont attribués à chaque année, les quotas sont alors calculés en fonction du principe du volume total autorisé des prises. Le volume total autorisé des prises découle d'une évaluation en vue d'une pêche récréative et d'une évaluation en vue de la pêche commerciale, le volume total autorisé des prises commerciales étant à l'intérieur de ces paramètres. On établit ensuite des limites de possession, au cas où la situation tournerait mal.

Tous ces calculs sont réalisés avant le 1^{er} octobre, soit le début de notre saison de pêche. Si vous pêchez une espèce en particulier, vous pouvez remplir votre quota les trois premiers jours. Il y reste donc alors 362 jours sans pêche. On ne se rue pas chez nous comme au Canada, où les bateaux se précipitaient tous à la pêche à la morue. La ressource a été surexploitée et l'industrie s'est écroulée. Les gens n'ont pas à se précipiter et peuvent attendre un bateau d'outre-mer. Certains bateaux sont spécialisés dans une espèce particulière. Il n'est pas toujours rentable de les acheter. Il vaut mieux les nolisier, parce qu'il existe pratiquement plus de navires à nolisier ou à engager que de poissons à pêcher!

Il est important de tenir compte des principes écologiques, que l'on n'arrive à peu près jamais à concilier avec les impératifs commerciaux et les pressions découlant de ceux-ci. Il y a toujours des prises de bec. Il faut un ministre des Pêches qui a du cran, qui ne plie pas sous la pression de l'industrie commerciale. S'il plie, le péril nous guette tous. La perche de mer, par exemple, est un poisson de haute mer vivant près des sommets de petites montagnes sous la mer. Pour les pêcher, il faut chaluter sans toutefois percuter les flancs de la montagne submergée. On estime à environ 70 ans l'espérance de vie de cette espèce.

Or, si on s'est trompé, il faudra attendre plus d'une vie pour savoir si on a réglé ou non le problème. En tout cas, la surpêche viendra éliminer pratiquement toute chance de survie de l'espèce. Nous avons acquis une foule de connaissances à cet égard, et cela nous a été fort utile.

Nous préconisons une démarche préventive. Tous ceux qui s'occupent des pêches adopteront une attitude prudente parce que personne ne veut commettre d'erreurs. En cas d'erreur de calcul du volume total autorisé des prises commerciales, cette erreur risque d'être la dernière.

J'aimerais vous parler des collectivités de pêche en Nouvelle-Zélande. Environ 4 000 membres d'équipages de l'étranger viennent pêcher à tous les ans dans le cadre de coentreprises.

Nous comptons maintenant plusieurs grandes entreprises de pêche néo-zélandaises, y compris des entreprises maories, qui engagent 10 000 personnes en Nouvelle-Zélande. Nous transformons beaucoup plus de poisson dans des usines sur terre, mais quelques-unes des entreprises étrangères qui pêchent le

that with our kiwi fruit in China and putting kiwi labels on it. That is the problem with how you manage that part of the system. Is it Canadian fish or New Zealand fish or someone else's fish?

We have had some problems with low pay. We had a massive amendment when we rewrote the Fisheries Act in 1996. The New Zealand Minimum Wage Act now applies to foreign fishing crews. I think the New Zealand minimum wage is about \$9 an hour now, which is about \$8.20 in Canadian terms. They all have to get that. We are now not exploiting foreign labour in developing our fisheries.

The second thing I was able to fix is when companies went broke, because joint-venture companies go broke, either the New Zealand owner or the foreign owner, you end up with all of these ships tied up in your ports and the crew are not paid. Where do they go? I introduced a private member's bill just three or four years ago, and they now have to be repatriated to the port from which they left. They have to be paid, and they can claim on the vessel for their wages and so on. That has cleared up one of the messy situations that occurred.

On enforcement, one thing about the fishing companies, as they were, is that they all told lies, or almost all of them. They would say black was blue. They all had to be trained on observing the law and how do you do that. There was the bank of fish. Think of a commercial bank and everyone has money in it. We all have our accounts. If one of you decided to rob it, and we knew because you were taking money out, in this case fish, what would the rest do? You would not hold back. You would not wait to tell a policeman. You would confront the person pretty fast. What we ended up with, and it happened quicker than we ever thought, was the fishing companies would report on each other for overfishing — unashamedly. They were unashamedly robbing the bank. Now they have some self-interest in the bank staying there and everyone having just their share of the account, like a commercial bank, and that is working.

We still have to have fisheries officers on the vessels. We have satellite communication systems attached to all of the vessels, and we know where they are. One company was fishing outside of the quota management area further up the coast. How did we catch them? One person made a call on a cell phone, and it went up to the satellite or wherever and we worked out that they were fishing outside of their area. They all ended up in court. They lost their

poisson vendent leurs prises en déclarant qu'elles sont japonaises. C'est ce qu'elles déclarent. C'est aussi ce qu'ils font avec nos kiwis en Chine. Ils y apposent des étiquettes de kiwis. Voilà le problème touchant la gestion de cette partie du régime. S'agit-il d'un poisson canadien, néo-zélandais, ou d'un poisson d'ailleurs?

La faiblesse des salaires a soulevé des problématiques particulières. Nous avons apporté des modifications importantes à la Fisheries Act lors de son réexamen en 1996. La New Zealand Minimum Wage Act s'applique maintenant aux équipages de pêche de l'étranger. Je crois que le salaire minimum en Nouvelle-Zélande est d'environ neuf dollars de l'heure, ce qui représente environ 8,20 \$ canadiens. Tous les pêcheurs doivent recevoir ce salaire minimum. Nous n'exploitons plus la main-d'œuvre étrangère pour mettre en valeur notre industrie des pêches.

J'ai aussi réussi à régler un autre dossier : que faire lorsque les entreprises font faillite. Les entreprises qui concluent des coentreprises font aussi faillite, qu'il s'agisse du propriétaire néo-zélandais ou du propriétaire étranger. En pareil cas, vous vous retrouvez avec tous ces bateaux encombrant les ports, et l'équipage n'est pas payé. Où doivent-ils aller? J'ai proposé un projet de loi d'initiative parlementaire il y a trois ou quatre ans. Ils doivent maintenant être rapatriés au port duquel ils ont quitté. Il faut les payer, et ils peuvent notamment obtenir leur paie du produit de la vente du bateau, par exemple. Ce projet de loi a réglé au moins une de ces situations problématiques.

Au chapitre de l'application de la loi, il faut dire que les entreprises de pêche, telles qu'elles étaient à l'époque, mentaient toutes, du moins la grande majorité. Elles auraient pu aussi bien affirmer que ce qui est noir est, en fait, bleu. Il a donc fallu les former au respect des lois et leur enseigner comment s'y prendre. Il y avait aussi la problématique de la « banque de poissons ». Imaginez une banque commerciale où chacun y dépose tout son argent. Chacun a son compte. Mais si l'un de nous décidait de piller les fonds et si les autres l'apprenaient en constatant que l'argent (en l'occurrence, les poissons) est retiré du compte, que feront les autres épargnants? Quant à vous, il n'y aurait rien pour vous retenir. Vous ne prendriez sans doute même pas le temps d'en aviser un policier. Vous vous en prendriez à la personne en question en un clin d'œil. Ce qui s'est passé, et cela s'est passé plus rapidement qu'on ne l'aurait jamais pensé, c'est que les entreprises de pêche s'accusaient l'une l'autre de surpêche — et ce, en toute impunité. Ils volaient la banque sans retenue aucune. Maintenant il est à leur propre avantage que la banque continue d'exister. Chacun a sa part du compte, comme dans une banque commerciale, et cela semble fonctionner.

Il faut toujours affecter des agents de pêche sur les bateaux. Nous avons doté tous nos navires de systèmes de communication par satellite et savons où ils se trouvent en tout temps. Une entreprise pêchait en dehors de la zone de gestion par quotas plus loin au large des côtes. Comment les avons-nous pris sur le fait? Quelqu'un a fait un appel téléphonique avec un téléphone cellulaire. Le signal est passé par le satellite ou je ne sais trop

vessels, quota and factory, because it was all taken away. It did not take long before you wanted to observe the law, even if no one was looking at you.

Those mechanisms have been helpful. The seizure and forfeiture of vessels has been an important element. Under the original law, the vessel, the quota and any other assets, such as trucks or factories, all had to be seized. The Minister of Fisheries had them, and there was no option. Without that, this system would not have worked. You have to be bloody minded and ruthless in how you deal with this when you are starting. That is one of the best lessons that we learned. You just have to do things like this. There were no appeals. I am French Canadian, I am English Canadian, none of that nonsense. You had to make this work right from the word go, and that was a very good way of doing it. It did not matter if you were as good looking as Senator Johnson. Hard luck, you lost everything. There was no compensation for that.

The fines now are up to half a million dollars. We have increased those recently. It is pretty severe. Often, the captain of a foreign vessel, a joint-venture vessel — and the Koreans are good at that — will say they did not know and did not realize or do not speak English. Well, hard luck. They lost their vessel, and the New Zealand partner lost all their quota. In spite of it, some of them will still try it on when they think they can get away with it.

One of the problems within the system is with the commercial pressure to return a dividend to the shareholders and to catch the quota, or you catch fish that you have not been given quota for — the bycatch, they call it. The original legislation said you could not bring into port any fish that was not a part of the quota. We had vessels with maybe two-thirds, maybe half, maybe a third of the catch that they were throwing back over the side. It was washing up on our beaches. People wanted to go for a swim, and there were all these dead fish. That was not very bright. We then devised a system where you had to land the fish, you had to land your bycatch, and we gave a value to that. We paid them to bring it in, not the commercial value, but the “deemed value.” The minister deemed the value, and that encouraged people to bring that in. We have avoided that problem happening, and if they accidentally catch fish, if they can buy quota to offset it, that is fine. That is now generally working well, and it was a real problem at the start.

There has been tremendous growth of Maori fishing, Maori ownership and expertise. They have had increased employment, and of course it is nearly all exported, and the skills have been taught to those people, otherwise they would have gone out in a

ou, et nous avons pu établir que le bateau pêchait en dehors de la zone permise. Tout l'équipage s'est retrouvé devant les tribunaux. L'entreprise a perdu ses bateaux, son quota et son usine. Tout a été saisi. Avant longtemps, tous les entrepreneurs se montraient soucieux de respecter la loi, même si personne ne les surveillait nécessairement.

Ces mécanismes ont porté fruit. La saisie ou la confiscation des navires a été un élément central de ces mécanismes. Selon la première mouture de la loi, le navire, le quota et tout autre bien, notamment les camions et les usines, devaient tous être saisis. Le ministre des Pêches mettait le grappin dessus et il n'y avait rien à faire. Sans ces sanctions, ce régime n'aurait pas fonctionné. Il fallait être vraiment déterminé et sans merci, les premiers temps. Voilà l'une des meilleures leçons retenues. Il fallait tout simplement poser des gestes comme ceux-ci. Le processus était sans appel. « Je suis canadien français! » ou « Je suis canadien anglais! » : aucune de ces balivernes. Il fallait que cela fonctionne dès le départ, et ces mesures étaient un très bon moyen pour y parvenir. On avait beau être aussi jolie que le sénateur Johnson, il n'y avait aucune exception. Tant pis, vous perdiez tout. Il n'y avait aucune compensation possible.

Les amendes peuvent atteindre aujourd'hui jusqu'à un demi-million de dollars. Nous les avons augmentées récemment. C'est plutôt sévère. Bien souvent, le capitaine d'un navire étranger exploité en coentreprise — et les Coréens sont particulièrement habiles à cet égard — va faire valoir qu'il ne savait pas, qu'il ne se doutait de rien, ou qu'il ne parlait pas anglais. Eh bien, tant pis! Le capitaine étranger perd son bateau et le partenaire néo-zélandais perd son quota. Malgré tout, certains vont tout de même tenter leur chance s'ils pensent pouvoir s'en tirer.

Une des lacunes du système réside dans la pression commerciale exercée sur l'équipage pour que l'expédition rapporte des dividendes aux actionnaires, et donc il faut pêcher le quota sinon une espèce pour laquelle on n'a pas obtenu de quota — les prises accidentelles, comme on les appelle. Selon la législation d'origine, on ne pouvait pas rapporter au port du poisson qui n'était pas compris dans le quota. Sur certains bateaux, on balançait par-dessus bord parfois le tiers, la moitié ou parfois même les deux tiers des prises. Ces poissons morts s'échouaient sur les plages. Les gens voulaient nager, mais tous ces poissons morts les rebutaient. Bref, pas très brillant, ce système. Nous avons alors conçu un mécanisme obligeant les équipages à rapporter leurs prises accidentelles au quai. Nous avons attribué une valeur à ces prises. Nous les payons, pour les rendre au quai, non pas la valeur commerciale de ces prises, mais plutôt leur valeur « estimative ». Le ministre fait alors une estimation de cette valeur, ce qui incite les équipages à rapporter leur cargaison accidentelle. Nous avons réussi à esquiver le problème. Si les entreprises pêchent accidentellement du poisson et peuvent acheter un quota en conséquence, tout va. Ces mesures donnent maintenant de bons résultats, malgré les problèmes de rodage au départ.

La pêche par les Maoris, la part que détiennent les Maoris et l'expertise acquise par les Maoris ont connu une nette progression. Le nombre d'emplois chez les Maoris a augmenté et, bien sûr, le poisson est pratiquement tout exporté. On leur a

canoe or something. It has just been fabulous. They have employed their own accountants, lawyers and so on. It has run right through the system. It is not just the crew that haul the fish on board.

The exports for New Zealand are not now just fish. We are exporting a fish with peas and beans and carrots, and the fishing companies own the land and are growing the peas and beans and carrots. It is all pre-cooked and sold in New York, and you go and buy it from the supermarket, put it in the microwave for 3.5 minutes and it comes out perfectly. They are doing the same thing for hotel chains, rest homes and hospitals. That has been a bonus. It is being sold on the basis that it is clean and green and fresh, which it is. It is high quality. It is often deep sea fish, which is different for some of the markets in the world.

Unlike the Atlantic, where they have overfished and you go to a port and see them bringing in fish about this size, we are very strict about the size of the fish we catch. In the case of the recreational fishers, there is a handbook that every recreational vessel has to have on board. On every beach, every wharf, there is a measuring device set up with a hole in it for the size of the fish that can you bring in. Whether it is lobster or any other particular species, you can measure the size. There is no excuse for leaving to go home not knowing the size of anything. You cannot say, "Well, I forgot to take my ruler."

Every excuse is used. We had one case with a minister of religion on the shore, dressed in his cassock and looking like Moses, and he had all his congregation of Pacific Islanders there strip mining the beach. They were taking everything that moved. He said it was for the Lord. Well, the Lord did not save him.

They were taking undersized fish. They were all fined, and he was fined the most. You have to be strict, particularly in recreational fishing.

Our new immigrants from Asia are one of our biggest problems, with their lack of understanding of conservation and the environment. We often see them strip mining a beach of periwinkles and having a boil-up. If you are interested in the next generation, you cannot do that. You have to have a method by which the ethnic communities are not favoured. Our indigenous populations will say that it is their right under their treaties. Well, it is not their right. They do have access and fishing rights that others do not, but they cannot take undersized fish and they cannot take more than the allowed catch per day for recreational fishers.

appris des techniques, sans quoi ils seraient partis en canots ou quelque chose du genre. C'est tout simplement magnifique. Les Maoris retiennent les services de leurs propres comptables, avocats, etc. Tout le système est mis à contribution. L'activité ne consiste plus seulement d'un équipage qui tire le poisson à bord.

Les exportations de la Nouvelle-Zélande ne se limitent pas maintenant à du poisson. Nous exportons un poisson avec des pois et des haricots et des carottes, et les entreprises de pêche sont propriétaires des terres et cultivent les pois, les haricots et les carottes. Tout est cuit d'avance et vendu à New York. On achète le produit au supermarché, on le met au four à micro-ondes pendant trois minutes et demie, et le tour est joué. Un plat parfait. On vend aussi ces produits dans les chaînes d'hôtels, les foyers pour personnes âgées et les hôpitaux. Une véritable prime. Le produit est commercialisé à titre de mets propre, écologique et frais, et c'est ce qu'il est en réalité. Il s'agit d'un produit de qualité supérieure. Le repas compte bien souvent du poisson de haute mer, une nouveauté sur certains marchés mondiaux.

Contrairement à ce qui se passe dans l'Atlantique, où la ressource a été surexploitée et où l'on voit décharger des bateaux des poissons de cette taille, nous sommes très stricts à l'égard de la taille des poissons que nous pêchons. Nous avons préparé un guide à l'intention des pêcheurs récréatifs, et ce guide doit être obligatoirement conservé à bord du bateau. On a installé sur toutes les plages et quais un dispositif de mesure doté d'un trou correspondant à la taille du poisson qu'on peut garder. S'il est question de homards ou d'une autre espèce particulière, il est possible de mesurer la taille de la prise. Il n'y a aucune excuse. Nul ne peut partir sans connaître la taille de quoi que ce soit. On ne peut pas dire : « J'ai oublié d'apporter ma règle ».

Mais toutes les excuses ont été essayées. Je pense à ce pasteur se trouvant sur la berge, en soutane, qui ressemblait à Moïse. Toute sa congrégation de gens des îles du Pacifique l'accompagnait, et ils ratissaient tout ce qui se trouvait au large de la plage. Ils raflaient tout ce qui bougeait. Il a dit qu'il faisait cela pour Dieu. Eh bien, je peux vous dire que Dieu ne l'a pas sauvé.

Les gens ramassaient des poissons de trop petite taille. Chacun a reçu une amende, et le pasteur a écopé de l'amende la plus imposante. Il faut être strict, surtout lorsqu'il s'agit de la pêche récréative.

Une de nos plus importantes problématiques est liée à l'arrivée de nouveaux immigrants venant d'Asie, lesquels semblent peu sensibilisés aux principes de conservation et de protection de l'environnement. On les voit souvent nettoyer de fond en comble une plage de ses bigorneaux pour les faire bouillir. Une telle pratique est inadmissible si on veut préserver la prochaine génération. Il faut trouver une méthode qui ne favorisera pas l'une ou l'autre des diverses communautés ethniques. Nos peuples indigènes diront qu'ils en ont le droit selon leurs traités. Eh bien, ils n'en ont pas le droit. Ils jouissent de droits d'accès et de pêche que d'autres n'ont pas, mais ils ne peuvent pas capturer des poissons de trop petite taille et ne peuvent pêcher plus que la limite de prises quotidiennes imposée à l'ensemble des pêcheurs récréatifs.

Auckland has a population of 1 million and there is water just a few miles on either side of it. The beaches there have had to be closed to fishing because people will go out in the middle of the night and try to beat the system. Other than that, we have held the line on sustainability issues quite well. As I said, it is one of the success stories.

I will conclude with a story about small communities. I mentioned that when people were first given quota they saw it as a windfall and decided to sell it. When they realized that without it they were not allowed to fish, they started whining to the politicians. The politicians were being told that the awful government was denying them their right to an income. Well, it was, but they had signed it away.

When you start the system, you must ensure that people understand what rights and income they will lose if they sell their quota, because they do not get a second chance unless they have the money to buy it back.

The Chatham Islands are about an hour's flight east of the South Island of New Zealand. This is a windswept place with hardly any trees. Grass grows, but that is all. There were both farmers and fishermen there. When the quota management system came in, they got their share, and it was quite a lot. Most of them, if not all, sold their quota to what they considered to be big companies. They stood looking out of their lounge windows at night at the lights offshore where Aucklanders were taking their fish. There were only 750 people on the island, and 749 of them came to a meeting to tell us how badly they were treated.

Recently, the government created quota for new species and gave it to the county council with the stipulation that they could not sell it. They could lease it but could not sell it. If they did, we would take it back. They got some quota back, which has satisfied some of them to some extent. That is an idea that you could apply on a much wider scale.

The Treaty of Waitangi Fisheries Commission has been leasing quota since 1992 because they could not get agreement among the tribes on how to allocate until last year. In some cases, in the early stages, they gave some of the quota out and some of the tribes sold it. Now they are coming back for a second go. Someone who is now dead who was running the tribe and did not really represent their interests sold it off.

The idea of perpetual leasing is not a bad one. They can still allocate quite easily within the tribes. In the case of the fisheries commission, they have now sorted out who gets what in the deep sea and inshore fisheries and they have allocated half of it. If they

Auckland compte un million d'habitants et ne se trouve qu'à quelques milles de l'eau des deux côtés. Il a fallu interdire les plages aux pêcheurs parce que les gens pêchaient au beau milieu de la nuit pour contourner les règles. D'autre part, on a assez bien maintenu le cap dans le dossier de l'exploitation durable. Comme je l'ai dit tantôt, c'est là un bel exemple de réussite.

Je vais terminer en vous racontant une histoire sur les petites collectivités. J'ai mentionné au début de mon exposé qu'après avoir obtenu leurs quotas, les titulaires les ont considérés comme une aubaine inattendue et les ont vendus. Quand ils se sont rendus compte du fait que, sans ces quotas, ils ne pouvaient plus pêcher, ils ont commencé à se plaindre aux politiciens. On disait aux politiciens que c'était alors la faute du gouvernement sans coeur, qui les empêchait d'exercer leur droit de gagner un revenu. Eh bien, la réalité, c'est plutôt qu'ils avaient vendu ce droit.

Il faut, dès l'adoption du régime, veiller à ce que les gens comprennent les droits et les revenus qu'ils perdront s'ils vendent leur quota, parce qu'ils n'auront pas une deuxième chance, à moins d'avoir les moyens de le racheter.

Les îles Chatham sont à une heure de vol à l'est de l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande. Il s'agit d'une région balayée par les vents et pratiquement dénuée d'arbres. Les herbes y poussent, mais c'est à peu près tout. On comptait sur l'île des fermiers et des pêcheurs. À l'adoption du système de gestion par quotas, les habitants de l'île ont eu leur part, une part appréciable même. La plupart des habitants, pour ne pas dire tous les habitants, ont vendu leurs quotas à des plus grandes entreprises. En bout de compte, il ne leur restait plus qu'à observer en soirée, par leurs fenêtres de salon, le scintillement des lumières des bateaux des gens d'Auckland venus y pêcher leurs poissons. L'île ne comptait que 750 habitants, et 749 d'entre eux sont venus nous raconter le mauvais traitement qu'il leur était maintenant réservé.

Le gouvernement a récemment établi des quotas visant de nouvelles espèces et les a remis au conseil de comté en précisant qu'il lui était interdit de vendre ces quotas. Le conseil pouvait les louer, mais jamais les vendre. S'il les vendait, le gouvernement les reprendrait. Les habitants ont ainsi réussi à reprendre quelques quotas, ce qui a permis de satisfaire plusieurs d'entre eux, dans une certaine mesure. Voilà une idée qu'on pourrait appliquer à plus grande échelle.

La Commission des pêches du traité de la Waitangi loue ses quotas depuis 1992 parce qu'elle n'avait pas jusque là réussi à conclure une entente avec les tribus relativement à l'attribution des quotas, ce qu'elle a réussi cependant à faire l'an dernier. Dans certains cas, au tout début, quelques quotas ont été donnés et certaines tribus les ont ensuite vendus. Maintenant ils se préparent à une nouvelle offensive. Dans un cas, un dirigeant de la tribu, qui est depuis décédé et qui ne représentait pas vraiment les intérêts de la tribu, avait vendu tous les quotas.

Le principe de la location à perpétuité n'est pas sans mérite. Les quotas peuvent alors être répartis commodément au sein des tribus. La Commission des pêches a maintenant établi à qui revenait la part des pêches hauturières et des pêches côtières, et a

want to sell it, that is their choice, but the other half will be leased. Perhaps in 20 or 30 years, when everyone is used to the idea, we will not be seen as patronizing.

However, when you do that sort of thing you will be accused, certainly by indigenous people, of being patronizing. I am unashamedly patronizing, because I have seen the leaders of some of those communities selling that asset. I do not know whether they consulted all their people, but, even if they did, what about the next generation? I feel very strongly about that. You are not here, as politicians, to make decisions that will only have effect until you and the current population die. Legislators have an intergenerational contract. It is your responsibility not to sell your country up the river. I think you can build in certain safeguards and still get the best of the commercial pressure.

I would be very happy to take questions.

The Chairman: Thank you for that excellent briefing.

Senator Mahovlich: Your Excellency, thank you so much for coming.

Do you think your program could work in a country the size of Canada? Sometimes smaller is better. New Zealand is very regulated and I do not know if a country of this size could manage its fishery in the way that you have.

Mr. Kelly: I would not have come here today if I did not think you could do it. It was certainly easier for a smaller country to try this system first, but now the world is copying us. Many other countries have adopted the quota management system that we introduced, and I have not heard one complaint from any of them, and they are all larger than us, although perhaps not as large as you. You should ask that question of them. It would be a good tour for the whole committee to visit those places and make some comparisons.

The fact that you have a large land mass with rivers and lakes is no different from having more sea. We have quota management systems for eels and all sorts of freshwater species.

Although you have challenges with your provincial governments, I see no reason why this system cannot straddle provincial responsibilities.

If you want small-time fishing and not to take any risks, you keep what you have. Do not go into the system, because once you unleash that system and the commercial pressures, it has its own life. If you do not want a commercial industry and you do not want to see some small places close down, then do not do it. However, you could try a modification of our system, but in the end, to try to protect every tinpot town on the coast is impossible if you want an industry. You will not all be here for that much

attribué la moitié des quotas. Si les membres d'une tribu décident de vendre leurs quotas, ils le peuvent, mais l'autre moitié leur sera alors uniquement louée. Dans 20 ou 30 ans, quand tous se seront habitués à l'idée, peut-être les parties intéressées nous verront-elles moins comme des personnes méprisantes.

Toutefois, ces types de mesures vous attireront inévitablement la critique, surtout des peuples indigènes, qui vous traiteront de personnes condescendantes. Je n'ai nullement honte d'être taxé ainsi, parce que j'ai vu quelques-uns des chefs de ces collectivités vendre leurs quotas. Je ne sais trop s'ils avaient consulté tous les membres de la tribu, mais même si c'était le cas, qu'advient-il de la prochaine génération? Mon opinion à ce sujet est sans équivoque. Nous n'assumons pas la fonction de politicien pour prendre des décisions dont les résultats ne toucheront que nous-même et la population actuelle jusqu'à ce qu'elle trépasse. Les législateurs ont un contrat intergénérationnel. Il leur incombe de ne pas vendre le pays au plus offrant. Je crois qu'on peut intégrer certaines mesures de protection, tout en tirant le meilleur de la pression commerciale.

Il me fera plaisir de répondre à vos questions.

Le président : Je vous remercie de cette excellente présentation.

Le sénateur Mahovlich : Je vous remercie beaucoup de vous être joint à nous, Votre Excellence.

Croyez-vous que votre programme puisse fonctionner dans un pays de la taille du Canada? Parfois, plus c'est petit, mieux c'est. La Nouvelle-Zélande est un pays très réglementé, mais je ne sais pas si un pays de la taille du Canada pourrait administrer l'industrie de la pêche de la même manière que vous le faites.

M. Kelly : Je ne serais pas venu ici aujourd'hui si je ne croyais pas que c'était possible. C'était certes plus facile pour un pays de plus petite taille de tenter le coup le premier, mais maintenant le monde entier nous imite. Bien d'autres pays ont adopté le système de gestion par quotas que nous avons mis de l'avant. Aucun d'entre eux ne s'est plaint. Ils sont tous plus grands que le nôtre, mais peut-être pas autant que le vôtre. Il faudrait leur poser la question. Le comité gagnerait sans doute à aller visiter ces pays pour s'enquérir de la situation et ensuite établir des comparaisons entre ces systèmes et le vôtre.

Ce n'est pas parce que votre pays est vaste et compte des rivières et des lacs que la situation est différente que dans un pays où la mer occupe une place prédominante. Nous avons adopté un système de gestion par quotas pour les anguilles et de nombreuses espèces de poissons d'eau douce.

Même si vous avez des différends avec vos gouvernements provinciaux, je ne vois aucune raison pour que ce système ne puisse pas chevaucher les responsabilités provinciales.

Si vous souhaitez faire de la pêche à petite échelle sans prendre de risques, continuez dans la voie actuelle. N'adoptez pas le système, parce qu'une fois déployé et face aux pressions commerciales, il évolue de son propre chef. Si vous ne voulez pas d'industrie commerciale et si vous ne voulez pas voir quelques petits villages fermer, ne faites rien. Vous pourriez toutefois essayer un modèle modifié de notre système, mais au bout du compte, il ne sera pas possible de protéger tous les petits bleds le

longer and some other group will come in — there are new politicians coming in — and someone will buckle to some pressure, and even if you do not, the commercial pressure will drive some of those communities to sell their quota. It will happen in spite of you or any legislation.

One thing I should say about the legislation is that we have restrictions on ownership. You cannot aggregate more than so many per cent of the particular species.

The Chairman: We have the same thing in Canada, by the way.

Mr. Kelly: Even with that, there are pressures.

The Chairman: It is not allowed. I do not want to interrupt. It is not applied. The restriction is there, but the DFO turns a blind eye to it.

Mr. Kelly: We have restrictions of between 10, 20, 25, 35 per cent and so on. There is always pressure on you to lift the limit, and again you have to have a strong-willed minister or whoever is dealing with this to withstand what people argue. They will argue economic activity or that there will be new technology we can bring in from somewhere or there will be more jobs. They will argue all these things and in the end, once you start caving in like that on the aggregation limits, you are concentrating the power in very few hands.

That will happen with some species anyway, but you do not want it to happen where you will needlessly destroy jobs and communities.

Senator Mahovlich: I have one more question. Has fish farming been introduced to New Zealand?

Mr. Kelly: Yes. We have mussel farming, and I do not know whether that brochure has a photograph of that. I will leave you a document here that shows mussel farming in the fiords or the sounds. There were arguments about runoff from fertilizer or sewage affecting the quality of the mussels. There are some risks in that. If you put those fish farms close to populations, those kinds of risks can increase, but can still happen from farming.

If you go to Britain and drive around the countryside, there are a lot of trees by the road. If you come to New Zealand, you do not see trees by the road. The grass comes right out and we get the last inch that a cow or sheep can eat. We maximize the effect. One downside of that is the runoff when it rains, and we get a lot of rain, with fertilizer going into the waterways, the lakes and rivers and into the sounds. There is a move on to start planting again an area at the side of the road or the side of the river with trees to try to absorb this kind of runoff. That will allow — if we get that

long des côtes si vous voulez vous doter d'une véritable industrie. Vous ne serez pas ici bien longtemps encore et un autre groupe viendra vous remplacer — de nouveaux politiciens entrent en scène — et quelqu'un succombera à une pression quelconque, même si vous résistez, la pression commerciale amènera quelques-unes de ces collectivités à vendre leurs quotas. Ceci surviendra malgré vos bonnes intentions ou les prescriptions de la loi.

Permettez-moi aussi d'ajouter à cet égard que nous avons imposé des restrictions quant aux droits de propriété. Il n'est pas possible d'accumuler des quotas au delà d'un certain pourcentage pour une espèce particulière.

Le président : Soit dit en passant, c'est précisément ce que nous avons au Canada.

M. Kelly : Malgré tout cela, les pressions sont bien réelles.

Le président : Ce n'est pas permis. Je ne veux pas interrompre. La législation n'est pas appliquée. La restriction existe, mais le MPO en fait fi.

M. Kelly : Nous avons des restrictions de l'ordre de 10, 20, 25, 35 p. 100 et ainsi de suite. On exerce constamment sur nous des pressions pour que abroger la limite. Une fois de plus, il faut un ministre qui a du caractère ou une personne chargée de ce dossier qui peut résister aux arguments des autres. Ceux qui exercent des pressions feront valoir des impératifs économiques ou diront qu'on peut importer de nouvelles technologies d'ailleurs ou qu'il y aura davantage d'emplois. Ils feront valoir tous ces arguments et, au bout du compte, dès que vous commencez à plier au sujet des limites imposées à la concentration des quotas, vous concentrez alors le pouvoir dans les mains d'un petit nombre de personnes.

C'est ce qui se produira avec certaines espèces de toute façon, mais vous ne voulez pas que cela se produise dans un secteur où vous ferez disparaître inutilement des emplois et des collectivités.

Le sénateur Mahovlich : J'ai une autre question. A-t-on commencé la pisciculture en Nouvelle-Zélande?

M. Kelly : Oui. Nous faisons l'élevage des moules, et je ne sais pas si cette brochure présente une photo de cette activité. Je vous laisserai un document comptant des photos d'élevages de moules dans les fjords ou les détroits. On s'inquiétait de l'écoulement de fertilisants ou d'eaux usées qui viendrait nuire à la qualité des moules. Il y a effectivement des risques. Si l'on place ces élevages près de régions habitées, ces risques peuvent augmenter, mais peuvent aussi bien provenir de l'agriculture.

Si vous roulez à la campagne en Angleterre, vous constaterez qu'il y a beaucoup d'arbres le long des routes. En Nouvelle-Zélande, on ne voit aucun arbre le long des routes. Les herbages s'étendent jusqu'à la route et nous profitons du dernier pouce d'herbe que peut consommer une vache ou un mouton. Nous maximisons l'espace utile. Mais l'un des effets indésirables de cette pratique consiste en l'écoulement qui se produit lorsqu'il pleut, et il pleut beaucoup chez nous; le fertilisant s'écoule dans les cours d'eau, les lacs et les rivières et dans les détroits. L'on planifie

right and it will take a few more years — us to have more farming in lakes and sounds.

The fish farming that we have, because it is also under the quota management system, is highly profitable. We are exporting greenshell mussels. They are getting good prices for those.

Senator St. Germain: Thank you, Your Excellency, for appearing this morning. If it was Senator Mahovlich who had the brilliance to invite you he should be complimented as well, because you have given us an excellent overview.

My question relates to the science. How reliable do you think your science is? I believe that our cod fishery was being monitored by our scientists. Is there something special about science in New Zealand? Is it easier to monitor scientifically? You mentioned at the beginning of your delivery that you can take a picture of the sheep and the trees, but you cannot of the fish. Is the science sophisticated enough to ensure that species are not endangered?

Mr. Kelly: We have — touch wood — been okay so far. We came close with the orange roughy species when they miscalculated and then cut the allowable catch for a few years, but for the rest of the stock, because we keep moving it up and down, that means some years, with everyone owning quota, everyone suffers. The government arbitrarily cuts the quota, after all the consultation, and everyone has to catch proportionately less. It has been amazing how quickly the stocks rebuild. Therefore, you will go back to the level you were at and maybe up, and it is a windfall when it goes up.

The short answer is we seem to have got it right so far. The information that our scientists have is available to yours, so there is nothing we are doing that you would not be able to do. We would be very happy to share any information with you.

Senator St. Germain: Basically, you feel that the stringent enforcement really contributes to the fact that your stocks are not endangered by virtue of overfishing?

Mr. Kelly: I do not think you can look at the scientific evidence and the establishment of the quota each year, the levels, without looking at the enforcement.

Senator St. Germain: What size of a bureaucracy do you have for the fisheries? We have often been accused of having more bureaucrats than fish. Obviously, to police as effectively as you seem to have presented this morning would require a considerable

maintenant le reboisement le long des routes ou des rivières pour tenter d'absorber ce type d'écoulement. Cela nous permettra — si nous planifions correctement ces travaux, ce qui exigera quelques années encore — de faire davantage de culture dans les lacs et les détroits.

L'élevage de moules, parce qu'il relève du système de gestion par quotas, est une activité très rentable. Nous exportons des moules vertes, et obtenons de bons prix pour ces moules.

Le sénateur St. Germain : Je vous remercie, votre Excellence, d'être venu nous parler ce matin. Si c'est le sénateur Mahovlich qui a eu la brillante idée de vous inviter, il faudrait lui présenter aussi nos compliments parce que vous nous avez présenté un excellent exposé.

Ma question a trait à la science. Selon vous, à quel point votre science est-elle fiable? Je crois que la pêche de la morue était surveillée par nos scientifiques. Y a-t-il quelque chose de spécial à propos de la science en Nouvelle-Zélande? Y est-il plus facile de surveiller les activités de manière scientifique? Vous avez mentionné au début de votre exposé que vous pouvez prendre des photos de moutons et de forêts, mais non des poissons. La science est-elle suffisamment avancée pour veiller à ce que les espèces ne soient pas menacées?

M. Kelly : Nous nous en sommes bien tirés jusqu'ici — il faut toucher du bois. Nous avons évité de justesse la catastrophe avec la perche de mer. Les scientifiques avaient mal calculé et ont dû réduire le volume total autorisé des prises pendant quelques années, mais pour le reste des stocks, parce que les volumes autorisés sont augmentés ou abaissés certaines années, compte tenu que tous détiennent des quotas, tout le monde souffre également, d'une manière. Le gouvernement a fini par réduire arbitrairement les quotas après de multiples consultations. Tout le monde doit maintenant capturer une quantité proportionnellement moindre de cette espèce. C'est très impressionnant de constater à quel rythme les stocks se repeuplent. Par conséquent, les stocks reviennent à ce qu'ils étaient auparavant et dépassent parfois ce niveau, une situation qui profite alors à tous.

La réponse abrégée est qu'il semble que nous ayons réussi jusqu'ici. Les données dont disposent nos scientifiques est aussi à la disposition des vôtres; il n'y a rien que nous faisons que vous ne pourriez pas faire. Il nous fera plaisir de partager avec vous les données dont nous disposons.

Le sénateur St. Germain : Somme toute, vous êtes d'avis que l'application stricte des quotas contribue à protéger vos stocks contre la surpêche?

M. Kelly : Je ne crois pas qu'on puisse tenir compte des données scientifiques et revoir les quotas tous les ans, ainsi que les limites de prise, sans en même temps se soucier de l'application des mesures qui en découlent.

Le sénateur St. Germain : Quels sont les effectifs administratifs qui s'occupent des pêches? On nous accuse souvent d'avoir plus de fonctionnaires que de poissons. Évidemment, pour faire respecter la loi aussi efficacement que vous nous l'avez décrit ce

number of enforcement officers and a huge bureaucracy to manage that. Have you found a way of doing it with fewer people?

Mr. Kelly: Our exports are \$1.3 billion a year and our budget for fisheries is \$86 million, but it costs a lot more than that to run the system. Every month, every fisher is sent a bill for user charges. They are essentially paying for the government to do this. I do not know what that bill is, but it is a lot more than \$86 million. Therefore, it is almost a hundred per cent user charges. They keep going up and they keep squealing and saying it is unfair and they will go out of business, but they do not. That is the only reason we can do it without a lot of bureaucrats.

We have honorary fisheries officers who patrol our rivers and lakes and coastline, but we do not have as many of those as everyone would like. Often, they take risks in some of those outlying areas, where they will be attacked with a baseball bat or something. That happens.

The fisheries officers who are on the payroll are mainly dealing with the commercial industry; they are observers on vessels, monitoring on the wharves, following up complaints. No one is allowed to purchase fish that a commercial vessel brings in, as we have registered fish receivers. I think you can sell five fish or whatever, but there is a minimal amount you can buy as a vessel comes in. You have to sell to a registered fish receiver, and they are monitored strictly by the fisheries inspectors. All fish sold have to go through that system. Then we have, like you, the GST, so there is a GST trail and that is followed as well.

Again, there are severe fines if you try to cheat the system. While a fish receiver is not put out of business like someone who is catching fish, every now and again someone will end up paying a reasonably hefty fine, and that generally keeps them honest.

Senator St. Germain: You have your Maori people. We have 600 different Aboriginal nations in this country who are vastly different from each other, from the Haida on the West Coast to the Mi'kmaq on the East Coast. Are the Maori basically one community in New Zealand?

Mr. Kelly: They all speak the same language, so they are much more cohesive than is the case here, where they have been separated for centuries.

Could I say this: Since the 1950s, about 90 per cent of them have moved into the suburbs. They have shifted from the rural areas.

matin, il faut un nombre considérable d'agents d'exécution et d'importants effectifs administratifs pour gérer le tout. Avez-vous trouvé un moyen de faire les choses tout en réduisant les effectifs?

M. Kelly : Nos exportations se chiffrent à 1,3 milliard de dollars par année et le budget consacré aux pêches est de l'ordre de 86 millions de dollars, mais il en coûte beaucoup plus pour administrer le système. À tous les mois, les frais d'utilisation du système sont facturés aux pêcheurs. Essentiellement, les pêcheurs payent le gouvernement pour qu'il gère le système. Je ne sais à combien s'élève le total de cette facturation, mais je sais qu'elle est bien au-delà de 86 millions de dollars. Les frais d'utilisation représentent donc la quasi-totalité du budget. Ces frais ne cessent d'augmenter, et les utilisateurs ne cessent de se plaindre, soutiennent que l'imposition de ces frais est injuste, et qu'ils feront faillite, sans que cela se produise. C'est la seule façon de faire sans devoir se doter d'un trop grand nombre de fonctionnaires.

Nous avons nommé des agents de pêches honoraires qui patrouillent les rivières, les lacs et la côte, mais leur nombre n'est pas aussi élevé que ce que certains souhaiteraient. Ces agents honoraires s'exposent souvent à des risques dans les régions reculées. Il leur arrive parfois de se faire attaquer avec un bâton de base-ball ou autre chose du genre.

Les agents de pêches salariés s'occupent principalement de l'industrie commerciale; il agissent à titre d'observateurs à bord des bateaux, surveillent les quais et donnent un suivi aux plaintes. Personne n'a le droit d'acheter du poisson d'un bateau commercial qui entre au quai; ce sont les réceptionnaires inscrits de poisson qui sont chargés de cette fonction. Je crois qu'il est permis de vendre cinq poissons ou quelque chose du genre, mais on ne peut acheter qu'une petite quantité de poissons des bateaux qui entrent au port. Il faut vendre sa cargaison à un réceptionnaire inscrit de poisson. Ces réceptionnaires sont strictement surveillés par les inspecteurs des pêches. Tout le poisson vendu doit passer par ce système. Comme vous, nous imposons une TPS. On peut donc faire le suivi.

Je désire souligner encore une fois que nous imposons de graves sanctions à ceux qui tentent de tricher. Même si le réceptionnaire de poisson ne perd pas son droit d'exploitation, comme il peut arriver dans le cas d'un pêcheur, il arrive à l'occasion qu'un réceptionnaire écope d'une forte amende. Cela suffit généralement à les inciter à l'honnêteté.

Le sénateur St. Germain : Chez vous, il y a les Maoris. Ici, il y a environ 600 nations autochtones, chacune très différente de l'autre, des Haïdas sur la côte Ouest aux Micmacs sur la côte Est. Les Maoris forment-ils essentiellement une seule communauté en Nouvelle-Zélande?

M. Kelly : Ils parlent tous la même langue. Ils sont donc plus unis que ce que l'on constate ici, où les nations vivent séparées les unes des autres depuis des siècles.

Je puis vous dire ceci : depuis les années 50, environ 90 p. 100 des Maoris se sont installés dans les banlieues. Ils ont délaissé les régions rurales.

Senator St. Germain: And they have land holdings in these suburbs, do they not?

Mr. Kelly: They have two kinds of land holdings. They will own their house in the suburb, and the tribe will communally own land, or fisheries or the forests.

The Chairman: This is one of the areas, Senator St. Germain, that we do want to know more about. It is something I had not really thought of before, that the Maori are quite different from the native people of Canada; they are one group. They are not something like 600 nations.

Mr. Kelly: No. There were seven canoes that came in 740 from Hawaiki, so there are seven tribes. They all held each other's hands to stop them from sinking on the voyage. Once they got to New Zealand, they started fighting and eating each other; so there have been Maori wars ever since then. Now they are learning to get along with each other. They will argue about their allocation of quota for their deep sea or inshore fisheries, but they will not go to war over it.

Senator Johnson: It was interesting when you were talking about the Maori. Your presentation was excellent.

The legend is, of course, that New Zealand was fished out of the sea by the demi-god. Who is the demi-god, Maori?

Mr. Kelly: Maui.

Senator Johnson: That is the Maori legend. I am interested in asking you about the Maori because they were the fishers before anyone else. The settlement that you reached with them, the Treaty of Waitangi, does it still provide that 40 per cent of the fishery is done by the Maori?

Mr. Kelly: Sixty per cent now. They went from nothing to being given 20 per cent of the quota in 1992, to now owning 60 per cent of the total quota. The fishing system was brought in by Parliament in 1986, but the separate piece of legislation to settle the Maori fisheries' claims was enacted in 1992.

Senator Johnson: How many other New Zealanders are employed in fishing?

Mr. Kelly: There are 15,000 all told, of which half would be Maori, I would guess; I do not know the figures but I would think half.

Senator Johnson: That includes the processing industry as well?

Mr. Kelly: Right through, from being on the boards of these companies to being the chief executive, the accountant, the driver, the fisherman, the captain, whatever.

Senator Johnson: Is this an increase since the QMS was introduced in 1986?

Mr. Kelly: Yes. They were doing almost nothing prior to that. Nor was anyone.

Le sénateur St. Germain : Ne sont-ils pas propriétaires fonciers dans les banlieues?

M. Kelly : Ils possèdent deux types de propriétés. Ils sont propriétaires de leur maison en banlieue, et la tribu est propriétaire collectivement des terres, des pêches ou des forêts.

Le président : C'est un sujet, sénateur St. Germain, sur lequel nous voulons plus de détails. Je n'avais jamais vraiment songé à cette question auparavant; les Maoris sont très différents des peuples autochtones du Canada; ils forment un seul groupe. Ils ne sont pas répartis en quelque 600 nations distinctes, comme c'est le cas des Autochtones ici.

M. Kelly : Non. En fait, sept canots sont arrivés en 740 d'Hawaiki; on compte donc sept tribus. Les membres de toutes les tribus se sont tenus par la main pour ne pas couler au cours du voyage. Une fois arrivées en Nouvelle-Zélande, les tribus se sont mises à se battre et à se décimer les unes les autres; il y a des guerres maories depuis. Les Maoris apprennent maintenant à s'entendre. Ils se disputent au sujet de leur attribution des quotas de pêches en haute mer ou de pêches côtières, mais ne se font pas la guerre pour autant.

Le sénateur Johnson : Vos propos au sujet des Maoris étaient fort intéressants. Merci pour cet excellent exposé.

Selon la légende, la Nouvelle-Zélande a été tirée de la mer par le demi-dieu. Qui est le demi-dieu, Maori?

M. Kelly : Maui.

Le sénateur Johnson : Voilà donc pour la légende maorie. J'aimerais maintenant vous poser une question au sujet des Maoris, parce qu'ils se sont adonné à la pêche dans votre pays avant que ce soit. Selon l'entente conclue avec eux, le traité de Waitangi, est-il toujours question que les Maoris détiennent 40 p. 100 de la part des pêches?

M. Kelly : Cette part est de 60 p. 100 maintenant. Leur part est passée de zéro à 20 p. 100 des quotas accordés en 1992, et ils détiennent maintenant 60 p. 100 des quotas. Le régime des pêches a été adopté par le Parlement en 1986, mais le texte législatif distinct qui a permis de régler les revendications des Maoris en matière de pêches a été promulgué en 1992.

Le sénateur Johnson : Combien d'autres habitants de la Nouvelle-Zélande vivent de la pêche?

M. Kelly : Il y en a environ 15 000 en tout, dont la moitié des Maoris, à mon avis. Je ne connais pas le chiffre précis, mais je crois que c'est la moitié.

Le sénateur Johnson : Cela comprend l'industrie de transformation aussi?

M. Kelly : En effet, des administrateurs siégeant au conseil des entreprises de pêche, au directeur général, au comptable, au chauffeur, au pêcheur, au capitaine, peu importe.

Le sénateur Johnson : Est-ce que le nombre a augmenté depuis l'adoption du système de gestion par quotas en 1986?

M. Kelly : Oui. Ils ne faisaient pratiquement rien avant cela. Personne, d'ailleurs.

Senator Johnson: When did New Zealand all of a sudden tune in?

Mr. Kelly: Wellington Harbour is a bit like San Francisco or Hong Kong. I can remember driving out and looking at Wellington Harbour and counting 30 or 40 Japanese fishing vessels. People realized that there was a commercial opportunity, but the real reason was that we were worried about the sustainability of some of the fish stocks.

Some of these companies coming in had no ethics about the environment. They were raping and pillaging the stock; that is putting it mildly. The closer they got inshore, the more effect that had on the sustainability. That was the major reason behind doing something. Then we came up with the idea of owning it all ourselves through a quota management system.

It was the international law of the sea legislation that gave us the idea, that you are entitled to go within the 200-mile zone and fish as a right; but if the fish is already allocated and sold, you cannot. That was the key to how to work the system out.

Senator Johnson: You have said that your aquaculture industry has been very successful. How sustainable is it versus the sustainability of the wild fishery?

Mr. Kelly: Very.

Senator Johnson: What are you farming besides mussels?

Mr. Kelly: Some salmon. As Mr. Needs just said, it is not allowed to compete with open fisheries. A minority of the fisheries are in this category, 5 or 7 per cent, but that is still a sizable number.

Senator Johnson: Do you expect that to increase?

Mr. Kelly: It will increase, but there are some balancing acts. People who live around the foreshore do not want to see the environment messed up by a lot of platforms and commercial activity. The local government has a part to play in this in terms of allocations, and they are under pressure from people who have nice homes looking out over the bays not to have them messed up by wood platforms with mussel farms under them.

There will not be massive exploitation of our coastline, and that is the reason. It is getting harder and harder to put in more of these fish farms. Because of that, I do not think you will see an explosion in New Zealand.

Senator Johnson: That is very good for the environment in terms of the coastline.

Mr. Kelly: It is.

Senator Johnson: I have one last question about conservation. I am impressed with what you were saying. How are you able to impart the environmental importance of maintaining certain ways

Le sénateur Johnson : À quelle époque la Nouvelle-Zélande s'est-elle rendue compte des faits?

M. Kelly : Wellington Harbour ressemble un peu à San Francisco ou à Hong Kong. Je me souviens d'être passé près du port et d'avoir vu dans Wellington Harbour 30 ou 40 bateaux de pêche japonais. Les gens se sont rendus compte du potentiel commercial, mais s'inquiétaient profondément de la viabilité de certaines espèces de poissons.

Certaines de ces entreprises n'avaient aucune conscience environnementale. Ils violaient et pillaient les stocks de poissons, c'est le moins qu'on puisse dire. Plus ces entreprises s'approchaient des côtes, plus les conséquences étaient graves pour la viabilité des stocks. C'est la principale raison ayant motivé nos interventions. Nous avons alors songé à en prendre pleine possession par l'entremise d'un système de gestion par quotas.

C'est le droit international de la mer qui nous a donné l'idée, soit qu'on a le droit de se rendre à l'intérieur de la zone des 200 milles des côtes et de pêcher par droit implicite; mais si le poisson est déjà attribué et vendu, il est alors interdit de le pêcher. C'est la clé du fonctionnement du système.

Le sénateur Johnson : Vous avez dit que l'industrie de l'aquaculture a connu un vif succès. À quel point est-elle viable par rapport à la viabilité des pêches d'espèces sauvages?

M. Kelly : Elle est très viable.

Le sénateur Johnson : Que cultivez-vous à part les moules?

M. Kelly : Un peu de saumon. Comme vient de le mentionner M. Needs, l'aquaculture ne doit pas rivaliser avec les pêches ouvertes. Une infime part de ces pêches se trouve dans cette catégorie, 5 ou 7 p. 100, bien qu'il s'agisse malgré tout d'un nombre appréciable.

Le sénateur Johnson : Vous attendez-vous à ce que ce nombre augmente?

M. Kelly : Il augmentera, mais il faudra trouver un juste milieu. Les gens qui habitent la zone littorale ne veulent pas de désastre écologique causé par un grand nombre de plates-formes et l'activité commerciale. L'administration locale a un rôle à jouer à cet égard en veillant aux attributions et subit des pressions des gens qui possèdent de belles maisons donnant sur les baies et qui ne veulent pas que leur vue soit défectueuse par des plates-formes en bois sous lesquelles on élève des moules.

On ne fera jamais une exploitation massive de nos côtes, et en voilà la raison. Il est de plus en plus difficile d'aménager ces piscicultures. C'est pour cette raison que vous ne verrez pas d'explosion de cette industrie en Nouvelle-Zélande.

Le sénateur Johnson : C'est très bon pour l'environnement et la protection des côtes.

M. Kelly : En effet.

Le sénateur Johnson : J'ai une dernière question au sujet de la conservation. Vos propos m'impressionnent. Comment arrivez-vous à faire comprendre l'importance pour l'environnement de

in the fishing industry and everything else in New Zealand, particularly given what you said about immigration — that for the people from Asia, the consciousness level is not there?

Mr. Kelly: I will leave you a copy of the act; having argued every line of it in the House, I will not go through it again.

Senator Johnson: You certainly know a lot for someone who once knew nothing about fisheries. You learned the file.

Mr. Kelly: The fisheries legislation talks about the environment. The ministry has a policy emanating from that to achieve sustainable utilization of the fisheries, and it talks about the ecosystem. It is right up there as part of the policy that they have to follow. We have an asset that is not unique, but the clean and green image is pretty important to us. We do not want to mess it up with either over-catching or fouling the water.

We take a precautionary approach, so we will err on the side against exploitation, if in doubt, for a year or two, and then move the total allowable catch up slowly. Therefore, no one would be allowed to push the boundaries, because the policy from which everything else is derived is set in concrete.

Senator Johnson: I certainly wish it was set in concrete in Canada. We have to do that. Thank you so much.

Senator Adams: I come from the Nunavut area that is maybe a little different from New Zealand.

Mr. Kelly: I have been up to your area.

Senator Adams: Your Excellency, is the commercial fishing better than it was before you privatized it? You say you have better regulations for the commercial fishing. Is it much better controlled with quotas, or regulated by the New Zealand government?

Mr. Kelly: You cannot fish commercially without having quota. There is the odd species that is not under the quota management system. There were a few put under the quota management system a few months ago, some crabs it was, something I had never dreamt about. You either have quota or you have a licence to catch so much, and that is it. You cannot go beyond it. To that extent, it is set in concrete.

In the recreational area, the allowable catch is not defined in the legislation, but they are allowed a fair amount. The species that people can catch and the amount they can catch changes each year. If you are catching snapper, a common inshore white fish that people catch off the back of their boats by the tonne, everyone on the boat can catch only 20 a day. That is it. If the stock looks as if it is under pressure, they will reduce the catch the next year and it will be 10 a day or they will cut it out all together.

maintenir certaines techniques dans l'industrie de la pêche et tout le reste en Nouvelle-Zélande, surtout compte tenu de ce que vous avez dit au sujet de l'immigration — que les gens d'Asie n'ont aucune conscience environnementale?

M. Kelly : Je vous laisserai une copie de la loi; ayant débattu de chaque ligne de ce texte en Chambre, je ne vais pas la parcourir une fois de plus.

Le sénateur Johnson : Vous êtes certainement bien renseigné pour une personne qui ne connaissait rien à l'industrie de la pêche à prime abord. Vous avez bien assimilé le dossier.

M. Kelly : La législation sur les pêches traite de l'environnement. Le ministère a adopté une politique qui découle de cette législation et qui vise à assurer une exploitation durable des stocks. Il y est notamment question de l'écosystème. Cela fait partie des exigences que chacun doit respecter. Nous avons une ressource qui n'est pas unique, mais l'image de propreté et d'écologisme nous est chère. Nous ne voulons pas la ternir en tolérant la surpêche ou en polluant les eaux.

Notre approche est axée sur la prévention. Nous pencherons donc du côté de la conservation en cas de doute, pendant un ou deux ans, et augmenteront ensuite graduellement le volume total autorisé des prises. Par conséquent, personne ne peut augmenter les plafonds prescrits, parce que la politique sur laquelle tout repose est coulée dans le béton.

Le sénateur Johnson : Je souhaiterais certes qu'elle soit coulée dans le béton au Canada. Il faudra y parvenir un jour. Merci beaucoup.

Le sénateur Adams : Je suis de la région du Nunavut, région qui est quelque peu différente de la Nouvelle-Zélande.

M. Kelly : J'ai déjà eu l'occasion de m'y rendre.

Le sénateur Adams : Votre Excellence, la pêche commerciale est-elle meilleure depuis que vous l'avez privatisée? Vous dites avoir adopté une meilleure réglementation en matière de pêche commerciale. Cette pêche est-elle beaucoup mieux gérée par des quotas, ou réglementée par le gouvernement néo-zélandais?

M. Kelly : Il n'est pas possible de faire une pêche commerciale sans quota. Il y a certes quelques espèces qui ne sont pas visées par le système de gestion par quotas. Nous en avons ajouté quelques-unes au système il y a quelques mois déjà, des crabes, quelque chose que je n'aurais jamais imaginé. Vous avez soit un quota, soit un permis de pêche vous permettant de pêcher une quantité donnée de poissons. Et c'est tout. Vous ne pouvez pas en pêcher davantage. À cet égard, la législation est coulée dans le béton.

Dans le secteur de la pêche récréative, les prises permises ne sont pas définies dans la législation, mais les pêcheurs ont droit à un nombre intéressant de poissons. Les espèces que les gens peuvent pêcher et la quantité qu'ils peuvent pêcher changent à tous les ans. Si vous pêchez le vivaneau, poisson qu'on retrouve couramment le long des côtes et que les gens pêchent en bateau à la tonne, vous devez vous limiter à 20 poissons par jour pour chaque personne sur le bateau. C'est tout. Si on constate une trop

It is very flexible in the sense that you react quickly and again with that precautionary approach.

Senator Adams: It is operated by the private companies, and it is still operated by the New Zealand government.

Mr. Kelly: The government does not catch any fish. It is only private companies and some individuals. My next door neighbour where I live in a suburb on the beach in Wellington is a fisherman and he has quota. He goes out in his little boat with one person helping him. Therefore, we do have a few left who have not sold their quota. However, he will sell, because he is now 50 and he says it is too tough; and his son does not want to fish, so he will sell it to the highest bidder. Who will that be? It will be a big company. That is one fewer small operation.

If you go into this system, you have to know this kind of thing will happen. It is no good going into this and saying we will keep all those small communities and all those small operations in the fishing industry. Once you unleash the economic forces of this, it is out of your control and there is only one end result. It is that people will own as much as they can if they have the money. Therefore, you have to have aggregation limits in your legislation.

Do not have an out. Do not allow people to say because they are green or blue or a man or woman "I am an exception to the rule." You just simply cannot do that.

Senator Adams: Do you have a 12-mile limit for the area or a 200-mile limit?

Mr. Kelly: The 12-mile limit is really irrelevant under the system, because the quota is allocated out to 200 miles.

Senator Adams: You have 10,000 Maori involved. Do you have a business for the New Zealand Aboriginal people? Is it involved with the commercial fishing outside the community?

Mr. Kelly: Probably a little over half of that 10,000 are Maori. They are all involved in the commercial companies, either as part owners or employees.

Senator Adams: Is the quota set by themselves or by the New Zealand government?

Mr. Kelly: The government. If you were to do it yourself, it would be like going to the bank and telling the bank manager, I want my limit to be this, and he has no say in it. You would soon

forte pression de pêche sur une espèce donnée, les responsables réduiront les prises l'année suivante et imposeront une limite de 10 par jour ou interdiront totalement la pêche de cette espèce. Cela nous donne une grande souplesse parce que nous pouvons réagir rapidement et, une fois de plus, préconiser la méthode axée sur la prévention.

Le sénateur Adams : Alors, les pêches sont sous la gestion de l'entreprise privée, en plus d'être gérée par le gouvernement néo-zélandais.

M. Kelly : Le gouvernement ne pêche aucun poisson. Cette tâche revient à des entreprises privées et à quelques particuliers. Mon voisin où j'habite dans une banlieue située sur la plage à Wellington est pêcheur et possède un quota. Il pêche sur un petit bateau et est accompagné d'un assistant. Par conséquent, quelques particuliers n'ont toujours pas vendu leur quota. Il vendra un jour toutefois parce qu'il a 50 ans et soutient que le travail est trop ardu; son fils n'a pas l'intention de pêcher; il vendra donc son quota au plus offrant. Qui sera le plus offrant? Ce sera une grande entreprise. Et ça fera une petite exploitation de moins.

Si vous décidez de lancer ce système, il faut savoir que ces choses arriveront. Il ne faut pas aborder la question avec l'intention de préserver toutes ces petites collectivités et toutes ces petites exploitations dans l'industrie de la pêche. Dès que vous laissez libre cours aux forces économiques, vous n'avez plus de prise sur les événements et il n'y a qu'un seul résultat final. C'est-à-dire que les gens détiendront la plus grande part possible des quotas s'ils ont les moyens de le faire. Par conséquent, il faut imposer, dans la législation, des limites à la concentration des quotas.

Ne laissez aucune échappatoire. Ne vous laissez pas dire que, parce qu'un tel est vert, ou bleu, ou un homme, ou une femme, qu'il ou elle est une exception à la règle. Ce n'est tout simplement pas possible.

Le sénateur Adams : Avez-vous imposé une limite de 12 milles dans la zone en question ou une limite de 200 milles?

M. Kelly : La limite des 12 milles ne compte pas selon ce système parce que les quotas sont attribués pour une zone s'étendant 200 milles.

Le sénateur Adams : En tout, 10 000 Maoris participent à cette activité. Y a-t-il une entreprise pour les peuples indigènes de la Nouvelle-Zélande? Cette entreprise s'intéresse-t-elle à la pêche commerciale à l'extérieur de la communauté?

M. Kelly : Un peu plus de la moitié probablement de ce nombre sont des Maoris. Ils font partie des entreprises commerciales, soit à titre de co-propriétaires ou d'employés.

Le sénateur Adams : Les quotas sont-ils fixés par les Maoris ou par le gouvernement néo-zélandais?

M. Kelly : Le gouvernement. S'il fallait que les pêcheurs fixent leurs propres quotas, ce serait un peu comme aller à la banque et dire au gérant ce que doit être la limite de votre marge, sans qu'il

go broke. If everyone set their own quota limits, there would be no fish left in the bank.

Senator Adams: You still have a guarantee of quotas every year?

Mr. Kelly: Every year. In some years, there has been no fish. The quota has been frozen; that happened with inshore lobster. There was a lot of illegal activity and they could not catch enough. Also, it was related to the breeding cycle. I do not know whether it was that the water got warmer or colder, due to El Niño. We do not understand too much about those relationships, but in some of the quota management areas we had an absolute ban on commercial or recreational taking of lobster until the stocks grew back.

They just had to accept that. Now, I do not know how they survived in the meantime. Some of them may not have, but you have to be that ruthless if you want the system to work. The stocks came back in those areas we closed. It took only a couple of years, and they had a lower level of quota but it has gradually come back. Unlike most other things that you grow or manufacture, there is a great capacity to regenerate the stock.

Senator Adams: You mentioned packaging the fish with carrots and beans and peas. Are those manufactured in big vessels or is it done commercially on the mainland?

Mr. Kelly: On the mainland.

The Acting Chairman: I would like to ask a question. First, you are very welcome, Your Excellency.

I will try to focus once more on the social and economic impact on the people in New Zealand.

You have indicated that there was really no management regime until 1986, so I suppose we cannot use that as an example of what the potential impact might be here in Canada with regard to the management of the fishery and the oceans.

This committee is very worried about the impact that the direction our fisheries department is taking will have on coastal communities. Coastal communities have learned over the years to depend upon the goodwill of the ocean for sustainable economic development. I believe that concentrating on making it economically viable turns a blind eye to coastal communities that are heavily dependent on the fishery for economic activity as well as for social aspects.

You may not be able to give me clear information to compare what happened in your country with what is about to happen in Canada. It is already happening in Canada to a certain extent because implementation has already taken place.

n'ait quoi que ce soit à dire. Vous seriez bientôt sans le sou. Si tout le monde fixait son quota, il ne resterait plus de poisson dans la banque.

Le sénateur Adams : Vous avez toujours une garantie de quota à tous les ans?

M. Kelly : À tous les ans. Selon l'année, il n'y a pas de poisson. Le quota a été gelé; ça a été le cas avec le homard des côtes. Il y avait beaucoup de fraude et les pêcheurs ne pouvaient pas en pêcher en quantité suffisante. De plus, la baisse était attribuable au cycle reproducteur. Je ne sais pas si c'était parce que la température de l'eau avait augmenté ou baissé à cause du phénomène El Niño. Nous comprenions mal l'interaction de ces phénomènes, mais nous avions malgré tout strictement interdit la capture du homard dans certaines régions visées par la gestion par quotas, tant les prises commerciales que récréatives, jusqu'à ce que les stocks se soient reconstitués.

Les pêcheurs devaient accepter cette décision. Je ne sais pas toutefois comment ils ont survécu pendant cette période. Certains n'ont peut-être pas survécu, mais il faut être sans pitié de la sorte pour que le système fonctionne. Les stocks se sont reconstitués dans les régions assujetties à l'interdiction. Il n'a fallu que quelques années. Les quotas des pêcheurs ont baissé à cette époque, mais ils augmentent peu à peu. Contrairement aux autres choses qu'on cultive ou fabrique, on peut facilement régénérer les stocks.

Le sénateur Adams : Vous avez mentionné que vous emballez le poisson avec des carottes, des haricots et des pois. Ces mets sont-ils préparés à bord de bateaux-usines, ou le fait-on commercialement sur l'île?

M. Kelly : Sur l'île.

Le président suppléant : J'aimerais poser une question. D'abord, je vous souhaite la bienvenue, votre Excellence.

J'essaierai d'aborder une fois de plus les effets sociaux et économiques des pêches sur les habitants de la Nouvelle-Zélande.

Vous avez indiqué qu'il n'y avait aucun régime de gestion avant 1986. À mon avis, on ne peut pas s'en servir comme exemple de ce que seraient les effets potentiels d'un régime de gestion des pêches et des océans au Canada.

Les membres de ce comité sont inquiets des effets que l'orientation de notre ministère des Pêches s'est donnée aura sur les collectivités côtières. Ces collectivités ont appris au fil des années à se fier à la bienveillance de la mer pour assurer le développement économique durable. Je crois que le fait d'accorder une trop grande importance à la viabilité économique équivaut à négliger les collectivités côtières dont l'activité économique aussi bien que la vie sociale sont fortement tributaires de la pêche.

Vous ne disposez peut-être pas des données précises qui permettraient de comparer ce qui s'est passé dans votre pays à ce qui est sur le point de se passer au Canada. Cela se produit déjà au Canada dans une certaine mesure parce que la mise en œuvre du régime est déjà bien entamée.

You spoke about people on an island who received quota and then sold it to a big company. We are worried about that happening here. If it did happen, it would be a major shift from community-based to corporate structure and would take away from coastal communities the only economy that they know. I see no other alternative for them to generate revenues to maintain the well-being of their communities.

Was it the lack of economic opportunity on that island that caused those people to forget about the long term and make a short-term gain by selling their quotas to a big company?

Mr. Kelly: They have survived for hundreds of years on a mixture of fishing and farming. There were 30 or 40 families involved in fishing, some commercially on a small scale. A few people who sold their quota were near retirement age and wanted to go to the mainland to retire. Others thought they could use the money to put into their land-based farm, to upgrade their tractors or whatever. None of those people were really wealthy, much like some of your smaller communities that I have seen. Nearly all of them were naive. I believe they thought they could survive on land-based farming or that they might somehow get more quota.

They were competing in an environment with lean, mean, large commercial companies who did not give a toss about them. Why should they? They had made a commercial deal in good faith. No one pressured them to do this. They learned a hard lesson.

If you introduce a quota management system, I can guarantee that the same thing will happen. Human nature is human nature. When someone comes along with a big cheque book, people think about putting down new carpet and buying a new car. When the value of the quota increases, as it will for a period when it is traded, they will all be resentful. The first person they will go to see is their member of Parliament. It is all your fault.

One option would be for the government to lease the quota rather than sell it. Our Waitangi Fisheries Commission gave the people the percentage that was rightfully theirs, but it was leased at a dollar a year or whatever. The amount is not important. The problem with that is that the normal commercial pressures in a business environment will not always apply. You may wish to sell your quota for that species and buy into something else, or sell it altogether, or increase the size of your quota. How do you do that if everything is leased?

As I said, there is an inevitable outcome to this process and you have to make your minds up at the start. There is no use bleating halfway down the track that you made a mistake. However, you

Vous avez parlé des gens qui habitent une île et qui ont reçu des quotas, puis les ont vendus à de grandes entreprises. Nous craignons que la même situation se produise ici. Si tel était le cas, cela provoquerait tout un bouleversement, alors que l'on passerait d'une structure axée sur les collectivités et à une structure dictée par la grande entreprise, et alors les collectivités côtières perdraient la seule activité économique qu'elles aient connue. Je ne vois aucun autre scénario qui leur permettrait de produire des revenus et ainsi veiller au mieux-être des gens qui y habitent.

Était-ce l'absence d'occasions économiques qui a poussé les habitants de cette île à oublier les avantages à long terme et à ne penser qu'aux gains à court terme que leur procurait la vente de leurs quotas aux grandes entreprises?

M. Kelly : Ils ont survécu pendant des centaines d'années grâce à un agencement de pêche et d'agriculture. Il y avait 30 ou 40 familles s'intéressant à la pêche, dont certaines en faisaient une entreprise à petite échelle. Certaines personnes ayant vendu leur quota approchaient l'âge de la retraite et souhaitaient prendre leur retraite sur l'île. D'autres estimaient que l'argent serait mieux investi dans leur ferme, pour remplacer leurs vieux tracteurs et d'autre matériel désuet. Personne n'était vraiment riche, un peu comme dans quelques-unes de vos plus petites collectivités que j'aie pu voir. La plupart étaient naïfs. Selon moi, ils croyaient pouvoir survivre avec l'agriculture et obtenir de nouveaux quotas par un moyen quelconque.

Ils faisaient concurrence à de grandes entreprises commerciales efficaces et dynamiques qui ne se préoccupaient aucunement de leur sort. Et pourquoi en serait-il autrement? En effet, ces entreprises avaient conclu des ententes commerciales de bonne foi. Personne n'a exercé de pression sur les habitants de l'île pour qu'ils y consentent. Ces derniers ont durement appris leur leçon.

Si vous adoptez un système de gestion par quotas, je peux vous garantir que la même chose se produira. La nature humaine est ce qu'elle est. Quand quelqu'un se présente avec un gros carnet de chèques, les gens imaginent la nouvelle moquette qu'ils pourront installer et la nouvelle auto qu'ils pourront acheter. Lorsque la valeur du quota augmente, comme il le fait pendant la période où les quotas sont échangés, ces mêmes gens regretteront leurs décisions. La première personne qu'ils iront voir, c'est leur député. Tout cela, c'est de votre faute.

Le gouvernement pourrait envisager de louer le quota plutôt que de le vendre. Chez nous, la Commission des pêches Waitangi a accordé aux gens le pourcentage qui leur revenait de droit, mais les quotas étaient loués un dollar par année ou quelque chose du genre. Peu importe le montant. Le problème avec cette stratégie est que les pressions commerciales normales qu'on retrouve dans un contexte commercial ne s'appliqueront pas toujours. Il se peut que vous souhaitiez vendre votre quota pour une espèce particulière et acheter un quota pour une autre, tout vendre définitivement ou accroître la taille de votre quota. Comment faire si tous les quotas sont loués?

Comme je l'ai indiqué, cette stratégie comporte des conséquences inévitables, et il vaut mieux adopter une orientation rigoureuse dès le départ. Inutile de se plaindre à

might make an exception for some communities, as we did for the Chatham Islands when we subsequently gave the county council quota.

If you want the normal flow of investment coming into the industry, with bigger ships, more processing and all those other things, you need infusion of capital. If all of your industry is tied up in just leasing, it will always be small and restricted. You might be able to do it half and half, or one third, two thirds.

The Acting Chairman: Would it be possible to put a lifespan on the licence so that if the owner wants to sell it the government can take control of it? Does that happen in New Zealand?

Mr. Kelly: That does not happen.

The Acting Chairman: If you lose it, you lose it, and that is the end?

Mr. Kelly: If it is taken away under penalty because you have misbehaved, you do not get it back. That is the only way in which you would lose it, unless you sold it.

The Acting Chairman: How long does the quota last?

Mr. Kelly: It is in perpetuity — for ever. A company may buy it or it can be passed on to the next generation. It is like owning a car dealership that you can buy and sell, just like property.

The value of the quota is interesting. It is related not only to the health of the fishery but to the demand internationally. You will be competing against other countries that might have cheaper fish or different species.

Senator Adams: Do the Maori have land claims in New Zealand?

Mr. Kelly: They do.

Senator Adams: Can they fish during any time of the year, like we do? Are the Maori able to come to an agreement with your government to fish in any season for subsistence purposes?

The Acting Chairman: What happens in the case of fishing for their food? You mentioned in your presentation that there are Aboriginal people, like Maori, for example, that can take fish for their own food.

Mr. Kelly: You can fish for yourself, but there is a daily catch limit on the number or the size of the fish. You cannot go out and take all you want for yourself, except our Maori population has special indigenous rights.

The Acting Chairman: That is what he is talking about.

mi-chemin qu'on a commis une erreur. Vous pourriez toutefois faire une exception pour certaines collectivités, comme nous l'avons fait pour les îles Chatham lorsque nous avons accordé un quota au conseil de comté.

Si vous souhaitez un seuil normal d'investissements dans ce secteur d'activité, de plus gros bateaux, une meilleure capacité de transformation et tout le reste, il vous faut un important apport de capital. Si toute cette industrie repose sur des quotas loués, ce secteur d'activité sera alors de faible taille et plutôt restreint. Vous pourriez peut-être attribuer les quotas selon une formule moitié loué, moitié vendu, ou le tiers et les deux tiers.

Le président suppléant : Serait-il possible de fixer une date d'échéance des permis de pêche pour que le gouvernement puisse reprendre un quota si le titulaire souhaite le vendre? Est-ce une formule employée en Nouvelle-Zélande?

M. Kelly : Non, on ne procède pas de cette manière.

Le président suppléant : Si vous le perdez, il est perdu et c'est tout?

M. Kelly : Si on vous a retiré le quota à titre de mesure punitive parce que vous avez contrevenu à la réglementation, vous ne pouvez pas le ravoire. C'est la seule façon de le perdre, à part de le vendre.

Le président suppléant : Quelle est la durée de vie d'un quota?

M. Kelly : Il est accordé à perpétuité — pour toujours. Une entreprise peut acheter un quota ou le quota peut être légué d'une génération à l'autre. C'est un peu comme être propriétaire d'une entreprise concessionnaire de voitures; le concessionnaire peut être vendu ou on peut l'acquérir, comme un autre bien.

La valeur d'un quota est intéressante. Elle est fonction non seulement de l'état de santé de la pêche, mais aussi de la demande internationale. Vous ferez concurrence à d'autres pays où le poisson est peut-être moins cher ou d'autres pays offrant des espèces différentes.

Le sénateur Adams : Les Maoris revendiquent-ils des terres en Nouvelle-Zélande?

M. Kelly : Oui, ils en revendiquent.

Le sénateur Adams : Peuvent-ils pêcher en tout temps de l'année, comme chez les Autochtones ici? Les Maoris ont-ils réussi à conclure une entente avec votre gouvernement qui leur permettrait de pêcher en toute saison pour assurer leur subsistance?

Le président suppléant : Qu'advient-il de la pêche de poissons qu'ils consomment? Vous avez mentionné dans votre présentation que certains peuples autochtones, les Maoris, par exemple, peuvent pratiquer une pêche de subsistance.

M. Kelly : Chacun peut pêcher, mais il y a une limite de prises par jour et une taille minimale des prises. Il est interdit de pêcher autant de poissons qu'on veut, mais les Maoris jouissent de droits autochtones particuliers.

Le président suppléant : C'est justement à cela qu'il faisait allusion.

Mr. Kelly: Okay. They are entitled to fish beyond the recreational limit for events like funerals or special celebrations. There will always be some who stretch that definition beyond anything that you would believe. Occasionally, they are caught and they claim their rights under the treaty.

That is not as clear as we would like it to be. It is somewhat fuzzy around the edges. It suited us at the start to be fuzzy, but in the end we have to live with it.

The Acting Chairman: Thank you very much for an excellent presentation. I think this has been an enlightening session for the committee.

Mr. Kelly: It was a pleasure to be here.

The committee adjourned.

OTTAWA, Thursday, April 21, 2005

The Standing Senate Committee on Fisheries and Oceans met this day at 10:47 a.m. to examine and report on issues relating to the federal government's new and evolving policy framework for managing Canada's fisheries and oceans.

Senator Gerald J. Comeau (*Chairman*) in the Chair.

[*Translation*]

The Chairman: I call the meeting to order.

In October 2004, the Senate gave the committee an order of reference to examine the issues relating to the federal government's new policy framework for managing Canada's fisheries and oceans.

[*English*]

I would like to make a few comments for the record before we go to the witnesses. I know of no members on this committee who would serve this committee if they felt that our objectives were to fatten the pockets of investors. We are here to enrich people's lives rather than investors' pockets. We have a responsibility to the communities. Some coastal communities have existed for hundreds of years. The residents of these communities have been and are now largely dependent on the fishery. They have invested in building communities to serve the fisheries and invested in schools, restaurants, houses, and municipal services, and the list could go on.

The question is: Does government have the moral authority to redistribute the fisheries resources to enrich those who have no attachment to these dependent communities? We question the necessity of choking the livelihood of the residents of hundreds of communities, of creating a situation in which people are forced to move elsewhere and replacing that way of life with an industrial fishery with a dubious track record. We must remember that most

M. Kelly : D'accord. Ils peuvent dépasser la limite de poissons imposée aux pêcheurs récréatifs lors d'un cérémonial particulier, lors d'obsèques par exemple, ou à l'occasion de célébrations spéciales. Certains étireront cette définition au-delà de l'imaginable. À l'occasion, on les surprend, et ils font alors valoir leurs droits en vertu du traité.

Ce n'est pas aussi clair que nous le souhaiterions. Cela se prête un peu à l'interprétation. Ce flou nous convenait au début, mais maintenant nous devons composer avec.

Le président suppléant : Je vous remercie infiniment de votre excellent exposé. Je crois que cette séance a été fort instructive pour les membres du comité.

M. Kelly : C'était un plaisir pour moi d'être ici parmi vous.

La séance est levée.

OTTAWA, le jeudi 21 avril 2005

Le Comité sénatorial permanent des pêches et des océans se réunit aujourd'hui à 10 h 47 pour examiner, pour en faire rapport, les questions relatives au nouveau cadre stratégique en évolution du gouvernement fédéral pour la gestion des pêches et des océans du Canada.

Le sénateur Gerald J. Comeau (président) occupe le fauteuil.

[*Français*]

Le président : Je déclare la science ouverte.

En octobre 2004, le Sénat a donné au comité un ordre de renvoi pour examiner les questions relatives au nouveau cadre stratégique du gouvernement fédéral pour la gestion des pêches et des océans.

[*Traduction*]

Avant de donner la parole aux témoins, je voudrais faire quelques observations qui pourront être consignées au compte rendu. Que je sache, aucun des membres de notre comité ne siégerait à ce comité s'il était d'avis que nous étions là pour mettre encore plus d'argent dans la poche des investisseurs. Nous sommes là non pas pour aider les investisseurs à s'enrichir, mais pour améliorer la vie des gens. Nous avons une responsabilité envers les collectivités. Certaines collectivités côtières existent depuis des centaines d'années. Les habitants de ces collectivités doivent leur existence et leur survie principalement à la pêche. Tout gravite autour de la pêche dans ces collectivités où l'on a investi dans des écoles, des restaurants, des maisons, des services municipaux, et j'en passe.

La question est la suivante : le gouvernement a-t-il l'autorité morale voulue pour réaffecter les ressources de la pêche afin d'enrichir ceux qui n'ont aucun attachement à ces collectivités qui dépendent de la pêche? Nous nous demandons s'il est vraiment nécessaire de priver les habitants de centaines de collectivités, si bien que les gens seraient obligés de déménager et que leur mode de vie serait supplanté par une pêche industrielle dont la

of the northern cod was under an industrial model when it collapsed. I think we owe it to all Canadians to determine whether there are other models worth evaluating.

In fact, Canada is a signatory to international documents that require it to take into consideration the socioeconomic impact of its decisions on coastal communities. One of these documents is the International Law of the Sea.

Having said that, we wanted to meet with witnesses from coastal communities, and we are very pleased to have with us this morning His Worship, Mayor Allister H. Hann of the Town of Burgeo, Newfoundland and Labrador. Mr. Hann is accompanied by George Reid, Burgeo's deputy mayor.

As most Canadians know, in the early 1990s, the Atlantic groundfish fishery experienced a massive collapse, what was referred to by some people at the time as "a disaster of biblical proportions." The committee is very interested in hearing what you have to say about your experience and how we can do things better so that these kinds of disasters do not happen again. Perhaps we can learn from your experience so that we can, as parliamentarians, do a better job and not let these kinds of things happen again.

Your Worship, we welcome you to the committee. We look forward to your presentation and to possibly entertaining a dialogue through questions and answers after your presentations.

His Worship, Allister J. Hann, Mayor, Town of Burgeo, Newfoundland and Labrador: I would like to thank the committee for giving Deputy Mayor Reid and me the opportunity to attend here today to give you some insight into what has happened in the town of Burgeo — or, as I should say, the beautiful town of Burgeo; and prior to 1992 I could have used another adjective: the prosperous and beautiful town of Burgeo; but I have had to drop one since then.

For those of you who are not familiar with Newfoundland, Burgeo is located on the south coast. It is ice-free 12 months a year; and, to put the geography in perspective a little bit, we are not that far from the islands of St. Pierre and Miquelon. It is on that same stretch of coast there.

Prior to 1941, Burgeo, like most towns, depended on salt and sun to cure the fish. However, in 1941 Burgeo started to evolve into what was called the "fresh fish" fishery. I want to go into this, because I think it is important to bring out the historical background that Burgeo has in the fishery. Prior to that, it was a case of schooners carrying salt fish to Madrid, Cadiz and the West Indies.

In 1941, Fishery Products brought a ship to Burgeo and they moored that vessel; that was our first fresh fish plant. Fish started to be frozen; they had what they call brine freezers. However, on November 5, 1942, Guy Fawkes night, the vessel caught on fire and burned.

performance est loin d'être exemplaire. Il ne faut oublier que la morue du Nord était, dans l'ensemble, soumise à un modèle industriel quand les stocks se sont effondrés. Nous avons le devoir, dans l'intérêt de tous les Canadiens, de déterminer s'il n'y a pas d'autres modèles qui valent la peine d'être examinés.

Le Canada a en fait apposé sa signature à des documents internationaux qui l'obligent à tenir compte des conséquences socio-économiques de ses décisions pour les collectivités côtières. Il est notamment signataire du Droit international de la mer.

Cela dit, nous tenions à rencontrer des témoins des collectivités côtières, et nous sommes très heureux d'accueillir ce matin Son Honneur Allister H. Hann, maire de la municipalité de Burgeo, Terre-Neuve et Labrador. M. Hann est accompagné de George Reid, maire adjoint de Burgeo.

Comme le savent la plupart des Canadiens, la pêche du poisson de fond de l'Atlantique a connu un effondrement massif au début des années 1990, que certains avaient qualifié à l'époque de « catastrophe de proportion biblique ». Le comité souhaite ardemment vous entendre nous parler de votre expérience et des mesures que nous pourrions prendre pour améliorer les choses et éviter ce genre de catastrophe à l'avenir. Nous pouvons peut-être tirer des leçons de votre expérience afin que nous, parlementaires, puissions mieux faire les choses et empêcher la répétition de ce qui s'est produit.

Votre honneur, nous vous souhaitons la bienvenue à notre comité. Nous attendons avec impatience de vous entendre et peut-être de dialoguer avec vous au moyen d'une période de questions qui pourra suivre la présentation de votre exposé.

Son Honneur Allister J. Hann, maire, municipalité de Burgeo, Terre-Neuve-et-Labrador : Je tiens à remercier le comité d'avoir bien voulu nous permettre, au maire adjoint Reid et à moi-même, de venir vous rencontrer aujourd'hui pour vous aider à comprendre ce qui s'est produit dans la municipalité de Burgeo — je devrais peut-être dire, la belle municipalité de Burgeo, et avant 1992, j'aurais pu parler de la belle et prospère municipalité de Burgeo; mais j'ai dû en laisser tomber un depuis.

Pour ceux d'entre vous qui ne connaissent pas Terre-Neuve, Burgeo se trouve sur la côte Sud. Les eaux y sont libres de glace à longueur d'année, et, pour vous aider à vous situer, nous ne sommes pas tellement loin des îles de Saint-Pierre et Miquelon. Nous partageons la même côte.

Avant 1941, Burgeo, comme la plupart des municipalités, vivait de la vente de poisson salé sous l'action du sel et du soleil. En 1941, Burgeo a toutefois commencé à se lancer dans la vente de poisson frais. Je tiens à vous expliquer tout cela parce qu'il est important à mon avis de décrire l'évolution historique de la pêche à Burgeo. Auparavant, des goélettes chargées de poissons salés partaient vers Madrid, Cadiz et les Antilles.

En 1941, Fishery Products a amarré un bâtiment qui est devenu la première usine de transformation de poisson frais de Burgeo. On s'est mis à y geler le poisson dans de la saumure. Mais le 5 novembre 1942, en cette nuit Guy Fawkes, le bâtiment a pris feu et a été détruit.

In 1943, Fishery Products built a plant onshore. The company stayed in Burgeo; and along with that, during that period from 1943 to 1955, we saw the introduction of the trawlers, the otter trawlers as they are referred to. Burgeo was a pioneer in that field right back then.

However, in 1955, Fishery Products decided to consolidate. They moved out of some of the towns they were operating in, including Burgeo. The Lake Group, better known as Spencer Lake, who later went on to be the president of the Fisheries Council of Canada, operated the plant in Burgeo from 1955 to 1971. Between those dates, there was also another plant built in Burgeo, a large herring production plant built by National Sea Products and the Lake Group.

In 1971, the union moved into Burgeo. There was a very bitter strike, brother against brother and one against the other, which carried through 1971 to the point where Mr. Lake closed the plant and pulled out. National Sea Products followed up by taking over the plant; and in 1976 they built a very modern plant in Burgeo.

However, in 1990, National Sea Products started to move out of the harvesting and get more into the finished product, so they moved out of Burgeo and Seafreez Foods Incorporated took over the Burgeo plant in 1990. Then in 1992, the cod moratorium came along and the plant closed. It has remained closed ever since, except for a brief period in 1999 when we opened as a crab production plant.

Until 1992, the more than 400 fish plant workers in Burgeo worked 52 weeks per year. It was not a seasonal plant; it was a 12-month plant. At the time of the fishery closure, our community depended on the trawlers for 99 per cent of raw materials. That was because our fishermen had adapted from the old method of hook and line to the new deep-sea trawler technology. Burgeo had approximately 75 full-time trawler men.

We were so busy that usually there would be a trawler docked in Burgeo on Christmas Eve, to fill in even that period between Christmas Eve and New Year's and the time when the holiday season would be over. This just gives you some idea of how productive our town and community was back in that time.

Senator Watt: Did you say 1992?

Mr. Hann: Yes, up until then.

In the first couple of years of the moratorium, I do not think reality really settled in with the people. They felt that some morning they would wake up and the fish would be back, the plant would reopen and life would go on as it usually had.

However, on March 6, 1994, which could be referred to as Black Sunday for Burgeo, the remaining trawlers were towed out of our community, never again to return, but to be scrapped. The realization then set in that the fishing industry in Burgeo would never be the same.

En 1943, Fishery Products a construit une usine sur terre. La compagnie est restée à Burgeo. Puis, pendant la période allant de 1943 à 1955, sont venus les chalutiers dits « otter trawlers ». Même à l'époque, Burgeo était déjà parmi les pionniers dans ce domaine.

En 1955, Fishery Products a toutefois décidé de regrouper ses activités. La compagnie s'est retirée de certaines villes, dont Burgeo. C'est Lake Group, mieux connu sous le nom de Spencer Lake, devenu plus tard président du Conseil canadien des pêches, qui a ensuite exploité l'usine de Burgeo de 1955 à 1971. Pendant cet intervalle, une autre usine a été construite à Burgeo, une importante usine de transformation du hareng construite par National Sea Products et Lake Group.

En 1971, le syndicat est arrivé à Burgeo. Une grève a ensuite été déclenchée qui a semé la discorde et conduit à des affrontements entre les habitants qui se sont poursuivis tout au long de l'année 1971 jusqu'à ce que M. Lake ferme l'usine et décide de se retirer. National Sea Products a ensuite repris l'usine et, en 1976, la compagnie a construit une usine ultramoderne à Burgeo.

Dès 1990, cependant, la National Sea Products a commencé à se retirer de la pêche en tant que telle pour se concentrer davantage sur le produit fini, si bien qu'elle a quitté Burgeo et que l'usine a été reprise en 1990 par Seafreez Foods Incorporated. Puis, en 1992, avec le moratoire sur la pêche de la morue, l'usine a fermé ses portes. Elle est restée fermée depuis, sauf pour une courte période en 1999, où nous nous en sommes servis pour la transformation de crabe.

Jusqu'en 1992, les travailleurs de l'usine de poisson de Burgeo, qui étaient plus de 400, travaillaient 52 semaines par an. L'usine n'était pas saisonnière; elle tournait à longueur d'année. Au moment de la fermeture de la pêche, notre collectivité dépendait des chalutiers pour 99 p. 100 de la matière première. C'est que nos pêcheurs avaient abandonné la pêche avec ligne et hameçon, s'adaptant à la nouvelle technologie du chalutage hauturier. À l'époque, Burgeo comptait quelque 75 pêcheurs sur chalutier à plein temps.

Les affaires allaient tellement bien qu'il y avait généralement un chalutier au quai de Burgeo même la veille de Noël pour nous approvisionner pendant le temps des Fêtes et après. Cela vous donne une idée de notre productivité à l'époque.

Le sénateur Watt : Vous avez bien dit en 1992?

M. Hann : Oui, jusque là.

Dans les deux années environ qui ont suivi le moratoire, les gens ne se rendaient pas vraiment compte de ce qui leur arrivait. Ils s'imaginaient qu'ils se réveilleraient un beau matin et que le poisson serait de retour, que l'usine rouvrirait et que la vie continuerait comme avant.

Mais le 6 mars 1994, jour que l'on pourrait qualifier de « dimanche noir », les chalutiers qui restaient ont été remorqués à la ferraille, quittant Burgeo à tout jamais. Les gens se sont alors rendu compte que le secteur des pêches à Burgeo ne serait plus jamais ce qu'il avait été.

We scrambled to get into different things. An industrial adjustment services program was set out; there was brainstorming; there was everything. The community pursued alternatives to the groundfish fishery. We looked at seals; our owner, Mr. Barry, was prepared to put a seal tannery in Burgeo. However, he wanted certain commitments. One was an increase in the seal quota. The other one was that no pelt should be put out of the country unless it was processed to the garment stage. The provincial government did not go along with that, and the federal government did not go along with increasing the seal quota: therefore, we did not get the seal tannery.

We also pursued redfish in NAFO area 30; there are very small redfish in that area. However, we were not able to get the quota. Fishery Products International was the holder of the quota. They had not fished it for years, but maybe some day they would use it; so they just sat there and held it and we could not get into that field.

We also tried Argentine; we tried to get into that one. Again, there was nothing we could do. There was a small body of clams there in the Burgeo area but not abundant enough to carry on processing there. Crab and aquaculture we also experimented with, but unsuccessfully.

However, September of 1998 saw our best hope since the plant had closed. We were apprised of a phenomenally large crab resource outside 200 miles. It was not being harvested and could possibly be our saviour should we be so lucky as to get DFO to listen to us. A delegation of representatives of Burgeo went to St. John's several times. We met with Minister Dhaliwal and everyone we could talk to. We lobbied and had many meetings provincially and federally.

An exploratory fishery was carried out in the fall of 1998, which was very successful. It showed a lot of crab. In 1999, DFO increased the crab quota outside 200 miles by 3,500 tonnes, which was what we needed to get our plant going. The union and DFO and the harvesters were fully aware that this increase was due to the efforts of Burgeo; it really was.

Deputy Mayor Reid was also in on this and he can verify this. I think that DFO would have preferred that that quota be assigned to Burgeo, and we wanted it assigned to Burgeo. We did not care who harvested it as long as we got it in our plant. However, on March 17, 1999, the union and the harvesters met in Gander and divided the 3500-tonne increase among themselves. Burgeo was not represented and we did not get one crab leg.

Nous nous sommes empressés de chercher à diversifier notre économie. Nous avons mis en place un programme de services de réadaptation industrielle; ce fut le branle-bas de combat. Nous cherchions des solutions de rechange à la pêche au poisson de fond. Nous avons regardé du côté de la chasse aux phoques; le propriétaire, M. Barry, était disposé à aménager à Burgeo une tannerie pour les peaux de phoque, mais il exigeait certains engagements. Il demandait notamment une augmentation du quota de phoque, et il exigeait aussi que les peaux soient traitées jusqu'à l'obtention du produit fini, sans quoi elles ne pourraient être exportées. Le gouvernement provincial a refusé de se plier à cette exigence, et le gouvernement fédéral a refusé pour sa part d'accroître le quota de phoque. Par conséquent, nous n'avons pas obtenu la tannerie.

Nous avons aussi cherché à obtenir le quota de sébastes pour la zone 30 de l'OPANO, où il y a de très petits sébastes, mais en vain. Le quota appartient à Fishery Products International, qui ne s'en servait pas depuis des années, mais qui pensait peut-être s'en servir un jour. La compagnie ayant refusé de nous céder son quota, nous n'avons pas pu nous lancer dans cette pêche.

Nous avons aussi essayé du côté d'Argentine. Encore là, il n'y avait rien à faire. Il y avait une petite population de myes dans la région de Burgeo, mais elles n'étaient pas assez abondantes pour qu'on puisse en faire la transformation sur place. Nous avons aussi tenté des expériences du côté du crabe et de l'aquaculture, mais en vain.

En septembre 1998, nous avons toutefois vu une lueur d'espoir, la plus encourageante depuis la fermeture de l'usine. Nous avons appris l'existence d'une énorme population de crabe à l'extérieur de la limite des 200 milles. Personne ne pêchait le crabe à cet endroit et nous pensions que ce serait peut-être là notre salut si nous avions assez de chance pour que le MPO nous écoute. Une délégation de représentants de Burgeo s'est rendue à St. John's à plusieurs reprises. Nous avons rencontré le ministre Dhaliwal et tous les autres avec qui nous avons pu obtenir un entretien. Nous avons fait du lobbying et avons eu beaucoup de rencontres à l'échelle provinciale et fédérale.

À l'automne 1998, une pêche exploratoire a révélé la présence d'importants stocks de crabe. En 1999, le MPO a augmenté le quota de crabe à l'extérieur des 200 milles de 3500 tonnes, et c'est ce qu'il nous fallait pour mettre notre usine en activité. Le syndicat, le MPO et les pêcheurs étaient bien conscients du fait que le quota avait été accru à cause des efforts des gens de Burgeo; cela ne faisait aucun doute.

Le maire adjoint Reid était là, lui aussi, et il peut le confirmer. Je crois que le MPO aurait préféré que le quota soit accordé à Burgeo, et c'est ce que nous voulions. Peu nous importait qui allait pêcher le crabe, dans la mesure où il serait transformé dans notre usine. Mais le 17 mars 1999, le syndicat et les pêcheurs se sont réunis à Gander et se sont réparti le quota supplémentaire de 3500 tonnes. Burgeo n'était pas représentée à cette réunion et nous n'avons même pas eu droit à une patte de crabe.

In 2000, the crab quota was reduced and with it our hopes of ever getting into the crab fishery disappeared. The owners at the plant had invested close to \$10 million into getting the plant ready for what they thought was going to come through, but no luck.

Senator Watt: That was again in 1999?

Mr. Hann: In 1999, that is when they got the plant up. Except for just six weeks of production, I believe it was, that is all that was ever done with it.

I look at it this way. Under DFO's vision for sustainable development, it discusses promoting a co-management approach with stakeholders. DFO should partner with, and consult, stakeholders, stakeholders being the communities and all the people who live in these communities, not only the union, the processors and the harvesters. Processors and harvesters go wherever the grass is greener. There are certain people who are not directly attached to the fishery; however, they still depend on the fishery.

These types of partnerships as a part of the fishery of the future will give communities some leverage, a negotiating tool in which to build relationships with operators that will produce longevity in their operations. It will also build responsible ownership, stability and accountability.

The community of Burgeo has had the catch capacity of five deep-sea trawlers taken away with nothing given back to the town in return.

The operator took our groundfish quota to Canso, Nova Scotia, and to my knowledge he has now pulled out of Canso. Even if groundfish were to come back in more abundance today than ever before, we would have nothing. Mr. Barry still has his hands on that quota. Traditional plants such as the one in Burgeo should not be discarded. There has to be something for them. The fishery must be managed differently and for the good of all.

When Burgeo lost its trawlers and the harvesting capacity along with them, it spelled the end for our offshore plant and its ability to be self-sustainable.

Other communities where offshore plants were shut down experienced similar fates. What was the difference? They were provided with a generous development fund. Some had been given reasonable quotas, such as St. Anthony Resource Incorporated, that is one place. This was attempted by us but without success. Except for Burin, many of those plants were new entrants when compared to Burgeo. That is a fact. When we look at Harbour Breton, Grand Bank, Fortune, Marystown, Atlantic Fish, the premiere of the province had to bring in all the plants that were there and were sustaining and got a sugar company to build one more plant. As far as I am concerned, today that plant

En 2000, le quota de crabe a été réduit et l'espoir que nous avions de nous lancer dans la pêche du crabe s'est évanoui. Les propriétaires de l'usine avaient investi près de 10 millions de dollars afin d'aménager l'usine pour recevoir le crabe que nous nous attendions de recevoir, mais en vain.

Le sénateur Watt : C'était toujours en 1999?

M. Hann : C'est en 1999 que l'usine a été rouverte. Le tout n'a duré que six semaines, je crois.

Voici ce que je retiens de tout cela. Dans la vision du MPO en vue d'assurer un développement durable, il est question de promouvoir un modèle de cogestion avec les intervenants. Le MPO devrait établir des partenariats avec les intervenants et il devrait les consulter, les intervenants étant, non pas seulement les syndicats, les transformateurs et les pêcheurs, mais aussi les collectivités et tout ceux qui y vivent. Les transformateurs et les pêcheurs se déplacent pour suivre leurs intérêts. Or, il y a des gens qui n'ont pas de lien direct avec la pêche, mais qui en dépendent néanmoins.

Les types de partenariats dont nous préconisons l'inclusion dans le modèle de pêche de l'avenir donneront aux collectivités une certaine influence, un outil de négociation qui leur permettra d'établir des relations avec les exploitants afin d'assurer la viabilité à long terme de leurs opérations. Tout cela aura aussi pour effet d'assurer la responsabilisation des propriétaires, la stabilité et la reddition de comptes.

La collectivité de Burgeo s'est vue privée de la capacité de capture de cinq chalutiers hauturiers sans qu'elle n'ait rien reçu en retour.

L'exploitant est parti à Canso, en Nouvelle-Écosse, avec notre quota de poissons de fond, et il semble qu'il se soit maintenant retiré de Canso. Même si les stocks de poissons de fonds atteignaient des sommets inégalés, nous n'aurions rien. M. Barry garde la mainmise sur le quota. Les usines traditionnelles comme celle de Burgeo ne devraient pas être laissées pour compte. Elles doivent pouvoir compter sur quelque chose. Il faut que les pêches soient gérées différemment, et ce, dans l'intérêt de tous ceux qui sont concernés.

Quand Burgeo a perdu ses chalutiers et, avec eux, la matière première, ce fut le début de la fin pour notre usine et sa capacité à s'approvisionner.

D'autres collectivités se sont retrouvées dans des circonstances semblables quand leurs usines hauturières ont fermé. Mais quelle était la différence? Elles ont eu droit à un généreux fonds de développement. Certaines ont reçu des quotas raisonnables, comme ce fut le cas pour St. Anthony Resource Incorporated. Nous avons cherché à obtenir la même chose, mais en vain. Sauf pour celles de Burin, beaucoup des usines en question étaient des nouvelles venues comparativement à celle de Burgeo. C'est un fait. Prenons le cas de Harbour Breton, Grand Bank, Fortune et Marystown; Atlantic Fish, la première à l'échelle provinciale, a réuni toutes ces usines qui continuaient à tourner et en a aménagé

is producing our fish. This is what happens sometimes when too many people get into a fishery.

When Burgeo tried to get into the crab fishery in 1999, we were considered to be the last in. Therefore, we had to be the first out. However, in the groundfish fishery we were the first in, but we still were the first out. There has been an imbalance there.

I will just give you a list of what some of the towns have gotten. St. Anthony got a 3,000-metric-tonne enterprise allocation of shrimp for the region. Trepassey, which was John Crosbie's district — I can be political, too — received a \$7 million diversification fund. Burin was given a \$12 million development fund, plus secondary processing, plus a refit centre for trawler vessels. Grand Bank was given a \$7 million diversification fund. The little town of Gaultois was given a 3,000-metric-tonne redfish quota, plus a \$5 million diversification fund.

The other towns came out of this with something. I remember when I became mayor of Burgeo. One of the first things I did was lay this on to the government. I got a letter back from Mr. Pettigrew, the most ridiculous letter I would think anybody could write. Here is a town that had lost 400 jobs and he advised us that we had received so many make-work projects to build a walking trail. How can you compare 400 profitable jobs with a make-work project? It was an insult.

In the Town of Burgeo today, in 2005, our main employers are the Health Care Centre and the school. Approximately 200 people now work in the seismic and oil rigs in Alberta from November to April. Approximately 50 people work at apple picking and fish plants in Nova Scotia, New Brunswick and Prince Edward Island. Our population in 1991 was 2400. At the last census in 2001 it was 1782. I imagine we are down to probably 1600 at this time.

Our school enrolment in 1992 was 661; in 2005 it was 164. Graduates in 1992 were 56; graduates this year are fifteen; with six people entering the school in kindergarten in September.

I think I have filled you in pretty well. It is just not words when you hear that towns are locking up and moving. The proof is there to be seen.

Mr. George Reid, Deputy Mayor, Town of Burgeo, Newfoundland and Labrador: Mayor Hann basically told you Burgeo's history and the things that were done since 1992 to try to get things moving. I want to concentrate mainly on some of the policies that we saw that have been wrong in the fisheries. I am not really good at giving speeches, so I will read this.

une autre dans une raffinerie de sucre. C'est notre poisson qu'on transforme maintenant dans cette usine. Voilà ce qui arrive parfois quand on est trop nombreux dans un secteur de pêche.

Quand Burgeo a tenté de se lancer dans le crabe en 1999, nous étions considérés comme les derniers venus. Par conséquent, nous avons été les premiers à être éliminés. Par contre, dans le cas du poisson de fond, nous étions les premiers arrivés, mais nous avons quand même été les premiers à être éliminés. Il y a là un déséquilibre.

Je vais simplement vous faire la liste de ce à quoi certaines municipalités ont eu droit. St. Anthony a eu une allocation aux entreprises de 3 000 tonnes métriques pour la crevette dans la région. Trepassey, qui se trouvait dans le comté de John Crosbie — je peux, moi aussi, faire des observations politiques — a obtenu un fonds de diversification de 7 millions de dollars. Burin s'est vu accorder un fonds de développement de 12 millions de dollars, en plus de l'installation de transformation secondaire et d'un centre de carénage des chalutiers. Grand Bank a eu droit à un fonds de diversification de 7 millions de dollars. La petite municipalité de Gaultois a reçu un quota de 3 000 tonnes métriques de sébaste, plus un fonds de diversification de 5 millions de dollars.

Les autres municipalités sont sorties de tout cela avec quelque chose. Je me souviens que, lorsque je suis devenu maire de Burgeo, une des premières choses que j'ai faites a été de saisir le gouvernement de ce dossier. J'ai reçu une réponse de M. Pettigrew, qui était le comble du ridicule à mon avis. Notre municipalité avait perdu 400 emplois, et il nous a répondu que nous avions eu droit à beaucoup de projets de création d'emplois pour l'aménagement d'un sentier de promenade. Comment peut-on comparer 400 emplois rentables avec un projet de création d'emplois? C'était insultant.

À Burgeo aujourd'hui, en 2005, nos principaux employeurs sont le Centre des soins de santé et l'école. Quelque 200 personnes travaillent maintenant sur les plates-formes pétrolières et sismiques de l'Alberta, de novembre à avril. Une cinquantaine de personnes travaillent dans les vergers et les usines de transformation de poisson de la Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick et de l'Île-du-Prince-Édouard. En 1991, nous avions une population de 2 400, mais au dernier recensement, en 2001, elle n'était plus que de 1 782. Je suppose que nous sommes rendus à 1 600 habitants maintenant.

Notre effectif scolaire était de 661 en 1992, mais il n'était plus que de 164 en 2005. En 1992, nous avions 56 diplômés, alors que cette année, il y en a 15, et la maternelle n'a accueilli que six enfants en septembre.

Je crois vous avoir présenté un tableau assez complet. Quand une municipalité est en train de perdre tous ses habitants, les conséquences sont bien visibles.

M. George Reid, maire adjoint, municipalité de Burgeo, Terre-Neuve-et-Labrador : Le maire Hann vous a essentiellement présenté l'historique de Burgeo et des efforts qui ont été entrepris depuis 1992 afin d'essayer de redresser la situation. Je voudrais me concentrer sur certaines des politiques en matière de pêche qui ont été mauvaises à notre avis. Je n'ai pas vraiment un talent d'orateur, alors je vais lire mon texte.

The purpose of this committee is to study the federal government's emerging policies for managing Canada's fisheries. In order to make policies for the future, one should look at the problems of the past policies. I will use the Burgeo situation to demonstrate the grave injustice of some of your past policies in the fisheries.

In June of 1990, SeaFreez was given 36,000,390 pounds for the Burgeo plant, and 40,000,320 pounds for the Canso fish plant in Nova Scotia. In addition to that they were given 252 million pounds of underutilized species.

To make a long story short, in 1993 the federal government — I want to emphasize this — gave SeaFreez the right to transfer all Burgeo quota to Canso. That decision by the federal fisheries minister sealed the fate of Burgeo. The people of Burgeo had put their future in the hands of the federal government. The existing policy of managing fish quota is wrong. Quota should not have been given to companies to use at their whim. The federal government should not have the power to destroy towns by taking away their resources.

When quotas are allocated, strings should be attached to them, and a town should play a major role before changes can be made. The fish is a resource of the people, not of the federal fisheries minister, nor of the company. This fundamental principle is overlooked by those in control.

It always has been, and I hope you people are in a position to change this type of thing.

In 1990, when Seafreez bought the Burgeo and Canso plants, they bought the quota and not the other assets. It took them three years in Burgeo to prove them right. It took them ten years to prove them right in Nova Scotia because it is rumoured — we heard, through the grapevine — that the Nova Scotia government paid Seafreez a million dollars a year for the ten years of operating. After that ten years was up, they moved out of Canso.

If Seafreez admitted 50-cents a pound on the Burgeo deal in one year, that deal was worth \$18 million. Taking the quota out of Burgeo was like robbing the bank, and this robbery would come with the blessing of the federal government. It should never have happened. I have said this time and time again: it is a case for the RCMP. In fact, over time, it will prove to be worse than the sponsorship scandal. Eighteen million-dollars in one year was just the cod, not the 250 million pounds of underutilized species.

In its own right, it deserves a full investigation to determine where the responsibilities lie here. People have lost their livelihoods, and towns have lost generations of their young people.

We are talking about a renewable resource in a community where people are not interested in becoming millionaires. We all buy lottery tickets, but we are not interested in becoming

Le comité a pour mandat d'examiner les nouvelles politiques du gouvernement fédéral pour la gestion des pêches du Canada. Avant d'élaborer des politiques pour l'avenir, il convient de se pencher sur les lacunes des politiques antérieures. Je vais me servir de l'exemple de Burgeo pour vous montrer à quel point certaines de vos politiques antérieures en matière de pêche étaient injustes.

En juin 1990, SeaFreez a obtenu 36 000 390 livres pour l'usine de Burgeo et 40 000 320 livres pour l'usine de Canso, en Nouvelle-Écosse. En outre, la compagnie a eu droit à 252 millions de livres d'espèces sous-utilisées.

Pour tout vous dire, en 1993, le gouvernement fédéral — je veux bien insister là-dessus — a accordé à SeaFreez le droit de transférer tout le quota de Burgeo à Canso. Cette décision de la part du ministre fédéral des Pêches a signé l'arrêt de mort de Burgeo. Les habitants de Burgeo avaient mis leur avenir entre les mains du gouvernement fédéral. La politique existante de gestion des quotas de poisson est mauvaise. Le gouvernement fédéral n'aurait pas dû donner à des compagnies des quotas dont elles pouvaient se servir à leur gré. Il ne devrait pas avoir le pouvoir de détruire des municipalités en les privant de leurs ressources.

Quand les quotas sont accordés, ils devraient être assortis de conditions, et la municipalité intéressée devrait avoir un rôle important à jouer avant que des changements ne puissent être apportés. Le poisson appartient, non pas au ministre fédéral des Pêches ni à la compagnie, mais à la population. Il s'agit là d'un principe fondamental qui n'est pas pris en considération par les décideurs.

Il en a toujours été ainsi, et j'espère que vous serez en mesure de faire quelque chose.

En 1990, quand elle a acheté les usines de Burgeo et de Canso, la compagnie Seafreez a acheté le quota, mais pas les autres éléments d'actif. Il a fallu trois ans à Burgeo pour donner raison aux détracteurs. Il en a fallu dix en Nouvelle-Écosse, car d'après les rumeurs, le gouvernement de la Nouvelle-Écosse aurait versé 10 millions de dollars par an à Seafreez pendant les dix années où elle y a exercé son activité. Après, elle a quitté Canso.

En supposant que Seafreez reconnaisse avoir obtenu 0,50 \$ la livre à Burgeo en l'espace d'un an, l'affaire qui avait été conclue valait 18 millions de dollars. Quand elle a retiré son quota de Burgeo, c'était comme si elle avait dévalisé la banque avec la bénédiction du gouvernement fédéral. Cela n'aurait jamais dû se produire. Je l'ai dit à maintes et maintes reprises : la GRC devrait enquêter là-dessus. C'est d'ailleurs un scandale qui, avec le temps, se révélera être pire encore que le scandale des commandites. Dix-huit millions de dollars en l'espace d'un an, c'était uniquement pour la morue, et c'était sans compter les 250 millions de livres d'espèces sous-utilisées.

L'affaire mérite de faire l'objet d'une enquête indépendante approfondie afin de déterminer qui sont les responsables. Car, il y a des gens qui ont perdu leur gagne-pain, et il y a des municipalités qui ont perdu une génération entière de jeunes.

Ce dont nous parlons ici, c'est d'une ressource renouvelable dans une collectivité où les gens ne souhaitent pas devenir millionnaires. Nous achetons tous des billets de loterie, mais nous

millionaires. We want to make a living. In Burgeo, I do income tax for the guys there. If you see a \$20,000 person, you have yourself a fellow making a lot of money. People are making \$15,000 or \$12,000; two of them in a family are making \$20,000, and that is what they are living on. They just want to make a living and stay in their community.

I think rural Canada does exist. It sounds like Burgeo with all its infrastructure should not be allowed to die. In Newfoundland, we are living in a fishbowl. I have always equated it to that. We cannot make a living in fisheries. We have been sitting in the Atlantic Ocean since 1492, but we are at the stage now where we cannot make a living. It is shameful.

The present policies are not right. If and when the groundfish come back, what quota will Burgeo get? There is no hope for us under current policies.

There are many federal fisheries policies of the government that are wrong. There should never have been any factory-freezer trawlers. That was mistake number one. The fishermen said that, yet the federal government allowed those trawlers to be built, thus destroying what resources were out there.

There should be no deal with foreign countries to catch within the 200-mile limit. I will give you a statistic here. In 1968, 30 years ago, approximately 3.2 billion pounds of cod were taken by foreign countries. Canada's catch was merely 0.6 billion pounds. This policy is continuing today as indicated by the fact that 15 foreign nations are given quota by Canada this year to fish on Newfoundland's Continental Shelf. I do not think we have moved ahead very far in our relationship to try to protect the 200-mile zone here.

Policies should be made with community bias. If you want to make large returns on your money, you should invest in the bank, put it in the oil companies or put it into the insurance companies. There are many places where you can put money and get 10 or 15 per cent on it. That is not what we want in the fishery. People just want to make a living. I think the fish resource in Newfoundland should be a rural thing. We seem to be looking after everyone else's poor people; yet charity begins at home.

When I was writing this up, I was talking to my wife about this quota, and she thinks that the Senate does not have any power. I had to tell you that, because that is what she told me. I sincerely hope that you prove her wrong within this coming year, as you set this in motion.

Thank you for this opportunity and I welcome any future discussions on this issue.

ne voulons pas devenir millionnaire. Nous voulons simplement gagner notre vie. À Burgeo, c'est moi qui remplis les déclarations d'impôt des gens. Ceux qui gagnent 20 000 \$ sont riches comparativement aux autres. La plupart gagnent 15 000 \$ ou 12 000 \$; à deux, ils ont un revenu familial de 20 000 \$, et c'est avec cela qu'ils vivent. Ils veulent simplement gagner leur vie et rester dans leur collectivité.

D'après moi, le Canada rural existe bel et bien. Il me semble que Burgeo, avec toute son infrastructure, ne devrait pas être vouée à la mort. À Terre-Neuve, nous nous retrouvons coincés dans notre aquarium. C'est la comparaison que j'utilise. Nous ne pouvons pas gagner notre vie dans le secteur de la pêche. Nous vivons dans cette île de l'océan Atlantique depuis 1492, mais nous en sommes maintenant réduits à ne plus pouvoir gagner notre vie. C'est honteux.

Les politiques actuelles sont injustes. Si jamais le poisson de fond revenait, à quel quota Burgeo aurait-elle droit? Nous n'avons aucun espoir étant donné les politiques actuelles.

Il y a tellement de politiques fédérales en matière de pêche qui sont mauvaises. Jamais on aurait dû autoriser les chalutiers congélateurs. C'est là la première erreur qui a été commise. Les pêcheurs l'avaient bien dit, mais le gouvernement fédéral a autorisé la construction de ces chalutiers qui sont venus détruire la ressource.

Il ne devrait pas y avoir d'ententes permettant à des bateaux étrangers de venir pêcher à l'intérieur de la limite des 200 milles. J'ai ici des données statistiques pour vous. En 1968, il y a 30 ans, les pays étrangers capturaient pour 3,2 millions de livres de morue environ, alors que les captures canadiennes s'élevaient à peine à 600 000 livres. Cette politique est toujours en vigueur comme l'atteste le fait que 15 pays étrangers ont reçu des quotas du Canada cette année pour pêcher au large du plateau continental de Terre-Neuve. Je ne crois pas que nous ayons fait beaucoup de progrès pour ce qui est de protéger notre zone de 200 milles.

Les politiques qui sont adoptées devraient se fonder sur un parti pris en faveur des collectivités. Ceux qui veulent obtenir d'importants rendements devraient investir dans les banques, dans les sociétés pétrolières ou dans les compagnies d'assurance. Il y a bien des endroits où on peut investir son argent et s'assurer un rendement de 10 ou 15 p. 100. Ce n'est pas là ce que nous attendons de la pêche. Les gens veulent simplement gagner leur vie. Dans le cas de Terre-Neuve, le poisson devrait être considéré comme une ressource rurale. Il semble que nous nous occupons des pauvres de toutes les autres régions, mais charité bien ordonnée commence par soi.

Quand j'étais en train de rédiger mon texte, je discutais avec ma femme de cette affaire de quota, et elle estime que le Sénat n'a pas vraiment de pouvoir. Je me devais de vous dire cela, parce que c'est ce qu'elle m'a dit. J'espère sincèrement que, avec le processus que vous allez mettre en branle au cours de l'année à venir, vous allez lui montrer qu'elle a tort.

Je vous remercie d'avoir bien voulu m'entendre, et je serai heureux de poursuivre la discussion avec vous.

The Chairman: Thank you both for your most heartfelt presentations. This is exactly the line that we want to pursue: the impact of past decisions on our communities, hundreds of communities up and down the Atlantic Coast and the West Coast, as well as inland, as you will find out later on. Let us look at the mistakes of the past and see if we can at least not repeat them, and let us prepare for distributions, if there are any to be done in the future.

On the comment of whether we have power or not, that is debatable. We will see what happens, but we like to think that we can influence the decisions of the powers that be. I know that every once in a while we get frustrated with the way decisions are made, but we never give up. We would not be here if we did.

Having said that, I would like to go to my first questioner, Senator Charlie Watt, who is from the Nunavik area of Quebec.

Senator Watt: Welcome. You have painted the picture in such a way that it makes it quite clear what is happening to your community and what could be happening to other communities also. I, for one, am from an isolated community, so I can understand what your community has gone through. It is not always easy to try to remain alive and sustainable when there is a lack of economic opportunities to allow you to feed your families. I believe that is what we are dealing with here.

I can also associate with you when you say that people are not looking to become millionaires, but that they would like to make a living, stay within their communities, and continue to exercise their culture and retain their identity. That frame of mind is very important for people.

The way you have described what has been happening from 1955 to today shows that there was, I believe, success and the community was making a good stride and was making a success economically in the past. Now, however, your experience is different. It has reached the stage, if I understood correctly, that communities are almost down to the point of nonexistence. That is something I personally can associate with, coming from a community with the same kind of population as you have described. It goes up and down, depending on what is there in the community.

After what I have heard from you about the stage your community is at, if the present policy remains, things will not get any better, but will get worse; and that policy is bound to have an influence on the other communities as well. Maybe privatizations and competing with large corporations are also happening in the same capacity, and if the emphasis is continuously put on a corporation's ability to look at it from the economic standpoint rather than on one that is community-based, the policy needs to be looked at. Certainly, some committee members wonder whether that policy is going in the right direction.

Le président : Merci à vous deux pour ces exposés émouvants où vous nous avez fait part de votre expérience. C'est précisément cette dimension que nous voulons explorer, à savoir les conséquences des décisions antérieures pour nos collectivités, pour les centaines de collectivités qui jalonnent la côte Atlantique et celle de l'Ouest, de même que les collectivités de l'intérieur, comme vous allez le constater plus tard. Nous voulons examiner les erreurs qui ont été commises afin de voir si nous pouvons à tout le moins éviter de les répéter, et nous voulons nous préparer pour les répartitions futures, si jamais il y en a.

Pour ce qui est de savoir si nous avons un certain pouvoir, c'est là un sujet dont nous pouvons débattre. Nous verrons bien, mais nous aimons à penser que nous pouvons influencer les décideurs. Je sais qu'il nous arrive d'être frustrés par la façon dont les décisions sont prises, mais nous ne jetons jamais l'éponge. Sinon, nous ne serions pas là.

Cela dit, je vais donner la parole à la première personne qui vous posera des questions, le sénateur Charlie Watt, qui est de la région du Nunavik, au Québec.

Le sénateur Watt : Bienvenue. Vous nous avez présenté un tableau qui montre très clairement ce qui arrive à votre collectivité et ce qui arrive peut-être aussi à d'autres collectivités. Je viens moi-même d'une collectivité isolée, alors je peux comprendre ce que vous avez vécu. Il n'est pas toujours facile d'assurer le dynamisme et la viabilité de la collectivité quand on manque de possibilités économiques qui permettraient de nourrir sa famille. Voilà ce à quoi nous nous heurtons ici.

Je peux comprendre quand vous parlez de ces gens qui ne cherchent pas à devenir millionnaires, mais qui voudraient gagner leur vie, pouvoir continuer à vivre dans leurs collectivités, tout en conservant leur culture et leur identité. Ce sont autant de facteurs qui influencent énormément l'état d'esprit des gens.

La description que vous nous avez faite de ce qui s'est produit de 1955 jusqu'à nos jours montre à mon avis que la collectivité connaissait des progrès et des succès intéressants et qu'elle était un exemple de réussite économique. Maintenant, cependant, c'est autre chose. Vous êtes rendus au stade, si j'ai bien compris, où les collectivités sont sur le point de disparaître. C'est là quelque chose qui m'interpelle puisque je viens d'une collectivité dont la population varie comme la vôtre selon ce qui se passe dans la collectivité.

Après avoir entendu ce que vous nous avez dit du stade où se trouve maintenant votre collectivité, si la politique actuelle est maintenue, la situation ne va pas s'améliorer, mais elle va plutôt empirer; et cette politique aura sûrement une incidence sur les autres collectivités aussi. Il y a peut-être aussi les privatisations et la concurrence avec les grandes sociétés qui entrent en ligne de compte et, si l'on met sans cesse l'accent sur la capacité des sociétés à atteindre leur potentiel économique, au lieu de tenir compte de l'intérêt de la collectivité, il faudrait revoir tout cela. En tout cas, certains des membres du comité s'interrogent sur le bien-fondé de cette politique.

However, we are questioning whether we have the power as senators to do something about it. That is one area where remains to be seen whether we will get the attention of the authorities to say this is what is happening to our communities along the coasts, and that it should not be happening.

We have to find a solution, especially when they are not putting back what they have taken out. If I understand correctly, no alternative has been put forward that would restore the past economy.

Can you tell us anything about what will become of your community? I understand that the community still exists but that the numbers are declining and school enrolment is declining every year.

If that happens to one community, it will happen to other communities as well, not only in Newfoundland but all along the coast, because that is where the people along the coast derive their livelihood. This also applies to the Inuit in the Arctic. We are in a similar situation to you. We would like the allocation to be given to the community rather than to corporate interests. As you know, one corporation, owned by one person, can own a lot of quota.

I agree that the policy must shift more toward the community base. Whether we will be able to do that remains to be seen, but I believe that the objective of this committee is to focus more on the community base.

If no opportunity arises, what would you like us to do? We could ask the Department of Fisheries and Oceans to rethink their policy. Can we save the community by doing that?

Mr. Hann: If something is not done fairly soon, our town will disappear. That is obvious. One does not have to be very smart to know that. The mistake was made in 1992 when the crisis started. When money was given to people to tide them over for a period, the fishery should have been put on the front burner. The province and the federal government should have drawn up a master plan. Everything that has happened in the fishery has been haphazard. When something has happened, the government has responded to it, but there has never been a master plan. Municipal, provincial and federal governments have to put more emphasis on the fishery, given its importance to Atlantic Canada. There has to be a plan drawn up.

We have made several suggestions. One was made to Mr. Dhaliwal, I believe. You have often heard that crab is harvested with soft shell because it is too late in the year. As I told you, Burgeo was a 12-month plant. We have no ice on our coast. We suggested to Mr. Dhaliwal that we try a winter crab fishery. He said, "Do you mean to go to the Grand Banks in the winter?" I said, "We have been doing it for 50 or 60 years. It is no more to go to the Grand Banks to get crab than it would be to get

Mais nous nous demandons si, en tant que sénateurs, nous avons le pouvoir de faire quelque chose. Reste à savoir si nous allons pouvoir capter l'attention des autorités pour leur dire : voilà ce qui se passe dans les collectivités côtières, et cela ne devrait pas se produire.

Il nous faut trouver une solution, surtout parce que les collectivités ne reçoivent rien pour remplacer ce qui leur a été retiré. Si j'ai bien compris, aucune solution de rechange n'a été proposée afin de ramener l'économie au niveau où elle était.

Pourriez-vous nous dire ce qui va arriver à votre collectivité? Si j'ai bien compris, elle existe toujours mais il y a de moins en moins de monde et les inscriptions scolaires déclinent chaque année.

Si cela arrive à une localité, cela arrivera également à d'autres, pas seulement à Terre-Neuve mais sur toute la côte parce que c'est là que la population trouve de quoi vivre. Cela s'applique aussi aux Inuits dans l'Arctique. Nous sommes dans une situation similaire à la vôtre. Nous aimerions que l'allocation soit donnée à la collectivité locale plutôt qu'aux entreprises. Comme vous le savez, une entreprise, appartenant à une personne, peut être propriétaire de beaucoup de quotas.

Je conviens que la politique devrait être davantage orientée vers la collectivité. Je ne sais pas si nous serons en mesure de le faire mais je crois que l'objectif du comité est d'insister davantage sur le besoin de la collectivité.

S'il n'y a pas de débouchés, que voudriez-vous que nous fassions? Nous pourrions demander au ministère des Pêches et des Océans de réviser sa politique. Pourrait-on sauver la localité ce faisant?

M. Hann : Si l'on ne fait pas quelque chose très vite, notre village va disparaître. C'est évident. Il n'est pas nécessaire d'être très malin pour le voir. L'erreur a été commise en 1992, quand a débuté la crise. Quand on a donné de l'argent aux gens pour les aider pendant un certain temps, on aurait dû donner la priorité aux pêches. La province et le gouvernement fédéral auraient dû dresser un plan directeur. Tout ce que l'on a vu dans le secteur des pêches a été fait au petit bonheur. Chaque fois qu'il y a eu un incident, le gouvernement a réagi mais il n'y a jamais eu de plan directeur. Les administrations municipales, provinciales et fédérale doivent insister davantage sur les pêches, étant donné l'importance que cela a pour la région de l'Atlantique. Il faut arrêter un plan.

Nous avons fait certaines suggestions. Nous en avons fait une à M. Dhaliwal, si je ne m'abuse. On vous a souvent dit que l'on pêche le crabe à carapace molle parce que c'est trop tard dans l'année. Je vous ai dit que Burgeo était une usine qui tournait toute l'année. Nous n'avons pas de glace sur notre côte. Nous avons suggéré à M. Dhaliwal que nous pourrions essayer une pêche au crabe d'hiver. Il a dit : « Cela veut-il dire que vous iriez sur les Grands Bancs l'hiver? » J'ai répondu : « C'est ce que nous

groundfish.” We wanted to experiment, but it seems like we are always talking to deaf ears. No one listens to us; no one wants to try anything.

If they had accepted that suggestion, we could probably have a winter fishery. The crab would have been harvested at its optimum for marketing. Let us get clear of the 65-foot boats. We always had 125-foot and 150-foot vessels. For those not familiar with the Grand Banks, the only problem in the winter is going down and coming back. When you get down there, it is warm. It is closer to the Gulf Stream. Coming back you sometimes run into icing, of course.

Fisheries and Oceans could have gone along with that. Some of the ports on the island may not have gone along with it, because they were not familiar with fishing in the winter. That was an opportunity for Mr. Dhaliwal to do something for our town.

I cannot understand people owning what is in the ocean. It is a common stock. Farm land is different. The farmer has to plant and harvest, but out in the ocean it is the big farmer above who does the planting, and we do the harvesting. It is not theirs. People have to understand that they do not own this. The federal government is the manager and they have to take a firm stand.

I have an article here that I will leave with you. You may have read it, because Senator Baker’s daughter wrote it. It is called “Changing the Water on the Beans,” by Averill Baker. It is a pretty good article.

There is lots of product out there, but we have to take some stern stands.

Mr. Reid: It seems to me that most of the fishery licences and quotas have been given out on a political basis. They have never had the communities in mind. When you leave Port aux Basques and go down to the Burin Peninsula, Burgeo is just about in the middle. A highway connects us to the Trans-Canada. At one time there were 15 or 16 plants along that coast. Today, there is a small one in Port aux Basques. The one in Harbour Breton just closed down. You will want to hear from them in the future. There is nothing else in between. All those plants are gone. They are gone, of course, because of the cod moratorium, but instead of giving some of these plants crab licences, they gave all the crab licences to the East Coast. I heard the other day that on the East Coast of Newfoundland there are four crab plants within 40 kilometres. That is crazy.

The Chairman: Under Canada’s oceans strategy, coastal communities are to be actively involved in the development, promotion and implementation of sustainable oceans activities. You might want to keep that in mind. The United Nations Convention on the Law of the Sea, of which Canada is a signatory, recognizes the importance of the connection of coastal people to the sea and calls upon states to consider the economic needs of coastal fishing communities. That is the second thing you might want to keep in mind. The UN Food and Agriculture Organization’s code of conduct for responsible fisheries

faisons depuis 50 ou 60 ans. C’est la même chose d’aller sur les Grands Bancs pêcher les crabes que pêcher les poissons de fond ». Nous voulions faire cette expérience mais on a toujours l’impression que nos idées tombent dans l’oreille d’un sourd. Personne ne nous écoute; personne ne veut essayer quoi que ce soit.

Si l’on avait accepté cette suggestion, on pourrait probablement avoir une pêche d’hiver. Le crabe serait pêché au meilleur moment pour être meilleur marché. Débarrassons-nous des bateaux de 65 pieds. Nous avions toujours des bateaux de 125 et 150 pieds. Pour ceux qui ne connaissent pas les Grands Bancs, le seul problème, l’hiver, c’est d’y aller et de revenir. Quand on est là, il fait bon. On est plus près du Gulf Stream. Quand on revient, il arrive évidemment que l’on rencontre de la glace.

Mais Pêches et Océans aurait pu accepter. Certains des ports de l’île n’auraient peut-être pas emboîté le pas parce qu’ils ne connaissaient pas la pêche l’hiver. C’était une occasion pour M. Dhaliwal de faire quelque chose pour notre village.

Je ne comprends pas comment certains peuvent être propriétaires de ce qu’il y a dans l’océan. C’est un stock qui appartient à tous. Les terres agricoles c’est différent. L’agriculteur doit planter et récolter mais, dans l’océan, c’est le grand agriculteur d’en haut qui s’occupe de planter et c’est nous qui récoltons. Ça ne leur appartient pas. Il faut que les gens comprennent qu’ils ne sont pas propriétaires de cette ressource. Le gouvernement fédéral est gérant et doit prendre une position ferme.

J’ai ici un article que je vous laisserai. Vous l’avez peut-être lu, parce qu’il a été écrit par la fille du sénateur Baker. Il s’intitule « Changing the Water on the Beans » et c’est de Averill Baker. C’est un bon article.

Il y a beaucoup de produits mais nous devons prendre certaines mesures fermes.

M. Reid : Il me semble que la plupart des permis et quotas de pêche ont été distribués sur une base politique. On n’a jamais pensé à la population. Quand on quitte Port aux Basques pour aller vers la péninsule de Burin, Burgeo se trouve à peu près au milieu. Il y a une route qui nous relie à la Transcanadienne. Autrefois, il y avait 15 ou 16 usines le long de cette côte. Aujourd’hui, il y en a une petite à Port aux Basques. Celle de Harbour Breton vient de fermer. Vous devriez écouter ce qu’ils ont à dire. Il n’y a rien d’autre entre les deux. Toutes ces usines ont disparu. Elles ont disparu évidemment à cause du moratoire sur la morue mais plutôt que de donner à certaines des permis de pêche au crabe, on les a tous donnés à la côte Est. J’ai entendu dire l’autre jour que sur la côte Est de Terre-Neuve, il y a quatre usines de crabe sur 40 kilomètres. C’est ridicule.

Le président : Dans la stratégie canadienne concernant les océans, les villages côtiers doivent participer activement au développement, à la promotion et à l’exécution d’activités durables. C’est quelque chose qu’il ne faut pas oublier. La Convention des Nations Unies sur le droit de la mer, dont est signataire le Canada, reconnaît l’importance de l’attachement de la population côtière à la mer et demande aux États de prendre en compte les besoins économiques des villages de pêcheurs côtiers. C’est une autre chose qu’il ne faut pas oublier. Le code d’éthique de l’Organisation des Nations Unies pour l’alimentation et

recognizes the important contribution of small-scale fisheries to employment, income and food security in fishing-dependent communities, which should receive preferential access to fisheries. Canada is a signatory of that as well.

Mr. Hann: This is the first time that we have ever been asked to have any input into the fishery. Any other time we have had to go and ask if it is possible for us to meet. Then you might get half an hour, or something like that. This is the first time that any group has ever asked us to have input.

The Chairman: The whole thrust of our study is in fact on communities.

Mr. Reid: I have one comment on these quotes. These quotes have no backbone. It is just like someone writing up someone just for the sake of writing it up. Someone else reads it and says they understand. That is the end of that. This is what we have found.

The Chairman: This is why these documents should not be signed if we are not going to look up to them.

Senator Mahovlich: I do not think I have ever been to Burgeo. You have mentioned St. Pierre and Miquelon being close to your area. Are they having difficulty, as you are? I know they are part of France. Are they more prosperous than your town?

Mr. Reid: They are, sir. We understand that they have their own quotas. They have their own boundary that was given to them back in 1993.

Senator Mahovlich: Are their quotas different from your quotas?

Mr. Reid: Yes, they have their own quotas, and they have their area around their islands. My understanding is that they are still catching Atlantic salmon at sea. This has been stopped in Newfoundland for 10 or 15 years, but they are still doing it.

Senator Mahovlich: Does our government allow that? Do we have an agreement with them?

Mr. Reid: I do not know, sir.

Mr. Hann: Where it comes in between Newfoundland and St. Pierre, they have what they call an equidistant line because you could not get the 200 miles; so there is an equidistant line there within which they are supposed to stay.

France has put a lot of money into St. Pierre and Miquelon and their tourist industry is booming like you would never believe. That has been supplemented. St. Pierre and Miquelon's dependence on fish is not what it used to be. I do know that they charter out a lot of their harvesting. The Nova Scotia fleet, out of Sambro, have been catching St. Pierre's quota of halibut and so on. How that works, I do not know. I suppose they harvest it, probably send so much of the money back to St. Pierre, and carry the fish to Nova Scotia.

l'agriculture en matière de pêche reconnaît la contribution importante des petites entreprises de pêche pour l'emploi, le revenu et la sécurité alimentaire des populations qui dépendent de la pêche et qui devraient bénéficier d'un accès préférentiel aux pêches. Le Canada en est également signataire.

M. Hann : C'est la première fois que l'on nous demande notre avis sur les pêches. Jusqu'ici, il nous a fallu aller à chaque fois demander si nous pouvions avoir une rencontre. On vous accorde alors une demi-heure et c'est tout. C'est la première fois qu'un groupe nous ait effectivement demandé notre avis.

Le président : Toute notre étude porte en fait sur les populations touchées.

M. Reid : J'aurais un commentaire à faire au sujet de ces citations. Elles ne se tiennent pas. C'est comme si quelqu'un avait écrit quelque chose juste pour écrire. Quelqu'un d'autre le lit et déclare qu'il comprend. Ça s'arrête là. C'est ce que nous avons constaté.

Le président : C'est la raison pour laquelle ces documents ne devraient pas être signés si nous ne sommes pas prêts à les respecter.

Le sénateur Mahovlich : Je ne pense pas être jamais allé à Burgeo. Vous avez dit que St-Pierre et Miquelon n'est pas loin de votre région. Ces îles connaissent-elles les mêmes difficultés que vous? Je sais qu'elles font partie de la France. Sont-elles plus prospères que votre village?

M. Reid : Absolument. Nous savons qu'elles ont leurs propres quotas. Elles ont leurs propres frontières qui leur ont été rendues en 1993.

Le sénateur Mahovlich : Leurs quotas sont-ils différents des vôtres?

M. Reid : Oui, elles ont leurs propres quotas et leurs secteurs autour de leurs îles. Je crois qu'ils pêchent encore du saumon de l'Atlantique en mer. Cela fait dix ou quinze ans qu'on ne le fait plus à Terre-Neuve mais ils le font encore.

Le sénateur Mahovlich : Notre gouvernement le permet-il? Avons-nous une entente avec eux?

M. Reid : Je ne sais pas, monsieur.

M. Hann : Pour ce qui est de Terre-Neuve et de St-Pierre, il y a ce qu'on appelle une ligne équidistante puisque l'on ne pouvait avoir les 200 milles; il y a donc une ligne équidistante qui représente la limite de part et d'autre.

La France a mis beaucoup d'argent dans St-Pierre et Miquelon et son industrie touristique connaît une expansion incroyable. Il y a donc eu un complément. St-Pierre et Miquelon ne dépend plus autant du poisson qu'autrefois. Je sais qu'ils font pêcher beaucoup de leur poisson. La flottille de Nouvelle-Écosse, de Sambro, pêche le quota de flétan de St-Pierre, entre autres. Je ne sais pas comment cela marche. Je suppose qu'ils pêchent le poisson et renvoient un certain montant à St-Pierre puis débarquent le poisson en Nouvelle-Écosse.

To my understanding, St. Pierre and Miquelon today is very much into the tourist industry. They just had a new vessel coming on this year, and with flights out of Nova Scotia into there and tour boats and so on, everyone visiting thinks they have gone to France. It is an attraction, and I say good for them.

Senator Mahovlich: Do they still have the gendarmes there?

Mr. Hann: Yes.

Senator Mahovlich: Is there any kind of recovery on shellfish in your area?

Mr. Hann: Lobster has never been that big in our area. It is mainly just groundfish. That is in the local area. Again, when we were given a quota to steam a long distance in the last years that our plant was in production, a lot of our boats were fishing down in Labrador. They steamed down there and fished on the Hamilton Banks.

Senator Hubley: I sincerely thank you for bringing to us the perspective of the small fishing communities of Newfoundland. What is happening in your community is probably happening in many other communities in the Maritimes.

Is having a community-based licensing system, in other words having the quota identified with a community rather than with individual fishermen or larger companies, how you see the most effective way of handling the fishery for rural communities?

Mr. Reid: Yes. That is the idea that we have been tossing around. We think that if it is tied to the community, then the entrepreneur has to stay there, basically. If he does not stay, then someone else will move in and do it. That would be the hope. The way it is now, if there is something he does not like, or the bottom line is not to his liking or he knows that with modern technology he can do it better at another plant, then he can just take this from this one, that from that one and close them up.

With this Seafreez that we have been talking about, that is what has been going on. They have been buying plants all over, operating them for a year, closing them down and moving the quota out into more productive areas where they can concentrate. They do not worry about the people.

Senator Hubley: Should a quota also have a provision for the processing? In other words, if a community is given an allocation, should it then be their choice to process that before it goes anywhere else? Would that be part of the equation?

Mr. Reid: Our point is not that the community must process it. The entrepreneur can still be there. He can still run his company and be assured that he has that. But what he has to do is stay there and do it. All we are asking is that the community have some say; if this guy says he will not operate it any more, okay, fine; he does not operate it so he cannot have it any more. Right now, if he says he will not operate it any more he can take it and go on to some other place. Therefore, we are left with nothing. He just takes our livelihood. That is what it is like now. There is something wrong with that.

Si j'ai bien compris, aujourd'hui, St-Pierre et Miquelon fait surtout du tourisme. Il y a un nouveau bateau qui vient d'arriver cette année et avec les vols qui viennent de Nouvelle-Écosse et les bateaux d'excursion, etc., tous ceux qui vont là-bas pensent avoir été en France. C'est une attraction et je les en félicite.

Le sénateur Mahovlich : Ont-ils toujours les gendarmes?

M. Hann : Oui.

Le sénateur Mahovlich : Est-ce que les crustacés sont importants dans votre secteur?

M. Hann : Nous n'avons jamais beaucoup de homard. C'est essentiellement le poisson de fond. C'est ce que nous avons localement. Et encore, lorsque nous avons obtenu un quota nous permettant d'aller loin les dernières années où notre usine était ouverte, beaucoup de nos bateaux pêchaient au Labrador. Ils allaient pêcher sur les bancs de Hamilton.

Le sénateur Hubley : Je vous remercie beaucoup de nous avoir présenté cette perspective des petits villages de pêcheurs de Terre-Neuve. Ce qui arrive chez vous se produit probablement dans beaucoup d'autres villages des Maritimes.

Est-ce qu'il est préférable que le système des permis de pêche privilégie les villages, que les quotas soient répartis entre les villages plutôt qu'entre certains pêcheurs ou grosses entreprises? Quelle serait la façon la plus efficace de gérer les pêches pour les localités rurales?

M. Reid : Oui, c'est l'idée que nous avons suggérée. Nous pensons que si c'est rattaché aux villages, l'entrepreneur doit essentiellement rester là. S'il ne reste pas, c'est quelqu'un d'autre qui viendra et fera les choses. C'est ce que l'on peut espérer. Aujourd'hui, s'il y a quelque chose qui ne lui plaît pas ou s'il n'apprécie pas les résultats ou encore s'il sait qu'avec la technologie moderne, il peut obtenir davantage dans une autre usine, il peut décider de prendre ceci à tel endroit, cela ailleurs et fermer les usines.

C'est ce qui s'est passé dans le cas de Seafreez dont nous parlions. Ils ont acheté les usines partout, les ont gardées en activité pendant un an, les ont fermées et ont transféré le quota dans des secteurs plus productifs où ils peuvent se concentrer. Ils ne s'occupent pas de la population.

Le sénateur Hubley : Le quota devrait-il comporter une disposition touchant le traitement du poisson? Autrement dit, si un village reçoit une allocation, devrait-il avoir le choix de traiter son poisson avant d'aller ailleurs? Cela devrait-il entrer dans l'équation?

M. Reid : Nous ne voulons pas dire que le village doit absolument le traiter. L'entrepreneur peut avoir un rôle. Il peut toujours diriger son entreprise et en être assuré. Mais ce qu'il doit faire, c'est rester là. Tout ce que nous demandons est que la population ait son mot à dire; si le gars déclare qu'il ne veut plus s'en occuper, très bien, parfait; il ne s'en occupe plus et il ne peut plus l'avoir. À l'heure actuelle, s'il dit qu'il veut fermer, il peut emporter son quota et aller ailleurs. Ainsi, nous nous retrouvons sans rien. Il part avec notre gagne-pain. C'est cela la situation aujourd'hui. Il y a quelque chose qui ne va pas.

Senator Hubley: To prevent that from happening, the community then should be able to tell him to go, but that, unfortunately, he cannot take your quota or your processing capability with him; is that right?

Mr. Reid: Exactly.

Senator Hubley: How would you foresee the organization that would administer the quota? Would it be through your municipal government or would you have a fishing organization? If it is going to the community, would the community then have to make the decisions on how that quota will be used and which one of your local fishermen, or all of them, will share in that? Who will make those decisions?

I am not saying that it would happen, but if the decision making gets too far away from the community then it is no longer going to benefit that community. Within the municipal structures that you obviously have, how would you see handling that?

Mr. Reid: The way I would see it is that the federal government gives the control of the quota to the municipal government. They would keep their hands out of it as much as possible. An entrepreneur would come in and would have to agree to operate the facility if he got the quota to do it. We would have the quota and would tell the entrepreneur that he can operate this facility with this quota but it cannot be taken out. If he stays for 10 years or 20 years, it does not make any difference. The quota basically is until he decides that he will move and then he realizes it is not his anymore, but stays with the community.

Senator Hubley: For the fishermen themselves, do you see any of your community fishermen going out to actually get the quota to bring it back? Is that how that would work?

Mr. Reid: Up to this point we do have inshore fishermen in the Burgeo area and they have IQs. When we had our fish plant operating we did have five trawlers. Now, how the fish get caught and who catches them is really not a major concern of ours.

I am sure that if it was given to the inshore fishermen to catch, that would be fine. If the company themselves had draggers to catch it with, that would be fine. We are not really dictating who will catch it. We are dictating that you cannot move it away from there.

Senator Hubley: In your instance, it is more important that you control the processing of the fishery rather than that the people from your community are actually going out and doing the catching?

Mr. Reid: Yes.

Mr. Hann: Who catches it is not that important. For example, if the Town of Burgeo got X number of tonnes of fish to catch, and there were fishermen out there, they could make application to fish that quota, and there would be no problem.

Having said that about community quotas, I would like to add that it would have to be structured in such a way that towns could not then go around and hold this over the heads of the

Le sénateur Hubley : Pour éviter cela, la population devrait donc pouvoir lui dire de s'en aller s'il le veut mais de laisser son quota ou son usine; c'est cela?

M. Reid : Exactement.

Le sénateur Hubley : Comment voyez-vous l'organisation qui administrerait le quota? Est-ce que ce serait par la municipalité ou auriez-vous une association de pêcheurs? Si le quota revient au village, serait-ce à lui de décider de la façon dont seront utilisés les quotas et quels seraient les pêcheurs locaux, ou que tous les pêcheurs devraient le partager? Qui prendrait ces décisions?

Je ne dis pas que c'est ce qui se produirait mais si les décisions ne sont pas prises localement, il y a un risque qu'elles ne servent plus la population locale. Avec les structures municipales que vous avez certainement, comment pensez-vous que cela pourrait se faire?

M. Reid : Je pense que le gouvernement fédéral pourrait donner le contrôle du quota à la municipalité. Dans toute la mesure du possible, il ne s'en occuperait pas. Un entrepreneur pourrait déclarer qu'il convient de faire tourner l'entreprise s'il obtient le quota. Nous aurions ce quota et lui dirions qu'il peut le faire avec ce quota mais qu'il ne peut emporter ledit quota. S'il reste 10 ou 20 ans, cela ne change pas grand-chose. Le quota lui appartient à toutes fins pratiques jusqu'à ce qu'il décide de s'en aller et qu'il réalise que le quota n'est plus à lui puisqu'il doit rester au village.

Le sénateur Hubley : Pour les pêcheurs eux-mêmes, pensez-vous que certains de vos pêcheurs locaux iraient eux-mêmes pêcher ce quota et le ramener? Est-ce la façon dont ça fonctionnerait?

M. Reid : Jusqu'ici, nous avons des pêcheurs côtiers dans la région de Burgeo et ils ont des QI. Quand notre usine de poisson tournait, nous avions cinq chalutiers. Aujourd'hui, la façon dont le poisson est pris et qui le prend ne nous préoccupent vraiment pas beaucoup.

Je suis sûr que si on le donnait aux pêcheurs côtiers qui iraient le pêcher, ce serait très bien. Si l'entreprise elle-même avait des petits chalutiers pour le prendre, pas de problème. Nous n'entendons pas en fait dicter qui le prendrait. Nous disons simplement qu'on ne peut emporter ce quota ailleurs.

Le sénateur Hubley : Dans votre cas, il est plus important de contrôler le traitement du poisson que de laisser pêcher les pêcheurs de votre village?

M. Reid : Oui.

M. Hann : Peu importe qui pêche. Par exemple, si le village de Burgeo recevait X tonnes de poissons à pêcher et qu'il y avait des pêcheurs, il pourrait demander d'aller pêcher ce quota et cela ne poserait pas de problème.

Cela dit à propos des quotas locaux, j'ajouterais qu'il faudrait que ce soit structuré de façon à ce que les villages ne puissent pas non plus se retourner contre les entreprises. Si une entreprise de

processors either. Say a processor comes in and sets up in your town in 2006 and then halfway through the year the town says, "We don't like you now. Get out," and the town goes off and gets another one. That would not be right. There would have to be controls there as well, because this thing can swing the pendulum from one side too far to the other side. There is a happy medium and a structure that I am sure we could sit down and put in place whereby, in order to get rid of a processor, there are certain things he would have to do, such as not fulfilling the commitment that was there. Setting up a processing facility costs money. It would not be right for someone to come in and invest his or her money in a business only to have the municipality at the end of the year say, "We are not going to have you back next year." There would have to be controls there. If the brains were to get together and work on this problem, they could solve it. These are just logistics that could be figured out, and it will work as far as I am concerned.

Senator Hubley: When you say "the brains," are you referring to people from your community?

Mr. Hann: That would be part of it. It would be the processor and the federal government. This is never going to happen, I am sure, because the federal government would have to put their arms out and say, "We are taking all of our fish back. None of you have anything. We will start off with a new sheet." I bet that would strike the news tomorrow, if you said that. However, as far-fetched as it might sound, that is probably what will have to be done. This bolting along, hit or miss, is not working. It will not work. There has to be some good structures put in place, in my opinion.

The Chairman: We will now turn to Senator Peterson. He is a new senator, and he is new to this committee.

Senator Peterson: Yes, I am new. This is my second day. Good morning, gentlemen. My home province is Saskatchewan, so I can relate to the agony you feel in watching communities slowly wither away. We have had that in our farming communities, where we have had frost and drought and grasshoppers — you name it — with commodity prices being low and people struggling just to survive. This morning we had a committee meeting with cattle producers, who are also facing the same problems in what they can do for better controlling the product that they have in terms of slaughter facilities and that sort of thing.

You had indicated earlier that, if the fish come back, Burgeo is still out of the picture. Were you referring to the quotas we were talking about earlier? Could you further explain what could be done to keep you in the picture or bring you back into the picture?

Mr. Hann: We do not have a quota any more. The quota for the fish that we used to produce in Burgeo is attached to Mr. Barry. He was our operator. If Mr. Barry comes back into Burgeo, he will have the quota. Deputy Mayor Reid mentioned something about 36 million-pounds of cod. No doubt there is not 36 million pounds there now, because that was all down-sized

traitement vient s'installer dans notre village en 2006 et qu'au milieu de l'année, le village lui dit : « On ne vous aime plus, allez-vous-en! » et aille ensuite chercher une autre entreprise, ce ne serait pas normal. Il faudrait qu'il y ait également certains contrôles parce que l'on peut passer d'un extrême à l'autre. Il y a un juste milieu à respecter et je suis sûr que l'on pourrait avoir une structure qui prévoit qu'avant de se débarrasser d'une entreprise de traitement, il faudrait que celle-ci par exemple n'ait pas respecté l'engagement qu'elle avait pris. Ouvrir ce genre d'installations coûte cher. Il ne serait pas normal que quelqu'un vienne investir dans une entreprise pour qu'ensuite la municipalité lui déclare au bout d'un an qu'elle ne le reprendra pas l'année suivante. Il faut prévoir certains contrôles. Je suis sûr que si l'on prenait la peine de réfléchir à ce problème, on pourrait le régler. C'est une simple question de logistique et je crois que cela ne devrait pas poser de problème.

Le sénateur Hubley : Quand vous parlez de trouver une solution, vous pensez aux autorités locales qui pourraient y réfléchir?

M. Hann : Elles pourraient y participer. Ce serait l'entrepreneur et le gouvernement fédéral. Toutefois, cela ne se fera jamais car il faudrait que le gouvernement fédéral déclare : « Nous reprenons tout notre poisson. Aucun d'entre vous n'a quoi que ce soit. Nous repartons à zéro. » Cela ferait certainement les manchettes! C'est pourtant probablement cela qu'il faudra faire, même si cela semble un peu tiré par les cheveux. Ces mesures successives, plus ou moins aléatoires, ne donnent rien. Cela ne peut marcher. Il faut instituer de bonnes structures.

Le président : Nous allons maintenant passer au sénateur Peterson. C'est un nouveau sénateur qui est également nouveau au sein de notre comité.

Le sénateur Peterson : Oui, je suis nouveau. C'est mon deuxième jour. Bonjour, messieurs. Je viens de la Saskatchewan et je comprends le désespoir que vous pouvez ressentir en voyant les villages disparaître petit à petit. Nous connaissons cela dans les régions rurales, nous avons eu des gelées, la sécheresse, les sauterelles, etc., la baisse des prix des produits agricoles et toutes les difficultés que rencontrent les agriculteurs pour essayer de survivre. Ce matin, nous avons eu une réunion avec des producteurs de bétail qui rencontrent aussi les mêmes problèmes et qui voudraient essayer de mieux contrôler le produit qu'ils ont, qu'il s'agisse des installations d'abattage ou du reste.

Vous avez dit tout à l'heure que même si le poisson revenait, Burgeo est toujours exclue de toute façon. Faisiez-vous allusion aux quotas dont nous parlions tout à l'heure? Pourriez-vous nous expliquer un peu mieux ce que l'on pourrait faire pour que vous ne disparaissiez pas ou pour que vous réapparaissez?

M. Hann : Nous n'avons plus de quota. Le quota pour le poisson que nous produisions à Burgeo est à M. Barry. C'est lui qui était propriétaire de l'usine. Si M. Barry revient à Burgeo, il aura le quota. Le maire adjoint Reid a parlé de quelque 36 millions de livres de morue. Il est certain qu'il n'y a pas actuellement 36 millions de livres parce que tout a diminué

when the moratorium came in, but the quota is sitting there. If the fishery ever comes back again, as I understand it, then Mr. Barry's quota would go back to 36 million pounds. That is his, not Burgeo's. He can take that and go wherever he likes — Canso or Lunenburg, and Burgeo is still out in the cold. That is what I was referencing there. There is no mechanism now to make him bring it back. You mentioned you are from Saskatchewan. I can identify with you. I watched a program on television where they were tumbling down the grain elevators. That is the mark of a community dying in Saskatchewan. That is a big problem. Imagine putting in a few Spaniards and Faeroese and Japanese and letting them come into Saskatchewan now and take away half of your land and start doing the farming out there. Would the Saskatchewan people be happy then? That is what we have. We have all these people in our fields.

The Chairman: Thank you for the interesting questions. The analogy between the two is similar.

Senator Johnson: Good morning. I lived in Newfoundland for many years, so I am very sympathetic to you, of course.

In 2000, you gave a brief to the minister, and it listed five communities that received these grants for diversification purposes. Can you tell me how these small communities have fared? For example, Trepassey got \$7 million for diversification. This was done to shore them up. Do you know how this has helped or what has it done for these communities? It has been five years now.

Mr. Hann: I will start with the ones I went down through. St. Anthony is right on the tip of the northern peninsula. They got a 3000-metric-tonne enterprise allocation of shrimp. St. Anthony is doing well, make no mistake about it, because it had that core species. What we need is a core species. If you can get one species that can get your plant going, then you can bring in what we call scrap fish and produce and still make a dollar out of it.

The town of Trepassey, as I understand it, got a \$7 million diversification fund. They have a few industries, but they have not done well. I think one of the reasons for that is that Trepassey is not all that far from St. John's. The Avalon Peninsula in Newfoundland is booming. Make no mistake about it. When you go east of Grand Falls, things are completely different. They can commute.

Burin, as I stated, got \$12 million. Burin has secondary processing and is coming along very well.

In Grand Bank, I believe Clearwater Fine Foods went to the surf clam there. When you have a few million dollars, you can go and talk to people about coming and starting something in your town, and they will probably come; but when I say I have no money and you have to bring all the money, you might say no.

Gaultois is not connected by road. It is an island. They are doing better than we did. They own their fish plant, and they have a quota of 3000 metric tonnes of redfish. Now, redfish is not a good fish at this time, because the Chinese, with their low labour, plug the market with redfish. When somebody is getting \$25 and

lorsque l'on a imposé le moratoire mais le quota reste là. Si la pêche reprenait, d'après ce que je sais, le quota de M. Barry remonterait à 36 millions de livres. C'est à lui et non pas à Burgeo. Il peut l'emporter pour aller où il veut— à Canso ou à Lunenburg, et Burgeo reste sans rien. C'est ce que je disais. Il n'y a pas actuellement de mécanisme qui l'obligerait à le rapporter. Vous avez dit que vous étiez de la Saskatchewan. Je comprends ce que vous voulez dire. J'ai regardé une émission à la télévision où ils démolissaient les silos à grain. C'est le signe d'un village qui disparaît en Saskatchewan. C'est un gros problème. Imaginez qu'on laisse quelques Espagnols, Féroïens et Japonais venir en Saskatchewan, prendre la moitié de vos terres et commencer à les exploiter. La population saskatchewanaise serait-elle satisfaite? C'est ce que nous connaissons ici. Nous avons tous ces gens-là dans nos champs.

Le président : Merci de ces questions intéressantes. L'analogie est en effet intéressante.

Le sénateur Johnson : Bonjour. J'ai vécu à Terre-Neuve pendant des années et je sympathise donc beaucoup avec vous.

En 2000, vous avez remis un mémoire au ministre dans lequel vous indiquiez cinq villages qui avaient reçu des subventions aux fins de diversification. Pourriez-vous me dire comment ils s'en sont tirés? Par exemple, Trepassey a reçu 7 millions de dollars pour se diversifier. Il s'agissait de les aider à franchir un cap difficile. Savez-vous si cela a aidé et ce que cela a donné? Cela fait maintenant cinq ans.

M. Hann : Je vais commencer par les collectivités que je connais mieux. St. Anthony est juste au bout de la péninsule Nord. Ils ont une allocation de crevettes pour une entreprise de 3 000 tonnes métriques. St. Anthony s'en tire bien, ne vous y trompez pas, parce que le village avait cette espèce principale. Ce qu'il nous faut, c'est une espèce principale. Si on peut en avoir une qui fait tourner l'usine, ensuite on peut traiter ce que nous appelons les autres poissons et gagner de l'argent là-dessus aussi.

La municipalité de Trepassey, si j'ai bien compris, a obtenu un fonds de diversification de 7 millions de dollars. Elle a quelques industries mais n'a pas très bien réussi. Je crois qu'un des problèmes est que Trepassey n'est pas tellement loin de St. John's. La péninsule d'Avalon à Terre-Neuve est en pleine expansion. C'est certain. Quand on passe à l'est de Grand Falls, la situation est totalement différente. Ils peuvent aller et venir.

Burin, je l'ai dit, a eu 12 millions de dollars. Burin a un secteur manufacturier et s'en tire assez bien.

À Grand Bank, je crois que Clearwater Fine Foods est passée à l'exploitation de la mactre d'Amérique. Quand on a quelques millions de dollars, on peut aller inviter des gens à venir investir et ils acceptent souvent; mais quand je dis que je n'ai pas d'argent et que je leur demande de venir investir, j'ai moins de chance de réussir.

Gaultois n'est pas reliée par la route. C'est une île. Ils s'en tirent mieux que nous. Ils sont propriétaires de leur usine de poisson et ils ont un quota de 3000 tonnes métriques de sébaste. Évidemment, le sébaste n'est pas un bon poisson pour le moment parce que les Chinois, avec leur main-d'oeuvre bon marché,

\$30 a week, another processor who pays \$12 and \$15 an hour, cannot compete with that. The market in redfish is really bad at the present time.

In our last bid for a diversification fund or a development fund, we put a proposal to our MPs Bill Matthews and John Efford. We had them come in to Burgeo. We made a presentation to them. We had wanted a shrimp quota. Shrimp is fairly abundant, healthy, in good shape, and so on. We suggested that, if we could not process it, we could sell it in the ocean. We could sell it to China. It would not matter who. The money would come into Burgeo and we would then try to get some other industry, and it could have subsidized some industry. I have often said that even though we cannot make a car, perhaps we can make a spark plug, but we got nothing to work on.

Senator Johnson: Burgeo was given nothing in that diversification?

Mr. Hann: That is correct.

Senator Johnson: In *The Western Star* on February 22, the MHA said that the south coast has been plagued by unemployment and out-migration that has ruined many communities that once thrived. He said that if the premier were willing to look at finding a solution for Harbour Breton that includes a community quota then he must look in the direction of other communities, including Burgeo. He also said that Burgeo is the case of a traditional fishing community that should be considered for a community cod quota. Has that had any influence on your situation? Is there movement in that direction, do you think, or is it all talk?

Mr. Hann: I have not heard of anything.

Senator Johnson: This is right from the —

Mr. Hann: Yes, the MHA wrote that.

Senator Johnson: What about the fisheries institute for the North Atlantic that was unveiled recently in St. John's? Do you have any faith in their focus in terms of the fishery in Newfoundland, particularly affecting smaller communities?

Mr. Hann: I am a member of that organization and I am not too optimistic about it, although there are some good people, such as Dr. Leslie Harris and Gus Etchegary, who gave me some material to distribute that you can read later. He is a very knowledgeable man when it comes to the fishery. I do not know whether the institute will be able to swing it. They are taking a different approach by trying to put out information on the Internet to see if we cannot touch the people who have the power. Right now, a guy like me can come here and talk and get on the radio and talk. However, I am only talking to the people who are down at that level with no decision-making authority or ability to influence things. Mr. John Joy is a marine lawyer doing quite a bit of the work. It is one more forum to work through, but I am not overly optimistic.

gorgent le marché de sébaste. Quand quelqu'un gagne 25 \$ et 30 \$ la semaine, une entreprise qui paie 12 \$ et 15 \$ de l'heure ne peut faire face à une telle concurrence. Le marché du sébaste est actuellement très mauvais.

Dans notre dernière demande de fonds de diversification ou de développement, nous avons fait une proposition à nos députés Bill Matthews et John Efford. Nous les avons fait venir à Burgeo. Nous leur avons exposé les choses. Nous voulions un quota de crevette. Il y a beaucoup de crevettes, c'est une ressource saine et abondante. Nous avons dit que si nous ne pouvions pas traiter nous-mêmes la crevette, nous pourrions la vendre dans l'océan. Nous pourrions la vendre à la Chine. Peu importe à qui. L'argent reviendrait à Burgeo et nous essaierions ainsi de faire venir une autre industrie puisque nous pourrions la subventionner. J'ai souvent dit que même si nous ne pouvons pas construire une voiture, nous pouvons peut-être fabriquer une bougie, mais nous n'avons absolument rien.

Le sénateur Johnson : Burgeo n'a rien reçu pour la diversification?

M. Hann : Non.

Le sénateur Johnson : Dans *The Western Star*, le 22 février, le député provincial a déclaré que la côte Sud subissait les effets du chômage et que la migration avait ruiné de nombreux villages autrefois prospères. Il déclarait que si le premier ministre voulait essayer de trouver une solution pour Harbour Breton qui inclut un quota communautaire, il devrait également songer à d'autres villages, dont Burgeo. Il disait aussi que Burgeo est un village de pêche traditionnel qui devrait pouvoir bénéficier d'un quota de morue communautaire. Cela a-t-il eu une influence quelconque sur votre situation? Y a-t-il eu un mouvement dans ce sens, à votre avis, ou s'agit-il seulement de belles paroles?

M. Hann : Je n'ai rien entendu dire.

Le sénateur Johnson : Ça vient du...

M. Hann : Oui, c'est ce qu'a écrit le député provincial.

Le sénateur Johnson : Et l'institut des pêches pour l'Atlantique Nord qui a été récemment inauguré à St. John's? Espérez-vous qu'il va s'occuper des pêches de Terre-Neuve et en particulier des petites localités?

M. Hann : Je suis membre de cette organisation et je ne suis pas trop optimiste même si elle compte des gens bien comme Leslie Harris et Gus Etchegary qui m'a donné quelques documents à distribuer que vous pourrez lire plus tard. C'est quelqu'un qui s'y connaît beaucoup en pêche. Je ne sais pas si l'institut pourra faire quelque chose. Il s'y prend différemment en essayant de mettre de l'information sur Internet pour voir si nous ne pouvons pas émouvoir les gens qui sont au pouvoir. À l'heure actuelle, un gars comme moi peut venir ici, vous parler, passer à la radio. Toutefois, je ne parle qu'aux gens à ce niveau qui n'ont ni pouvoir décisionnel ni grande influence. M. John Joy est un spécialiste du droit maritime qui fait du bon travail. C'est une autre tribune mais je ne suis pas tellement optimiste.

Senator Johnson: Will you attend the big conference being held in St. John's at the beginning of May?

Mr. Hann: No, but our association will be represented there, and I have Gus's view on that. If we think for one minute that we will get all these foreign nations to come and sit down and say, "Yes, boy, we really feel bad about Burgeo. We love Canada and we are going to stop fishing," then we are wrong. Do you think that will happen? It will not, will it?

Senator Johnson: At this time, Burgeo is just what you have told us. Nothing is changing and there are only five or six kids going to school.

Mr. Hann: The economy of Burgeo right now is depending on the Province of Alberta.

Senator Johnson: Will your people come back?

Mr. Hann: They are commuting back and forth now, but the time will come, sure as I am sitting here, that they will not come back.

Mr. Reid: The base population is down to 1,600 or so. I think in January and February there were about 200 who left, which means that it is down 1,300.

Senator Johnson: You really need the community cod quota.

Mr. Reid: Yes.

Mr. Hann: I will throw in this other thing about the out-migration. Right now, we have 20-plus vacant properties in Burgeo. We are estimating that in 10 years, if something does not change, there will be 120 vacant properties in Burgeo. How will you operate a town with 120 properties that no one is living in. You will not collect taxes from them. The kids have moved on and the parents have died. Those homes are just sitting there. You cannot shut off the water or collect taxes. This is staring us in the face.

As I explained to the chairman, I built a house in Burgeo in 1968. In many places across Canada, many people did the same thing. For most of them, 90 per cent across Canada, the values of those houses built in 1968 have tripled or quadrupled, but the value of my house has gone the other way. In the rest of the country, people getting up into their 70s say they might sell their house and move to independent living because they can pick up enough when they sell to see them through. In Burgeo we do not have a chance of that. The best I can hope for is a rent-to-own, and then I have to stay alive for a long time or I will be dead before it gets paid for.

Senator Johnson: Besides the cod quota, based on what you are saying about out-migration, what kind of diversification would work? It is beautiful there. Do you get many tourists still coming from St. Pierre?

Le sénateur Johnson : Allez-vous participer à la grande conférence qui aura lieu à St. John's au début du mois de mai?

M. Hann : Non, mais notre association y sera tout de même représentée, et je partage l'opinion de Gus. Si vous pensez qu'on va pouvoir convaincre tous ces pays étrangers que la situation de Burgeo n'est pas juste et que pour le bien des Canadiens il faudrait arrêter de pêcher, détrompez-vous. Pensez-vous vraiment que c'est comme ça que ça va se passer? Eh non!

Le sénateur Johnson : La situation actuelle de Burgeo est telle que vous l'avez décrite. Rien ne change et il n'y a que cinq ou six enfants à la maternelle.

M. Hann : L'économie de Burgeo dépend entièrement de la province de l'Alberta.

Le sénateur Johnson : Est-ce que la population rentrera?

M. Hann : Pour l'instant, les gens font des allers-retours, mais cela ne va pas durer et je peux vous assurer qu'un jour ils ne reviendront tout simplement pas.

M. Reid : La population de base n'est que de 1 600 âmes environ. Je pense qu'en janvier et en février, environ 200 personnes sont parties, ce qui veut dire qu'il n'en restait que 1 300.

Le sénateur Johnson : Vous avez réellement besoin du quota de morue communautaire.

M. Reid : Effectivement.

M. Hann : Il y a autre chose par rapport à l'exode. Actuellement, nous avons au moins 20 propriétés inoccupées à Burgeo. D'après nos estimations, dans 10 ans, si rien n'est fait, il y en aura 120. Comment voulez-vous qu'un village survive alors qu'il y a 120 propriétés qui sont inoccupées? Il n'y a plus d'impôt à percevoir. Les enfants sont passés à autre chose et les parents sont décédés. Les maisons sont tout simplement là, vides. On ne peut déconnecter l'eau, mais on ne peut pas non plus percevoir des impôts. Ces maisons vides sont un rappel constant du problème.

Comme je l'ai dit au président, c'est en 1968 que j'ai construit ma maison à Burgeo. On faisait la même chose un petit peu partout au Canada. Pour la plupart de ces gens, 90 p. 100 à l'échelle du Canada, la valeur de ces maisons bâties en 1968 a triplé, voire quadruplé, mais moi, j'ai plutôt connu le phénomène inverse. Ailleurs au pays, les septuagénaires se disent qu'ils pourraient peut-être vendre leur maison pour s'acheter autre chose qui leur permettrait de vivre de façon autonome parce qu'ils estiment qu'avec l'argent de leur maison, ils pourront se le permettre. À Burgeo, c'est impensable. Dans le meilleur des cas, je pourrais louer avec l'option d'acheter, mais ça, ça voudrait dire qu'il faudrait que je vive longtemps pour ne pas mourir avant d'avoir tout remboursé.

Le sénateur Johnson : Burgeo se dépeuple, vous l'avez dit. À part le quota de morue, y aurait-il moyen de diversifier? La région est magnifique. Y a-t-il toujours beaucoup de touristes qui viennent de St. Pierre?

Mr. Hann: We are doing pretty fair, but not as well as we should be doing.

Senator Johnson: You need the cod quota. Is there anything else you can do in terms of diversification?

Mr. Hann: The only thing in Burgeo is that our people were used to working 12 months each year. On the northern coast they were used to six months of work and they looked forward to it. It seemed like our people wanted something tangible to work hard on. They do not adjust to another kind of activity easily. I do not know what the answer is, to be quite honest.

Senator Johnson: The problem has evolved for many years.

The Chairman: I have a couple of points and questions. Over time we have found DFO has rarely, if ever, considered communities as being stakeholders. When they talk about stakeholders, they will talk about the licence holders or about the unions as being stakeholders at times. That is about where it ends. As well, the department is actively promoting an industrial fishery, and has been for some years, not only within Canada but without Canada as well. The excuse being used now to not go with community quotas is that they are inefficient. I find that odd, because on the one hand they are saying they are inefficient but on the other hand they are agreeing that community quotas are efficient for Aboriginal groups. In other words, they are saying that it works for Aboriginal groups, but it does not work for other communities.

Senator Watt: That is not quite true.

The Chairman: We might consider those to be communal quotas. They are using that as a solution for communities. We have to develop a model for community quotas to determine whether they could be efficient.

At the present time, they seem to prefer having quota owners moving around, staying a few years, doing a fast write-off on the plant, then moving somewhere else to another community, where the government kicks in a few dollars, and they build a new plant and stay there a few years and move on again, leaving the communities hanging high and dry.

The government has to step in, put people on EI for a number of months and then try to come in with an adjustment program. At the end of the day, the taxpayer has to foot the bill anyway. This does not seem to be factored into the equation of how governments handle quotas.

That brings me to my question: Have you started looking at the mechanics of community quotas as to how would they work? Do you have the expertise in place in Burgeo, or do you know of other places where community quotas have been tried? Have you looked at their models to see the inefficiencies that they might have?

M. Hann : Le tourisme se porte assez bien, mais pas aussi bien qu'il le devrait.

Le sénateur Johnson : Il vous faut le quota de morue, entendu. Mais y aurait-il moyen de diversifier vos activités?

M. Hann : Le problème, c'est qu'à Burgeo les gens avaient l'habitude de travailler 12 mois par année. Sur la côte Nord, on travaillait six mois par année et on était toujours impatient de travailler. J'ai l'impression que nos gens recherchaient du travail tangible. Il est difficile pour eux de s'adapter à un autre type d'activité. Pour tout vous dire, je ne sais pas vraiment comment vous répondre.

Le sénateur Johnson : Ça fait longtemps que ce problème perdure.

Le président : J'aurais quelques observations et questions. Traditionnellement, le MPO n'a que rarement, voire jamais, considéré les collectivités à titre de parties prenantes. Pour lui, les parties prenantes sont les détenteurs de permis ou, des fois, des syndicats. C'est tout. De plus, le ministère encourage activement la pêche industrielle, et ce depuis un certain nombre d'années déjà, pas seulement au Canada, mais également à l'étranger. L'excuse qui est avancée pour ne pas décerner des quotas aux collectivités, c'est que ça serait inefficace. Je trouve ça bizarre, parce que d'une part, on dit que ces quotas sont inefficaces, et d'autre part qu'ils sont efficaces pour les groupes autochtones. En d'autres termes, on dit que ça marche bien pour les groupes autochtones mais pas pour les autres collectivités.

Le sénateur Watt : Cela n'est pas tout à fait vrai.

Le président : Nous pourrions les considérer comme des quotas communautaires. C'est une solution utilisée par les collectivités. Nous avons développé un modèle de quota communautaire afin de déterminer s'il pourrait être efficace.

À l'heure actuelle, on semble préférer que les propriétaires de quota se déplacent, restent dans une collectivité quelques années, amortissent rapidement l'usine puis vont ailleurs dans une autre collectivité où le gouvernement injecte quelques dollars qui leur permet de construire une nouvelle usine, et ils restent là encore quelques années puis vont s'installer ailleurs à nouveau, en laissant ainsi les communautés en rade.

Le gouvernement doit alors intervenir, verser des prestations d'assurance-emploi aux employés pendant un certain nombre de mois puis mettre sur pied un programme d'adaptation. Au bout du compte, c'est de toute façon le contribuable qui doit payer la note. Cela ne semble pas être pris en compte dans la façon dont les gouvernements abordent les quotas.

Cela m'amène à la question que je veux poser : avez-vous commencé à envisager la façon dont les quotas communautaires pourraient fonctionner? Est-ce qu'à Burgeo on possède le savoir-faire voulu, ou connaissez-vous d'autres endroits où on a mis à l'essai les quotas communautaires? Avez-vous examiné leurs modèles pour déterminer s'il comporte des lacunes?

Do you know how the contracts have been done with the harvesters and processors to make sure that these people are not dealt with unfairly? Have you tried to look at a network of communities that would try to get their own quotas so that you could band together and maybe arrive at a model that could be presented to government that would be efficient in terms of marketing and distributing the product, and so on?

What I am leading up to is whether there is any kind of model that could work for Newfoundland that would take care of a number of communities?

Mr. Hann: No. Regarding the specifics, the mechanics of putting something together, we have never sat down and itemized and drawn up a plan for that. In some of our meetings in council, I suppose you would call them brainstorming sessions or whatever, it had been discussed that a board would be set up independently, representing all of the sectors.

I sometimes think that the federal government would have to maintain control. We have also felt that, if this was done in our general area, it could be sort of on a regional basis. I do not think that every community can have a quota and a plant. You have to regionalize a little bit. In our particular area — I would not like that to be publicized too much — there could be some towns that could amalgamate and get together; but if you have an economic base somewhere, some of the people would be willing to move. It would be like moving from this room to that room; it is not a drastic move for them. I think you could bring communities together. It has to be straightened out on a regional basis as far as I am concerned. There is a place for it to work.

I think one country that has been very successful in the fishing industry is Iceland. Many people from Canada go over and look at their fishery. I do not know if they go over to look at the fishery just to have a trip to Iceland. However, I sometimes wonder if we should not bring some people from Iceland over to Canada and let them look at our fishery and tell us what is wrong with it. Those people are certainly doing it right. Whatever they are doing, they are doing right. Of course, they are coming over and getting some of our fish, too.

Senator Johnson: I totally agree with you. You are absolutely right.

Senator Mahovlich: There is someone from Iceland right here.

The Chairman: There is an Icelandic ambassador sitting at the table.

Mr. Hann: I do not care where they are from.

Senator Johnson: That was suggested years ago for Newfoundland; they never did it. There are some in Harbour Grace right now in the fish plant there.

Savez-vous comment les contrats ont été conclus avec les exploitants pêcheurs et les entreprises de transformation pour s'assurer que ces personnes ne sont pas traitées injustement? Avez-vous envisagé un réseau de collectivités qui pourraient tâcher d'obtenir leurs propres quotas afin que vous puissiez unir vos efforts et préparer peut-être un modèle qui pourrait être présenté au gouvernement et serait efficace sur le plan de la commercialisation et de la distribution du produit, entre autres?

Ce que je veux savoir en fait c'est s'il existe un modèle qui pourrait être efficace pour Terre-Neuve et qui permettrait de répondre aux besoins d'un certain nombre de collectivités?

M. Hann : Non, En ce qui concerne les détails d'un tel plan, non ne nous sommes pas réunis pour établir un plan détaillé à cet effet. Dans le cadre de certaines réunions de notre conseil, je suppose que vous pourriez les qualifier de séances de remue-méninges, on a discuté de la possibilité d'établir un conseil indépendant qui représenterait l'ensemble des secteurs.

Je considère parfois que le gouvernement fédéral devrait conserver le contrôle. Nous avons également considéré que si cela se faisait dans notre région générale, cela pourrait se faire de façon régionale. Je ne crois pas que chaque collectivité peut avoir un quota et une usine. Il faudrait régionaliser dans une certaine mesure. Dans notre région en particulier — je préférerais qu'on n'en parle pas trop — certaines municipalités pourraient fusionner; mais s'il existe une base économique quelque part, certains seraient disposés à déménager. Ce serait comme passer de cette salle à l'autre salle; cela ne représenterait pas une mesure draconienne pour eux. Je pense qu'il serait possible de réunir les collectivités. Je considère qu'il faudrait que cela se fasse sur une base régionale. Si les conditions voulues sont réunies, je crois que cela peut donner des résultats.

Un pays à mon avis dont l'industrie de la pêche est florissante, c'est l'Islande. Beaucoup de gens du Canada vont là-bas examiner leur industrie de la pêche. J'ignore s'ils vont examiner l'industrie de la pêche simplement pour pouvoir visiter l'Islande. Cependant, je me demande parfois si nous ne devrions pas inviter des Islandais à venir au Canada pour qu'ils examinent notre industrie de la pêche et nous disent ce qui ne va pas. De toute évidence, ils ont adopté la bonne stratégie. Ce qu'ils font, ils le font bien. Bien entendu, ils viennent ici pour y pêcher aussi.

Le sénateur Johnson : Je suis entièrement d'accord avec vous. Vous avez tout à fait raison.

Le sénateur Mahovlich : Nous avons quelqu'un de l'Islande ici même.

Le président : Il y a un ambassadeur de l'Islande assis à la table.

M. Hann : Peu importe d'où ils viennent.

Le sénateur Johnson : C'est ce qu'on a suggéré voilà plusieurs années pour Terre-Neuve; ils l'ont jamais fait. À l'heure actuelle, il y en a à Harbour Grace dans l'usine de transformation du poisson.

Mr. Hann: What is going on in Harbour Grace is that they are coming in and catching the fish, freezing it at sea, and then bringing it into Harbour Grace and loading it and going back to Iceland.

The Chairman: We do know the privatization model quite well. We have looked at it and it has been studied and we know the advantages and disadvantages. However, very little work that I know of has been done in Canada to really look at the community-based model and the improvements that could be made on it. Very little seems to be done on that. Whenever we talk about the distribution of fish, it seems to be going in the direction of the industrial model.

With that in mind, you have raised the question of Iceland, which obviously we should be looking at; but what about Alaska? My understanding is that Alaska has a model of community quotas. Also, there is the Aboriginal communal model whereby the quotas are attached to a community. All of these models need to be looked at more closely, to see whether they can be made efficient. That is one thing that has not been done to date.

We do look forward to working closely with you on this in the future. You may have some more ideas as we look at this community-based model to see if it could be a possible solution for the future.

Senator Watt: To continue to dwell on that further, you talked about two brains getting together to try to find a solution to the problem. That is the first point. The government also has a tendency to have a one-law-fits-all approach, knowing very well that it will not suit all. Certain areas will become a victim of that approach.

Realizing that factor, there is also a third problem that I see about individuals holding a licence, and that is having too much ability to manoeuvre to wherever they want to go, to wherever the economy is. Keeping those points in mind, you also talked about regionalization. Even in the region, there are variations in communities; the ability to flourish economically varies from community to community.

On the set of policy directions that have been given now, we seem to have a pretty clear idea of what that is doing to the coastal communities. What we have heard from the witnesses, not only from your people, is that it is not working. It is impacting the community so hard that, the way you have described it, your community is almost to the point of non-existence.

Knowing that factor, while there may be a rule for one set of policies, you have to look underneath that to look at the community base, realizing the fact that even in the regions there are variations that have to be taken into account. It is time now to do something. Maybe this is something that the committee could wrestle with, in order to try to come up with some recommendations to the department to look at it more on the community basis. In other words, put the two brains together, fisheries and oceans and the communities that are active in the

M. Hann : À Harbour Grace, ils viennent pêcher les poissons, les congeler en mer, pour ensuite les décharger à Harbour Grace et finalement entrer en Islande.

Le président : Nous connaissons bien le modèle de la privatisation. Nous l'avons examiné et nous sommes conscients des avantages et des inconvénients qui s'y attachent. Or, à ma connaissance, très peu de travail a été effectué au Canada afin de vraiment étudier le modèle communautaire et les améliorations qui pourraient y être apportées. Il y a vraiment très peu de faits. La répartition des poissons semble être de plus en plus axée sur le modèle industriel.

Cela dit, vous avez soulevé la question de l'Islande, que nous devrions évidemment étudier; mais qu'en est-il de l'Alaska? À ma connaissance, l'Alaska a adopté un système de quotas établis en fonction des besoins des localités. Il existe également un modèle autochtone communautaire selon lequel les quotas sont rattachés aux collectivités. Il faudrait examiner tous ces modèles de plus près afin de déterminer si on peut les rendre efficaces. Pour l'instant, c'est un geste qui n'a pas encore été posé.

Nous sommes impatients de travailler en étroite collaboration avec vous à l'avenir. Vous formulerez peut-être d'autres idées dont vous pourrez nous faire part dans le cadre de notre examen de ce modèle communautaire. Nous cherchons à juger de la pertinence de ce modèle comme éventuelle solution à l'avenir.

Le sénateur Watt : J'aimerais m'attarder encore un peu sur ce sujet. Vous avez parlé de réunir deux esprits afin de trouver une solution au problème. C'est donc le premier point. Le gouvernement a également tendance à préconiser une approche universelle sachant bien tout de même qu'une seule approche pour tous ne répondra pas aux besoins de tous et chacun. Certaines zones seront victimes de cette approche.

Alors ceci dit, il y a également un troisième problème : en accordant aux particuliers le droit de détenir un permis on leur donne trop de marge de manoeuvre pour aller là où ils veulent, et là où les nouveaux débouchés se présentent. Alors, compte tenu de ces points, vous avez parlé de la régionalisation. Et même au sein d'une région, il existe des différences entre les diverses collectivités; la capacité de s'épanouir sur le plan économique varie de collectivité en collectivité.

On a une assez bonne idée de ce que les orientations actuelles ont comme incidence sur les collectivités côtières. Selon les témoins, et non seulement ceux de votre organisme, le cadre d'action actuel ne fonctionne pas. D'après votre description, votre collectivité a été durement frappée si bien qu'elle aura bientôt disparue de la carte.

Alors ceci dit, c'est bien beau d'avoir une règle qui impose une seule série de politiques mais il faut être conscient de ce qui se passe au niveau communautaire même et se rendre compte que même dans les régions il existe des variations qui doivent être prises en compte. Il est maintenant temps de faire quelque chose. Le comité pourrait peut-être relever ce défi afin de formuler des recommandations à l'intention du ministère. Ainsi, le ministère aurait une meilleure idée de l'impact sur les collectivités. En d'autres mots, il faudrait réunir les deux esprits, c'est-à-dire le

fishing industry, plus the municipalities, to try to come up with a solution to one particular community problem, rather than looking at everybody.

Maybe your community is a perfect example to show that a test case should be made now. Otherwise, if this goes on, you are already a victim of it. I am sure other communities are victims of it and there will be more. There will be no end to it. I would urge your community to look at that aspect of it.

If the individual person who holds the licence has an ability to go wherever he wants to go, regardless of impacting the community's well being, that is a little too much power in the hands of one person. I think Fisheries and Oceans has to come to grips with that and realize this is what is happening with this new set of policies.

You talked about the Aboriginal answer to that problem. I would have to say that is a partial solution, what is happening now, but it is not the whole solution. As you know, when you are looking at the Aboriginal communities, you might be thinking of a community base, but it does not necessarily mean that it is community-based; you go under the corporate structure. Again, there are certain problems related to that.

We need to find a much better solution to bring back what we do with this overall policy. Do we allow the government to continue to set up one sort of a policy that fits all, knowing that that is not the case? We must move in the direction to enlighten our people who are doers in terms of formulating policies, to make them aware that, if we go on in that direction, it will not be useful to the coastal communities, let alone for the economic wellbeing and the social wellbeing of the Canadian people.

Can you elaborate on that? Would you say this is where we should be trying to find a solution, bringing the two brains together? I do not know whether they can actually make a decision, but they can begin somewhere.

Mr. Hann: For sure, the problem will not be solved by doing nothing. That is a guarantee. I do think it is time that it should really be looked at by DFO. Maybe there should be a test carried out in one area to see how regionalization works. I really do not have the answer. However, like Deputy Mayor Reid said earlier, we are sitting in a fishbowl. Canada must be about the only country that cannot do well at fishing. All other countries seem to be doing well, except Canada. Why is Canada so screwed up when it comes to the fishing industry? That is a good question.

We had the fish. We gave our fish away. That was the worst thing we could ever have done. We should never have done that. Now there are so many claims. I know this for a fact. When I was a lot younger than I am now — and Mr. Reid can attest to this as well — at night, three or four miles from land, the biggest trawlers you have ever seen would tow up and down. It was just like a city

ministère des Pêches et des Océans ainsi que les collectivités qui sont très actives dans le secteur des pêches. Il faudrait aussi faire participer les municipalités afin d'arriver à des solutions au problème auquel fait face chaque collectivité, et ceci plutôt que d'essayer de trouver une solution identique pour tout le monde.

Votre collectivité en est l'exemple parfait. Elle montre qu'on devrait procéder à l'essai dès maintenant. On ne peut pas permettre à la problématique actuelle de perdurer. Vous en êtes déjà victimes. Je suis sûr que d'autres collectivités en sont déjà victimes et qu'il y en aura d'autres. Il n'y aura aucune issue. J'exhorte votre collectivité à se pencher là-dessus.

Si une personne qui détient un permis peut pêcher là où elle veut, peu importe les répercussions sur le bien-être de la collectivité, eh bien, c'est accorder un peu trop de pouvoir à une seule personne. Je pense que le ministère des Pêches et des Océans doit s'en rendre compte et comprendre que c'est ce à quoi mène cette nouvelle série de politiques.

Vous avez parlé de la réponse autochtone au problème. Je dois avouer que c'est en partie une solution et non pas la solution intégrale. Comme vous le savez, lorsqu'il s'agit de collectivités autochtones, on peut penser que cela se passe au niveau de la collectivité, mais ce n'est pas nécessairement le cas pour autant que tout se passe au niveau communautaire. Il existe une structure organisationnelle et, là encore, cela pose certains problèmes.

Il faudrait trouver une bien meilleure solution pour nous permettre de reprendre ce que nous faisons avec cette politique globale. Allons-nous permettre au gouvernement de continuer à établir une politique susceptible de s'appliquer à tous les contextes, tout en sachant que ce n'est pas le cas? Il nous incombe plutôt de sensibiliser les décideurs au fait que si nous nous engageons dans cette voie, une telle approche ne sera pas utile aux collectivités côtières et ne favorisera pas non plus le bien-être économique et social du peuple canadien.

Pourriez-vous nous en dire davantage à ce sujet? S'agit-il là d'une piste de solution, que de rapprocher les deux points de vue. J'ignore si l'on pourra en arriver à une solution, mais il faut bien commencer quelque part.

M. Hann : Tout à fait. On ne résoudra pas le problème en faisant rien. Ça, c'est sûr. Je pense qu'il est temps que le ministère s'attaque à la question. Peut-être pourrait-on faire un essai dans une zone pour voir si la régionalisation donne des résultats. Franchement, je n'ai pas la réponse. Or, comme l'a dit le maire adjoint Reid tout à l'heure, nous avons quantité de poissons et pourtant, il semble que le Canada soit plus ou moins le seul pays qui ne parvient pas à rentabiliser le secteur des pêches. Tous les pays semblent tirer leur épingle du jeu, sauf le Canada. Pourquoi le Canada a-t-il bousillé ainsi le secteur des pêches? Voilà la question!

Nous en avons, des poissons. Nous les avons donnés à d'autres. C'était la pire chose que l'on puisse faire. On n'aurait jamais dû le faire. Et nous voilà maintenant avec toutes ces revendications. Je vous assure. À une époque où j'étais beaucoup plus jeune que je le suis maintenant — et M. Reid en témoignera — les plus grands chalutiers que vous ayez jamais vus circulaient pendant la nuit à

out there all winter long. That is what we saw. Eventually, there was a 200-mile limit, but it was like closing the barn door after the horse was gone.

Of course, you have this thing about the Nose and Tail of the Grand Bank. What I have always said, and I will say it again, is that it is just like having a swimming pool: you are allowed to pee in one end but not in the other. It does not make much sense. That is what we are doing out there.

Mr. Reid: I think that idea is probably one of the better ones. I do not think you can go into every community and say you have a quota. Burgeo is on the end of a 146-kilometre road. This joins onto the Trans-Canada Highway. We are sitting on the south coast. Port aux Basques is there; the Burin peninsula is here; we are here. There are five towns. One of them, in the islands, is called Ramea. They had a fish plant. They have been trying hard to get something, but they got their plant years ago and they have had trouble with it. Their population is going down.

The other communities are small isolated communities connected by ferry. We consider ourselves to be the growth area for that part of the coast, if anything was ever going to happen on that coast. If we die, then the whole coast is gone.

The northern peninsula has shrimp or crab for four plants. There are four communities that take part in the quota. I think it is shrimp. They are doing quite well. That takes care of four communities. That is a regional quota, such as you are talking about. In our case, it probably would have to be a Burgeo quota attached to that community. That community would then become the growth area for the other little communities.

One of the other little communities has about 30 people; another has 120; another has 95; and another has about 600. I can say that if we had a quota for that region and it was done in Burgeo, those people would probably shift in there, if there was employment.

The scheme would be right. You would have different approaches to different areas. Some would be a regional quota; some would be a community quota. It depends on which area of Newfoundland you are talking about. You can look at the one on the northern peninsula and see that that is working quite well. However, a community quota such as one for Burgeo I do not think is a perfect example. They will not come out and say, "We will test this."

Having said that, if the committee will test for a community quota, I would like you to push the Burgeo area. If you are going to hear from Harbour Breton in the next week, they are basically in the same boat we are. They were cut loose. They were told their plant is dilapidated and it will cost too much to repair; they will move away from you and they are taking the quota with them. It is the same thing. They have the power to take it and run.

trois ou quatre milles du littoral. Tout au long de l'hiver, on aurait dit une grande ville en mer. C'est ce que nous avons vu. Après un certain temps, on a établi une limite de 200 milles, mais c'était comme si on fermait la porte de l'écurie une fois que le cheval s'était enfui.

Bien entendu, il y a toute cette histoire au sujet du nez et de la queue des Grands Bancs. Ce que j'ai toujours dit, et je le répète, c'est que c'est comme avoir une piscine dans laquelle on a le droit de faire pipi d'un côté mais pas de l'autre. Mais cela n'a aucun sens, et pourtant c'est notre approche au Canada.

Mr. Reid : Je pense que vous soulevez un très bon point. Je ne pense pas qu'on puisse imposer un contingent à chaque collectivité. Burgeo se situe au bout d'une route de 146 kilomètres et rejoint l'autoroute transcanadienne. Nous voilà, sur la côte sud. Port aux Basques est là-bas; la péninsule Burin est ici; nous sommes ici. Il y a cinq villes. L'une d'entre elles, parmi les îles, s'appelle Ramea. Ils avaient une usine de transformation du poisson. Ils ont tout fait pour obtenir au moins quelque chose; l'usine, ils l'ont eue voilà plusieurs années mais elle leur cause des ennuis. La population est à la baisse.

Les autres collectivités sont isolées et reliées par le traversier. On se considère comme étant le secteur de croissance de cette partie de la côte, si jamais il devait y en avoir un. Si nous échouons, toute la côte échouera.

La péninsule nord a suffisamment de crevettes et de crabe pour faire fonctionner quatre usines. Quatre collectivités sont comprises dans le quota. Je pense qu'il s'agit de crevettes. Ils s'en sortent assez bien. C'est de quoi faire vivre quatre collectivités. Il s'agit d'un quota régional, comme ceux dont vous avez parlé. Dans notre cas, il faudrait qu'un quota de Burgeo soit associé à cette collectivité-là. Elle deviendrait alors le secteur de croissance pour les autres petites collectivités.

Une petite collectivité compte 30 habitants; une autre 120; encore une autre 95; et la dernière en a 600. Je peux vous dire que si nous avions un quota pour cette région associé à Burgeo, tous ces gens déménageraient là-bas, s'il y avait suffisamment d'emplois.

Le système serait parfait. Différentes approches seraient élaborées pour cadrer avec les diverses régions. D'un côté, il aurait des quotas régionaux; d'un autre côté des quotas communautaires. Ça dépend de quelle région de Terre-Neuve vous parlez. La région de la péninsule nord fonctionne assez bien et je ne pense pas qu'un quota communautaire tel que celui de Burgeo en est un bel exemple. Personne ne dira : « On va en faire l'essai. »

Ceci dit, si le comité décide de mettre à l'essai un quota communautaire, j'aimerais que vous exerciez des pressions pour que la région de Burgeo soit choisie. Les gens de la baie Breton qui vont peut-être comparaître devant vous la semaine prochaine sont plus ou moins dans la même situation que nous. Ils ont été laissés pour compte. On leur a dit que leur usine était délabrée, et que cela coûterait trop cher pour la remettre en état; eh bien, ils vont quitter la région et prendre le quota avec eux. La même chose va arriver. Ils ont le pouvoir d'emporter le quota avec eux lorsqu'ils partent.

I think you are right.

Senator Watt: The important thing is to find the mechanics that need to be put in place and balance it on a case-by-case basis. In some cases, it might be regions and in some cases it might be a community. A proper feasibility study needs to be done at the same time as that is taking place. Aside from the economics, the cultural activities of that community are also important. That relates to social issues.

Mr. Reid: Back in 1992, when the moratorium happened, I thought that the Newfoundland government would sit down with all the brains that they had. They had about 300 plants. They said that half of them had to close. I thought they were going to get a committee to look at the growth areas of this island, the rural areas with all these plants, and get the entrepreneurs in to say how the plants were doing; which ones would close and which ones would stay open. Then they could have developed a scheme by which they could say that the quotas have to go here, because this will be the growth area.

I mentioned that to the Minister of Fisheries. His response was, "No, we are going to leave that all to the entrepreneurs. If the businessmen do not think they can make that plant work, then they will shut it down." They did not want to take any responsibility at all. They wanted to get behind the merchants and say, "I did not close your plant; he closed your plant."

The Chairman: Leave it to the winds of the marketplace.

You would be wise to pick Senator Watt's brain some time, because he has done quite a bit of work in that very area with the Makivik Corporation. He would be an excellent person to consult.

Senator Watt: There is one more thing I would like to say. Off and on, I have heard people talking about other countries making a success of their fishing activities, so why can we Canadians not be the same? One of the simple reasons why we cannot be the same is the size of the communities and the size of the country. Those fishing activities in those other countries, such as Iceland, Norway and so on, is their primary occupation. That is what they focus on. That is their life, their livelihood. They do not look at anything else, practically. For us, everything is scattered out there. We have to look at it slightly differently. That is one of the reasons I think that "one size fits all" is not the answer.

Senator Hubley: I have already had my question answered. I would like to say thank you. It was very interesting.

The Chairman: Senator Hubley is the deputy chairman of the committee and is extremely interested in this subject.

Je pense que vous avez raison.

Le sénateur Watt : L'essentiel, c'est de mettre les bons mécanismes en place et puis de procéder au cas par cas, en essayant chaque fois de trouver un juste équilibre. Dans certains cas, il vaudrait mieux avoir des quotas régionaux; dans d'autres cas des quotas communautaires. Une étude de faisabilité en bonne et due forme doit être effectuée parallèlement. Mise à part la question économique, les activités culturelles des collectivités sont également importantes. Je parle également de questions sociales.

M. Reid : En 1992, lors du moratoire, j'avais cru que le gouvernement de Terre-Neuve allait s'attaquer véritablement à ces questions. Il y avait 300 usines dans la province. On a dit qu'il fallait en fermer la moitié. Je pensais qu'ils allaient demander à un comité d'examiner la question des secteurs de croissance de l'île, dont les régions rurales avec toutes leurs usines, pour enfin demander aux entrepreneurs quelles usines allaient fermer et lesquelles resteraient ouvertes. Ils auraient pu élaborer un système de répartition des quotas selon les secteurs de croissance.

J'en ai fait part au ministre du ministère des Pêches et Océans. Sa réponse était que, « Non, nous allons laisser aux entrepreneurs le soin d'en décider. Et si ces hommes d'affaires ne pensent qu'ils puissent rentabiliser telle ou telle usine, eh bien, ils la fermeront. » Ils se lavaient les mains de toute responsabilité. Ils voulaient se défendre auprès des commerçants et dire, « Ce n'est pas nous qui avons fermé votre usine; c'est lui qui l'a fait. »

Le président : C'est-à-dire, qu'il fallait s'en remettre aux caprices du marché.

Vous avez intérêt à poser des questions au sénateur Watt un de ces jours comme il a fait pas mal de travail dans ce domaine avec la société Makivik. Ce serait une excellente personne à consulter.

Le sénateur Watt : J'aurais quelque chose à ajouter. De temps à autre, j'entends parler des réussites d'autres pays qui arrivent à rentabiliser leur secteur de pêche. Alors, comme Canadiens, pourquoi ne pouvons-nous pas en faire autant? Eh bien, la taille des collectivités, de même que la superficie du pays, expliquent en partie les difficultés auxquelles nous faisons face. Dans ces autres pays, tels que l'Islande et la Norvège entre autres, le secteur des pêches constitue leur activité principale. Ils y consacrent toutes leurs énergies. C'est leur vie, leur gagne-pain. Et ils s'intéressent à très peu d'autres choses. Or, au Canada, nous avons des priorités concurrentes. Nous devons aborder la question sous un angle différent. C'est l'une des raisons pour lesquelles je pense qu'adopter une seule et unique approche pour tous n'est pas la bonne solution.

Le sénateur Hubley : On a déjà répondu à ma question. Je tiens à vous remercier. C'était fort intéressant.

Le président : Le sénateur Hubley est le vice-président de ce comité et s'intéresse énormément à la question.

Gentlemen, it has been an instructive meeting. It has been very helpful to us as we pursue our study of the impact of these policies on communities. The experience you have brought to us this morning, both your experience and the experience of the residents of your community, has been most helpful.

You have not painted a pretty picture. We have to decide as a country whether this is the way we want to treat our coastal communities. We have to decide whether we allow the marketplace to decide whether our communities survive or not, or whether we attach some responsibility to ourselves as to whether we want to continue to have viable communities such as Burgeo and others.

Members of this committee are leaning toward having viable communities, but that is left to be seen.

Thank you for your time.

The committee adjourned.

Messieurs, ce fut une réunion très instructive. Votre contribution nous a été fort utile dans le cadre de notre étude sur les conséquences de ces politiques sur les collectivités. Ce matin, vous nous avez fait part non seulement de vos expériences mais aussi de celles des membres de vos collectivités. Cela a été fort utile.

Vous nous avez dressé un tableau fort peu réjouissant. Nous devons décider, en tant que pays, si c'est vraiment la façon dont on veut traiter nos collectivités côtières. Il faudra décider si nous voulons laisser au marché le soin de décider si oui ou non nos collectivités survivront et décider aussi si nous sommes prêts à accepter une certaine part de responsabilité pour ce qui est du sort de collectivités viables telles que Burgeo et autres.

Les membres de notre comité semblent être en faveur du maintien de collectivités viables, mais la partie n'est pas encore jouée.

Je vous remercie de votre temps.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:

Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*

Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Thursday, April 14, 2005:

New Zealand High Commission:

His Excellency Graham Kelly, High Commissioner;
Andrew Needs, Deputy High Commissioner.

Thursday, April 21, 2005:

Town of Burgeo, Newfoundland and Labrador:

His Worship Allister J. Hann, Mayor;
George Reid, Deputy Mayor.

TÉMOINS

Le jeudi 14 avril 2005 :

Haut-commissariat de la Nouvelle-Zélande :

Son Excellence Graham Kelly, haut-commissaire;
Andrew Needs, haut-commissaire adjoint.

Le jeudi 21 avril 2005 :

Ville de Burgeo, Terre-Neuve-et-Labrador :

Son Honneur Allister J. Hann, maire.
George Reid, adjoint au maire.